

L'APÔTRE



VIEILLE PAYSANNE DE FRANCE

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JANVIER 1928

TEXTE

Pages		
193	— Notre peuplement.	THOMAS POULIN.
194	— Marie Barbier de l'Assomption.	MARIE-CLAIRE DAVELUY, (<i>La Revue Nationale</i>).
197	— Le fils de l'aiguilleur.	COMMANDANT ELSE.
199	— Les deux pêcheurs du Mont Saint-Michel.	PAUL FÉVAL.
201	— L'Australie.	M. W., (<i>L'Etoile Noëliste</i>).
203	— Chronique littéraire : <i>La Dame blanche</i> et <i>Sur la Grand'route</i>	FERDINAND BÉLANGER.
205	— Éphémérides canadiennes : décembre 1927.	
208	— La machine humaine : La pneumonie.	LE VIEUX DOCTEUR.
209	— La religieuse et le musulman.	
210	— Hier . . . Aujourd'hui.	JEANNE LE FRANC.
210	— Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC.
211	— Le petit Roi.	GOUTTE D'EAU.
211	— La terre et l'enfant (<i>poésie</i>).	SULLY PRUDHOMME.
212	— Pour s'amuser.	
212	— Oh ! maman que je voudrais avoir des ailes ! . . . (<i>poésie</i>).	L. DE BELLAIGUE.
214	— Les livres.	
215	— Le Coureur des bois (<i>feuilleton</i>).	GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

202	— Plaisirs d'hiver
205	— L'église de Saint-Pierre in <i>Montorio</i> , à Rome
207	— Le Pensionnat Saint-Jean-Berchmans de Québec.
213	— Scène de Hollande.
240	— La petite ville d'Enkhuysen.

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, JANVIER 1928

N° 5

Notre peuplement

LE problème le plus important peut-être que nous aurons à étudier au cours de l'année qui commence sera celui du peuplement de notre pays. Ce n'est pas qu'il soit nouveau ; depuis bien des années, il est à l'ordre du jour ; mais il se pose maintenant avec plus d'acuité que jamais.

Nous ne pouvons d'ailleurs indéfiniment en retarder la solution. Chaque année de retard que nous ajoutons à la période de notre inaction est un obstacle nouveau que nous laissons se placer dans la voie au règlement final.

Allons-nous continuer notre politique d'immigration sans issue ?

Allons-nous nous occuper enfin de notre propre population ? Et de quelle manière le ferons-nous ?

Il semble que ce sont là des questions qui se posent à l'heure actuelle, et auxquelles on se doit en haut lieu de donner une solution.

*

* *

Si nous continuons le régime inauguré depuis trop d'années, nous allons remplir le pays ou d'une population qui n'y voudra pas demeurer, parce qu'elle n'a aucune aptitude à cultiver la seule chose que nous avons véritablement à lui offrir : de la terre ; ou nous encombrerons nos villes de sans-travail et de graines à troubles sociaux, encombrant en même temps nos prisons et nos asiles de toutes sortes ; parce qu'il ne fait pas bon d'essayer vivre de l'air du temps, surtout en ville.

Nous ferons plus en important une mosaïque de peuples qui seront difficiles à mettre d'ac-

cord avec l'intérêt national tel que devrait le comprendre le peuple canadien. Et nous importerons, au surplus, une population juive qui accentuera chez nous un problème qui se pose déjà dans notre province.

Et pire encore : nous continuerons à ne pas nous occuper de placer chez nous les fils du sol, prolongeant une politique d'exportation du meilleur capital que nous puissions posséder.

*

* *

Le problème a été posé sérieusement à la dernière conférence interprovinciale. Pour satisfaire ceux qui le posaient ainsi : les Canadiens français, on leur a offert un compromis qui sera peut-être révisé, mais qui ne nous a pas paru, au premier abord, honorable.

Quel est ce compromis ? Le rapatriement.

Le rapatriement ? A la bonne heure, direz-vous.

Vous n'y êtes pas : Le rapatriement dans la province de Québec des Canadiens français émigrés au États-Unis.

Ce n'est pas tout. A cette fin on nous ferait contribuer notre somme de frais, pendant que nous paierions quand même pour amener des immigrants dans les autres provinces.

Et on nous offre une somme ridicule.

Ce n'est donc pas du rapatriement canadien que l'on nous offre, mais du rapatriement québécois. Ceux qui voudront revenir n'auront plus le choix des provinces, mais seulement celui du lot de colonisation qu'ils pourront prendre dans notre province.

*

* *

Cette solution ne nous convient pas, parce qu'elle ne nous paraît pas sans arrière-pensée.

On dirait qu'elle a été offerte pour empêcher que les Canadiens français des Etats-Unis reviennent s'établir dans les provinces de l'Ouest.

On semble dépenser la grosse somme, des millions, pour placer de préférence dans ces provinces toutes les nations du monde, excepté des Canadiens français.

Ce ne serait autre chose que la bouchée de pain pour nous empêcher de pleurer.

Ce n'est pas cela que nous demandons.

Nous demandons, ce qui n'est que juste, que les Canadiens du Canada aient au moins autant de facilités que les étrangers d'Europe à aller s'établir dans l'Ouest. Nous demandons que les Canadiens, actuellement aux États-Unis, reçoivent le même traitement s'ils veulent revenir au Canada, qu'ils choisissent de venir dans l'Est ou d'aller dans l'Ouest.

Ce n'est pas la mer à boire : tout simplement un traitement égal pour étrangers et Canadiens.

*

* *

Y consentira-t-on enfin ? Nous n'en savons rien. Nous savons bien, cependant que le régime d'exception qui nous est offert, n'est pas le régime qui nous convient.

Dans ce domaine comme dans tous les autres, nous ne demandons pas de traitement d'exception, surtout si ce traitement doit nous donner la figure de parent pauvre.

Nous voulons être considérés comme des Canadiens, et croyons que nous avons autant droit d'aller cultiver les terres de l'Ouest canadien que les Polonais ou les Russes.

De grâce, qu'on ne vienne pas nous demander d'ouvrir nous-mêmes les écluses pour engloutir nos groupes de l'Ouest. Ces groupes sont chez eux, ont droit de vivre, et nous devons leur aider à ne pas mourir.

En ce faisant d'ailleurs nous aidons la cause canadienne.

Thomas POULIN.

Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans des mains sales. Avec cela, on gâte un peuple, on gâte un siècle. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront en récolte de crimes.

Louis VEUILLOT.

Marie Barbier de l'Assomption

OU

LA BOULANGÈRE MYSTIQUE

1663-1739



MARIE Barbier est la première Canadienne qui soit entrée à la Congrégation de Notre-Dame. Elle y était accueillie avec tendresse par la fondatrice elle-même, Marguerite Bourgeoys, en l'an 1678. Elle avait quinze ans. Marie Barbier n'a pas été, cependant, la première Montréalaise qui reçut la grâce de la vocation religieuse. Non, cet honneur revient à une autre, à une Hospitalière de Saint-Joseph, à Marie Leduc. Mais il y eut entre ces deux entrées en religion que peu de différence, vraiment, l'espace d'un an. C'est donc au premier rang du radieux défilé des religieuses montréalaises, que nous voyons s'avancer, côte à côte, Marie Barbier, dame de la Congrégation, Marie Leduc, moniale de l'Hôtel-Dieu ; deux Marie à la grâce évangélique prenante, au mérite, imprégné de réserve et de douce gravité.

Quels titres peut invoquer Marie Barbier pour ravir d'aise nos cœurs ! Elle préfère, je suis sûre, venir à nous toute simple, attendrie, un peu confuse de porter en ses bras une telle gerbe fleurie, des dons spirituels essentiels, d'un réalisme fécond, pleins de charme naïf. Son mysticisme ne fait guère "romancée", et la clarté de la renommée peut environner sans crainte la petite sœur canadienne. Les rudes labeurs de sa vie, accomplis dans un cadre ignoré, très humble, l'immunisent contre notre frivolité, contre notre littérature.

Marie Boucher est née à Montréal, le premier mai 1663. Son père, Gilbert Barbier dit Minime, était venu à Ville-Marie, dès le mois d'août 1642, sur la demande de Jérôme Le Royer de la Dauversière. Il en avait l'estime. Dollier de Casson, dans son *Histoire du Montréal*, fait également l'éloge de Gilbert Barbier. "Dieu lui a donné, dit-il, une famille assez nombreuse ; au reste, quoiqu'on lui ait donné le nom de Minime, "le plus petit", il n'était pas le moindre dans les combats, non plus que dans sa profession. Nous devons l'aveu de ces deux vérités à son courage et aux services qu'il a rendus en cette isle, laquelle est presque toute bâtie de sa main, ou par ceux qu'il a enseignés." Dollier de Casson écrivait ceci en 1672. Il y avait donc trente ans que Gilbert Barbier exerçait avec succès, à Montréal, son métier de charpentier. La mère de notre héroïne se

nommait Catherine de Lavaux. C'était une Lorraine active, sensée, fort compatissante. Elle fut amenée à Montréal, en 1650, par Jeanne Mance. Après un court séjour à l'Hôtel-Dieu, où elle fut une aide consciencieuse auprès des malades, elle épousait Gilbert Barbier. Une toute autre vocation que celle d'infirmière l'attendait, vous le voyez, et ce n'est pas peu d'honneur, pour elle, que d'avoir donné dans la personne de son huitième enfant, Marie, une supérieure de la Congrégation, digne de remplacer, de son vivant, la vénérable Marguerite Bourgeoys. Les Annales de la Congrégation contiennent beaucoup de détails sur Mère Marie Barbier de l'Assomption. Sa vie fut écrite par M. Montgolfier, sulpicien. Si ce document, qui se trouve aux archives du Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, ne nous est pas accessible, il n'y a pas lieu de trop le regretter. M. Faillon, avec son exigeante conscience d'historien, nous en donne de larges extraits dans la *Vie de Sœur Bourgeoys*.

A quinze ans, je le disais au début, Marie Barbier entre au noviciat de la Congrégation. Dire qu'elle devint en peu de temps une religieuse dont peu pouvaient égaler la docilité, l'effacement, l'ascétisme, ne surprendra guère. Comment d'admirables dispositions natives n'auraient-elles pas été affinées ? Le cœur d'une sainte les avait devinées, puis enrichies. En Marie Barbier, la fondatrice entrevit-elle, parfois, un reflet de sa grande âme ? C'est un phénomène mystique, bien commun aux institutions appelées à durer, que cette touchante hérédité spirituelle. La Providence veille avec complaisance sur l'esprit primitif des œuvres qu'elle charge de fécondité.

Marie Barbier fut donc une religieuse fort méritante. Sa vie intérieure, intense, fut dure à l'amour propre et destructrice de tout égoïsme. Sa vie extérieure se dépensa sans compter dans l'œuvre des missions. Ce seul trait, que nous daterons de l'an 1685, vous dira de façon pittoresque, les petites cruautés de son existence missionnaire. "Un jour, raconte-t-elle elle-même, ma compagne et moi revenions de la messe entendue à l'église paroissiale de l'Isle d'Orléans, un violent vent du nord, accompagné d'une grande poudrière nous empêcha de voir où nous allions, et je tombai dans un fossé plein de neige. Ma compagne était bien loin devant moi qui n'en pouvait plus. Je ne pouvais me retirer de ce fossé n'ayant plus de forces. La neige me couvrait de plus en plus. Alors, je priai le Saint Enfant Jésus de m'aider, s'il voulait prolonger ma vie pour sa gloire et pour me donner le temps de faire pénitence. J'étais tout enfoncée dans la neige et il ne paraissait plus de moi que l'extrémité de ma coiffe. Sa couleur noire fit croire à quelques personnes du voisinage que c'était une de leurs bêtes qui était tombé dans le fossé. Ils y accoururent promptement,

et m'ayant retirée de là avec peine, ils me laissèrent au bord du fossé, d'où j'eus bien de la difficulté de me rendre à la maison."

Ces années de vie pénible ne purent, en aucune façon, entamer la sérénité d'âme de Mère Barbier. Ce que voyait bien, l'œil averti de Mère Bourgeoys ; ce que durent également admettre, mais après l'avoir mise à l'épreuve, les compagnes de Mère Barbier.

Aussi, lorsque, sur les instantes prières de Mère Bourgeoys, il fallut songer à remplacer la fondatrice dans le gouvernement de la communauté, aucune ne fut désignée avec une semblable unanimité comme Marie Barbier. Ce sera toujours là, je le répète, l'un de ses beaux titres de gloire, Suavement commandée et formée par une sainte, elle dut, un jour, conséquence imprévue de son vœu d'obéissance, commander à son tour, à la douce sainte que vénérât son cœur. Quel honneur et quelle récompense !... "Quel indicible tourment", s'écriait la pauvre Marie Barbier, angoissée, dont toute l'âme repoussait le rayonnant devoir.

Ce fut durant ce supérieurat redouté que Mère Barbier compromit presque irrémédiablement sa santé par des macérations inouïes. Elle se croyait d'une telle indignité, n'est-ce pas, vis-à-vis du haut poste dont on ne voulait pas la décharger. Elle se plongea avec ardeur dans un océan de tortures. Le récit vous en effraierait. Je vous épargnerai la vision des fouets de corde, armés de crochets de fer, des cilices de crin, des instruments de fer en forme de croix hérissée de pointes, des bracelets et des ceintures de même matière...

Elle ne put résister à ce régime crucifiant. Un cancer au sein se déclara. On en accusa aussitôt sa vie mortifiée. Devant les reproches des âmes averties auxquels se joignirent ceux des médecins, elle s'inclina, se faisant toute petite, bien confuse, comme sous le poids de fautes très graves. Dieu aima, je suis sûre, son humilité, aussi sincère, aussi ingénue, que l'avait été son indiscrete ferveur. Elle guérit contre toutes prévisions humaines. L'opération fut pratiquée par Michel Sarrazin, à cette époque, médecin-chirurgien, en la Nouvelle-France. "En chirurgien éclairé, nous dit son récent biographe, M. Arthur Vallée, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Laval, il prépara l'intervention par un traitement local et procéda à l'amputation dix jours plus tard, après avoir voulu lui-même en grand chrétien s'approcher, avec sa cliente et toute la communauté de l'Hôtel-Dieu, de la Sainte Table." Aussi, c'est qu'il craignait beaucoup, l'excellent praticien, ayant prononcé le jour de l'arrivée de la malade, à l'hôpital, ce diagnostic peu rassurant : "Quelque parti que je prenne, je vois la Sœur Marie Barbier de l'Assomption en danger d'une mort prochaine."

“ Cette digne et célèbre élève de Mère Bourgeoys », ainsi que la qualifie M. Montgolfier, put donc survivre trente-neuf années à la fondatrice. Cela, avec la charge très lourde, presque constante, d'assistante générale. Elle mourut le 19 mai 1739, âgée de soixante-seize ans. “ Elle laissa, dit M. Faillon, avec une grande réputation de sainteté, un profond sentiment de vénération pour sa mémoire, qui depuis, s'est perpétué d'âge en âge, avec le souvenir de ses vertus.”

M. Faillon s'exprimerait-il ainsi aujourd'hui? ... Avouons avec regret, notre indifférence pour ces âmes canadiennes d'autrefois. Elles répandent pourtant, pour peu qu'on s'en approche, une pénétrante clarté, un rafraîchissant parfum. Elles créent de la fierté. Elles incitent à plus de beauté spirituelle. La sainteté communique vraiment à ces âmes une étonnante survie.

Il me faut maintenant justifier mon sous-titre. N'ai-je pas écrit : “ *Marie Barbier de l'Assomption ou la boulangère mystique?* ”

Je me souviens qu'ayant lu, il y a quelques années, l'existence de cette religieuse du Montréal héroïque, je me surpris à enrubanner sa silhouette de l'appellation : *boulangère mystique*. Elle me la fournissait si bien elle-même, la chère petite sœur, dans un récit souriant, brave, imagé. Marie Barbier a droit, certes, à ma reconnaissance, car peut-être, aimez-vous comme moi, à accuser d'un relief particulier, les traits des personnes, qui glissent fréquemment dans notre vision intime. C'est un procédé de la souvenance qui possède, parfois, un charme exquis.

Donc, c'est à Marie Barbier elle-même que je dois mon sous-titre. Écoutons-la, avec une attention émue et l'âme conquise. Cette petite religieuse, souvenons-nous, ne compte pas encore vingt ans : “ Je ne peux pas comprendre, étant jeune comme j'étais, car j'entrai à la Congrégation à l'âge de quinze ans, que je pouvais faire tout l'ouvrage que j'ai fait pendant cinq années de suite (de 1678 à 1683). J'avais soin de deux vaches, dont je tirais le lait et faisais le beurre ; je les menais le matin et les allais quérir le soir à près d'une demi-heure loin de la ville, et, lorsque je passais ainsi par les rues, j'étais la risée de ceux qui m'avait connue dans le monde. Je portais quelquefois sur mon cou le blé au moulin, et en rapportais de même la farine. Je boulangais, seule, quelquefois trois fournées dans un jour. Avant moi, c'étaient deux sœurs qui en étaient chargées et qui en avaient assez ; mais parce que le pain n'était pas bon on m'en donna le soin. Je n'y entendais rien, ne l'ayant jamais fait ; cependant, *me confiant au Saint Enfant Jésus, avec qui je m'imaginaiis boulangier, j'en venais à bout. Les personnes qui se plaignaient auparavant, ne cessaient de louer la*

*boulangère, et moi... le "boulangier" ! Je me levais deux ou trois heures avant la communauté, afin d'avoir fait une fournée avant huit heures, qui est le temps où l'on disait la messe des écolières ; car j'étais aussi employée à l'école. Quand on sonnait la messe, et que mon pain n'était pas encore au four, je nettoyait le four à moitié et mettais le pain tout comme il se renc ntrait. Étant pressée et n'ayant personne pour mener les enfants à l'église, je recommandais le tout au Saint Enfant Jésus et lui disais avec simplicité : “ Vous ferez tout pour votre peine.” Comme je n'avais aucune expérience, je faisais continuellement des bévues, soit en faisant trop de pâte, soit en oubliant de faire le levain, ou bien n'ayant pas de farine sassée, ou point de bois ; mon recours était au Saint Enfant Jésus et à la sainte Vierge, et *ils suppléaient à tout.*”*

Elle est vraiment délicieuse, n'est-ce pas, cette citation ? Elle fleure le bon pain ! Elle rappelle, par sa naïveté, les traits savoureux des vieux Bollandistes.

Mais aussi, comme elles nous apparaissent longues, chargées de travaux, les journées d'une dame de la Congrégation, en l'an 1680 ! Et, durant soixante ans, savons-nous qu'il en fut presque constamment ainsi pour Marie Barbier ? Une montée rude, étroite, pierreuse, parfois torturante, mena au beau paradis, la sainte petite compagne, d'une grande sainte de l'Église canadienne, Marguerite Bourgeoys.

Ne me décevez pas. Assurez-moi que cette aimable boulangère d'antan s'est discrètement glissée dans notre cœur. Je suis sans crainte. Elle saura bien garder la place que vous lui aurez laissé prendre.

Marie-Claire DAVELUY.

(*La Revue Nationale.*)

AVIS IMPORTANT

Tous ceux de nos abonnés qui renouvelleront leur abonnement à “L'APÔTRE” durant le mois de janvier, recevront en prime le magnifique Almanach 1928 de l'Action Sociale Catholique.

Prix de l'abonnement à “L'APÔTRE” :

Canada : \$2.00 par année.

États-Unis : \$3.00 par année.

Adresse : L'APÔTRE, 105, rue Sainte-Anne, QUEBEC.

Le fils de l'aiguilleur

PETIT Pierre a le cœur gros !
Ce sont, aujourd'hui, les élections au village et le père est rentré à la maison fort échauffé par les querelles et aussi... les libations.

Cependant, Pierre a tenu la soupe au chaud au loin de l'âtre, préparé, de son mieux, la salade de laitue et d'œufs durs. Tant de prévenances n'ont servi à rien. Le père était de mauvaise humeur. Pierre a été grondé, menacé de punitions pour des vétilles. Maintenant l'aiguilleur est sorti pour gagner son poste et l'enfant reste seul à la maison.

Tout en rangeant le peu de vaisselle dans le petit buffet, Pierre songe tristement aux jours heureux qu'il a connus lorsque la maman était encore là. Quelle joie, lorsque le père n'était pas de service et que le temps était beau. On faisait une bonne promenade dans les bois environnants et l'on rentrait chargés de fleurs, de morilles, de champignons, ou même de bois mort, selon la saison. La maman, debout sur le seuil de la porte, attendait les promeneurs et les récompensait de leurs peines, par un gros baiser, puis vivement on se mettait à table, en racontant les événements de la journée.

Finis ! ces temps heureux. L'aiguilleur, maintenant, va au cabaret, pour se distraire, dit-il, de la longue absence de sa femme clouée sur un lit de douleur à l'hôpital voisin. Pierre, au retour de l'école, est absorbé par les soins du ménage. Il fait de son mieux, mais réussit bien rarement à satisfaire son père, excité par l'alcool bu avec les camarades.

Ayant tout remis en ordre, l'enfant gagne sa chambrette, fait sa prière et se met au lit, tandis que sur la voie ferrée tout proche, les trains passent, en sifflant auprès du sémaphore.

La chaleur est suffocante. Pierre ne peut dormir. Pour occuper son esprit, il cherche à deviner l'heure, d'après le passage des trains. Habitant depuis plusieurs années dans la maisonnette, au bord de la voie, il connaît chacun des convois, son allure, sa longueur.

“Tiens, voilà le train de marchandise de dix heures. Dans un quart d'heure l'omnibus passera et dix minutes après le rapide. Papa sera un peu tranquille, ensuite jusqu'à minuit.” Et Pierre écoute maintenant la sonnerie électrique du signal avancé, jetant sa note grêle dans la nuit.

Un coup de timbre, le sémaphore est retombé, la voie est libre !

Presque aussitôt, la sonnerie électrique a cessé de retentir. Pierre comprend que le père a tiré le levier d'acier poli et que, là-bas, à l'entrée du bois, la lumière rouge du disque a disparu, ouvrant le chemin au train qui va venir.

En effet, le convoi arrive. Dans un grondement de plus en plus fort, il approche, pas très vite, en bon train omnibus qui sait son devoir. Il ramène à la ville des gens enivrés de grand air en ce beau dimanche d'été. Il sera toujours temps de les rejeter, fatigués, sur le pavé désillusionnant de la grande cité !

A petite vitesse, les wagons défilent devant la fenêtre de Pierre. Ce dernier, de son lit, peut voir les voyageurs qui les emplissent, chargés de bouquets et de verdure. Les uns chantent et rient, d'autres dorment.

Maintenant le train est passé. A son allure de train de plaisir, il mettra un petit quart d'heure à gagner l'abri voisin. Le rapide va le talonner de près. Heureusement, le sémaphore sera là pour l'empêcher de passer trop vite et même l'arrêtera si, là-bas, la voie n'est pas libre.

“Le disque à l'avancé n'est pas fermé !” s'écrie soudain Pierre dressé sur son lit.

En effet, la sonnette électrique, annonciatrice de la protection assurée, ne retentit pas dans la cabine sémaphorique.

D'un bon, Pierre est à la fenêtre ! Éclatant de lumière blanche, le sémaphore laisse la voie libre, tandis que dans le lointain le feu rouge du train omnibus s'estompe à peine.

La voie libre ! mais c'est la catastrophe inévitable !

“L'omnibus a du retard ! sanglote l'enfant, le rapide va le tamponner. Papa ! papa, crie le petit affolé, ferme le disque, voilà l'express.”

Rien ne répond dans le silence de la nuit. Seul, là-bas ! bien loin, un grondement retentit, faible encore. Le rapide accourt à toute la vitesse de sa forte machine. Un coup de tonnerre ébranle l'atmosphère et tout à coup, à grosses gouttes, la pluie tombe sur la terre brûlante.

Pierre a peur ! Il a peur de l'orage, il a peur d'être seul dans la nuit, dans cette nuit où rôde le malheur. Mais une voix semble retentir à son oreille et lui dire doucement : “Fais ce que je ferais, si j'étais là !”

L'enfant sursaute ! On aurait dit la voix de sa mère ! Sans plus écouter ses craintes, faisant ce que sa maman aurait fait, il saute par la fenêtre, en chemise, sous la pluie torrentielle qui l'inonde, pieds nus sur le ballast qui l'ensanglante.

D'un bond, il ouvre la cabine sémaphorique. Hélas ! le père, couché sur le parquet, dort profondément : “Papa ! papa ! le train arrive !” Le malheureux employé ronfle et ne s'éveille pas.

Il faut agir ! agir de suite, car tout à coup une sonnerie vient de retentir. Le rapide a franchi le disque à l'avancé. Il a trouvé la voie libre ; à toute vitesse, maintenant, il se rue à la poursuite du train omnibus où chantent,

où rient, où dorment les voyageurs insouciant.

Vite ! Pierre court au sémaphore. De toutes ses forces il tire sur la manivelle, le grand bras monte lentement et la petite lumière scintille. Mais comme elle est faible dans cette trombe d'eau et de grêle qui mitraille le sol.

“ Le mécanicien ne la verra pas, sûrement ! s'écrie Pierre, il croit trouver la voie libre et, comme il pleut fort, que la train va vite, il passera sans s'arrêter. ” Et le pauvre enfant, affolé, pleure en pensant au malheur qui pèse sur eux, au crime dont son père sera le coupable inconscient. En vain, il secoue le dormeur par le bras, des grognements seuls lui répondent dans le poste sémaphorique.

A nouveau la foudre éclate. A peine le grondement du tonnerre cesse-t-il, qu'à l'entrée du bois retentit le roulement fou du convoi dévorant les kilomètres. Que faire ! que faire ! et le petit désespéré lève les yeux vers le ciel menaçant.

“ Sauvés ! sauvés ! s'écria-t-il. Merci, mon Dieu ! ” Devant ses yeux suppliants, sur une planchette, des pétards d'arrêt reposent tranquillement dans leur enveloppe métallique.

Les saisir, les poser sur le rail et se rejeter vivement en arrière pour ne pas être happé par le monstre d'acier surgissant des ténèbres.

Pierre fait cela d'un geste instinctif, qui épuise ses forces. Il retombe glacé, sanglant, sur le bord du talus.

“ Boun ! boum ”. Dans un fracas de freins serrés à bloc, le rapide, au bruit des détonations, stoppe instantanément. L'enfant, à demi évanoui, mais joyeux, songe que là-bas le train omnibus continue sa route vers le salut et que l'express ne le tamponnera pas. Les voyageurs sont sauvés. Oui ! mais on va trouver le père endormi, c'est la destitution, c'est la misère. Non ! tant de courage mérite une récompense. L'aiguilleur, réveillé, sort brusquement de son poste et pousse le levier du signal d'arrêt, ce levier resté ouvert, par oubli du devoir. De suite le coupable à vu sa faute, de suite il l'efface. Il était temps !

Le chef de train accourt vers le garde-sémaphore sous la pluie ruisselante :

“ Pourquoi l'arrêt ? questionne-t-il ? ”

D'un geste, le garde lui montre le sémaphore ou brille le feu rouge.

“ Saperlotte, dit le conducteur, le mécanicien prétend que la voie était libre à l'avancé et j'en suis presque aussi sûr que lui. ”

Même geste du garde vers le levier qu'il vient heureusement de pousser.

“ C'est la faute de ce chien de temps d'orage, remarque le chef de train, heureusement que vous avez mis les pétards, sans quoi on tapait dans l'omnibus avant d'entrer en gare. Quelle catastrophe ! ”

L'aiguilleur commence à comprendre. Il a commis une faute, presque un crime. Le

train omnibus est passé, et lui, sur qui l'on comptait sans reproche, jusque-là, il n'a pas fait son devoir ; il a laissé la voie libre au rapide accourant. La preuve était flagrante, le levier du disque à l'avancé était ouvert ! Mais alors, qui a fermé le sémaphore, qui a placé les pétards dont parle le conducteur ?

Un timbre sonne, clair, le sémaphore s'abaisse. La voie est libre maintenant, le train omnibus, à l'abri, débarque ses voyageurs qui ne se doutent guère que la mort a plané sur leurs têtes. Un coup de sifflet, le lourd convoi du rapide s'ébranle et disparaît dans le lointain.

Son devoir accompli, l'aiguilleur sort du poste pour chercher aux environs qui lui a rendu ce grand service. Qui l'a sauvé du crime, du déshonneur ! Il n'a pas à aller loin. Couchée sur les talus, une petite forme blanche gît sous l'averse.

“ Pierre ! Pierre ! que fais-tu là, interroge le père anxieux en soulevant l'enfant glacé par la pluie.

— Ah ! papa, répond doucement le petit en revenant à lui, personne n'a vu que tu dormais, surtout.

— Non ! mon petit, c'est toi qui as fermé le sémaphore, c'est toi qui a placé les pétards ?

— Oui, papa, ne me gronde pas ! J'ai eu peur d'un accident ; car le rapide allait venir. Alors j'ai entendu une voix, celle de maman, dire : “ Fais ce que je ferais, si j'étais là ”. Et j'ai arrêté le train.

— Oh ! mon petit ! mon petit !

Et le père tient serré sur son cœur son fils qu'il a rudoyé le soir même. L'homme pleure de désespoir de sa faute, de joie d'avoir compris son devoir, d'orgueil d'avoir un semblable fils.

Arrachant sa veste, il en enveloppe le petit Pierre pour le réchauffer. Tandis qu'il le porte vivement vers la maison, vers le lit où l'enfant se ranimera, l'aiguilleur tout bas, parle : “ Pierre, dit-il, tu m'as sauvé de la honte où j'allais verser par ma faute ! Sois tranquille, moi aussi, dorénavant, je ferai comme lorsqu'Elle était là ! ”

Un long baiser scelle cette promesse sur le front de Pierre qui s'endort, brisé par l'émotion.

Commandant ELSE.

La conquête de la vertu, bien qu'elle exige des efforts,—efforts compensés par la joie du cœur et par des consolations de toute nature,—est à la portée de toutes les âmes moyennant l'aide de la grâce, que Dieu ne refuse à personne.

PIE XI.

Les deux pêcheurs du Mont Saint-Michel

LORSQUE la mer préparait ce Mont Saint-Michel, on sait qu'elle isolait le rocher successivement en couvrant la forêt environnante, et notamment deux tumblers (*tumili*), collines boisées où les druides avaient sacrifié, où les anachorètes avaient habité, le Tumble et le Petit Tumble.

La mer dévorait les grands arbres, et tous, anachorètes ou pêcheurs, s'étaient retirés de ce lieu qui devait devenir l'abîme chargé de garder la montagne de l'archange.

Deux pêcheurs seulement, raconte une légende à la fois gracieuse et terrible, y demeureraient encore au Petit Tumble, l'une des collines envahies ; ils répugnaient à s'en aller, à cause du gain considérable qu'ils faisaient, affranchis de toute concurrence. Il piquaient leurs filets à marée basse, et la mer les remplissait de poissons à la marée haute.

L'un s'appelait Paul, et l'autre Pierre ; ils étaient veufs et avaient chacun un petit enfant. Les noms, le métier et ce parallélisme d'existence semblaient les destiner à vivre ensemble.

Il y avait toutefois différence en leurs caractères. Paul travaillait avec résignation, et Pierre avec murmure ; Paul était sans ambition et Pierre voulait amasser un gros sac d'écus pour aller loin du péril de la mer jouir avec ceux des villes.

Cependant l'eau gagnait tous les jours, et le Petit Tumble n'était plus qu'un îlot.

A chaque poussée de nouvelle lune un rang, deux rangs, trois rangs de grands arbres se déracinaient, emportés par le flot, et il fallait remonter les cabanes.

Paul voulait partir ; mais Pierre s'y refusait, parce que la pêche allait à miracle. Tous les mois, les marchands de Saint-Pair venaient en bateau prendre leur poisson salé et laissaient de bon argent en échange, avec de la viande et du pain. Pierre disait en comptant son pécule :

— Nous avons du temps devant nous.

Et Paul céda.

L'ermite qui les avait baptisés les visita un jour.

— C'est tenter Dieu, leur dit-il, de rester, venez avec moi.

Évidemment les bons anges qui préparaient le mont de leur prince avaient envoyé le saint homme.

Paul voulait bien ; Pierre résista ; l'ermite s'en fut seul ; et, le lendemain, la grande marée emporta les deux cabanes.

Pierre eut peur.

— Partons ! dit-il.

On pouvait, semblait-il, profiter encore de la marée basse pour rejoindre la terre. On fit les paquets. Ce n'est pas qu'ils eussent de grands biens ; mais Pierre fut du temps à plier bagages, parce qu'il n'entendait rien abandonner. Il voulait emporter tout, jusqu'à sa cruche et à son restant de sel.

Le soleil était déjà haut, quand ils se mirent en route, ayant chacun leur petit sur leur dos, un sac d'argent d'une main, un bâton de l'autre, et Pierre, en plus, chargé comme un mulet de tous ses ustensiles de ménage. Le moment était favorable. La mer basse avait fui si loin qu'on ne la voyait seulement plus.

Au bout de quelques pas, Pierre dit à Paul :

— Tu vas trop vite. Pourquoi tant nous presser ? Deux lieues, ce n'est pas la mer à boire ?

— Deux lieues de forêt, c'est juste, répondit Paul, mais deux lieues de grèves ! Écoute, tu es trop chargé, tes pieds enfoncent.

— Bah ! bah ! fit Pierre. Le fait est que la route n'est pas bonne ; la tanguie tremble comme si c'était une croûte au-dessus d'une grande cave ; mais j'ai le jarret solide et le cœur content, car nous allons mener brave vie avec notre argent, là-bas.

Et il répéta joyeusement :

— Ce n'est pas la mer à boire !

Puis il se mit à chanter.

On marcha un quart d'heure encore. Pierre ne chantait déjà plus. Il déposa son sac d'argent sur le sable pour essuyer le front et dit avec un soupir :

— La côte a l'air de s'éloigner de nous à mesure que nous allons.

— Avançons, répondit Paul ; la mer est loin encore ; mais elle monte, car je l'entends souffler.

Ils se retournèrent pour mesurer la route parcourue, et ils virent les deux Tumbles comme deux petits bouquets de bois au milieu des sables énormes. Le soleil était de feu sur leurs têtes, et, pour s'être arrêté seulement une minute, Pierre avait de la tanguie jusque par-dessus les chevilles de ses pieds.

— Marche ! lui cria Paul, qui l'avait devancé.

— Tu ne te fais pas idée, répliqua Pierre, comme mon petit est lourd !

— Le tien pas plus que le mien... Marche !

Pierre marcha. En marchant, et pour s'alléger, il lâchait de temps en temps quelque bribe de son bien. Ce fut d'abord sa marmite, puis un ustensile de pêche, puis un vêtement de rechange ; mais il avait voulu trop porter au début, et la fatigue le tenait. On ne voyait point encore la mer ; mais on l'entendait de mieux en mieux, et le vent se levait. Paul dit :

— Voilà un bon vent pour rafraîchir nos fronts ; cependant, hâtons-nous. Ce vent est mauvais aussi, puisqu'il nous annonce le flot.

— Mon frère, repartit, Pierre, déjà loin par derrière, attends-moi ; je suis bien las !

Il avait tout jeté petit à petit, sauf l'argent et l'enfant. Paul l'attendit. Lui aussi avait de la sueur aux tempes. C'était un rude chemin, où les pieds enfonçaient à chaque pas. Quand Paul et Pierre se rejoignirent, ils regardèrent encore derrière eux. Entre les deux Tumbles, la marée arrivait, brillante comme un miroir sous les rayons de midi.

— Il faut courir, dit Pierre le premier ; mais cet enfant m'écrase !

Et il jeta l'enfant pour prendre sa course. Le petit s'éveilla par sa chute et tendit ses bras en pleurant. Paul, qui venait le second, courant aussi (car il ne s'agissait plus de tarder : la marée glissait au soleil comme une lame de cristal sur le gris mat et ondé des grèves), ramassa l'enfant de Pierre sans s'arrêter.

Comme il continuait de courir, il crut entendre une voix qui disait à son compagnon, séparé de lui par une cinquantaine de pas :

— C'est la mer à boire !

Il regarda de tous ses yeux et ne vit personne ; seulement, un bruit se fit, comme si le pas d'un cheval au petit trot frappait le sol ; mais de cheval point. Paul portait donc à cet instant-là les deux enfants et le sac où était son argent ; Pierre, lui, n'avait que son argent, et il courait bien, depuis que rien ne le gênait. Paul, accablé de sa triple charge, avait peine à le suivre.

— Fais comme moi, lui cria Pierre ; débarrasse-toi !

— Vraiment, oui ! répliqua Paul. Tu as raison ; je vais suivre ton conseil. Mais si nous trottons, la mer galope ; m'est avis que nous avons plus besoin de bonnes œuvres que d'écus !

Et il lâcha son sac, où l'argent sonna en tombant, Pierre l'entendit.

— Me le donnes-tu ? s'écria-t-il en revenant sur ses pas, sans craindre sa peine, cette fois.

— Que Dieu ait pitié de nous ! répondit Paul. Je te le donne, et me voilà qui ai deux fils, le tien et le mien.

— Marché fait ! dit Pierre, en s'emparant du sac tombé.

Et ils allèrent désormais en silence du plus vite qu'ils pouvaient ; car, pour le coup, le flot les gagnait ; ils allaient, Pierre avec les deux sacs, Paul avec les deux enfants.

Et entre eux, à l'improviste, ils virent qu'un beau jeune homme, revêtu d'un cuirasse dont les mailles étaient d'or, chevauchait. Naguère, ils avaient entendu le pas du cheval invisible frapper le sable, et c'était bien sûr le beau jeune homme, invisible aussi, qui avait dit dans le vent :

— C'est la mer à boire...

Pierre et Paul, qui sentait déjà le flot monter sous leurs pieds, s'écrièrent en même temps :

— Puissant ! tirez-nous de peine !

Sans être sorcier, on pouvait reconnaître ce jeune homme-là pour un ange, quoi qu'il n'eût point ses ailes sur lui.

Le jeune guerrier chemina quelques instants entre les deux pauvres malheureux, dont la première heure s'écoulait dans ce grand éblouissement du ciel et de la mer : le soleil sur leur tête au ciel, le soleil sous leurs pieds dans le flot, miroir mortel, et le soleil encore dans les mille facettes de la cotte de mailles de l'archange. Ils chancelèrent bien des fois avant de tomber. Ils tombèrent enfin et l'eau les couvrit :

— Puissant ! tirez-nous du péril de la mer !

Jamais on ne l'implore en vain. L'ange de Dieu se pencha pour prendre d'une main le manteau de Paul, de l'autre le manteau de Pierre, qui flottaient à l'endroit où les deux compagnons avaient disparu.

L'ange était fort. Sa main droite ramena Paul avec les deux enfants qu'il tenait dans ses bras, et il les mit devant lui à l'abri ; mais sa main gauche n'attira que le pan déchiré du manteau de Pierre, que le poids des deux sacs d'argent retint au fond de la mer.

C'était la mer à boire !

Le cheval du guerrier, s'élevant tout à coup au-dessus du flot, galopa vers le rivage, en effleurant à peine dans sa course les diamants qui sont à la crête des vagues. Le guerrier atteignit ainsi ce qui restait de la forêt, et continua de chercher jusqu'à ce qu'il eût trouvé les deux autres Tumbles qui sont en avant de la ville d'Avranches, à savoir le petit mont Tumbelène, et le grand Mont promis à cette gloire de porter le nom de l'épée du Seigneur. Là, s'arrêta le voyage de l'archange.

Et l'archange dit :

— C'est ici le Mont Saint-Michel, que je trouve au milieu des forêts, et que je mettrai au milieu des grèves. Si Dieu le veut, par l'intercession de sa Mère Immaculée, j'élèverai sur ce rocher une basilique, où mon glaive, flamboyant à droite de l'autel, jusqu'à la fin des jours, protégera le pieux pays de France sur la terre et sur la mer.

Il y eut, pour entendre cela, Paul le pêcheur, son petit enfant et l'orphelin qu'il avait acheté de Pierre.

Le fondateur prédestiné, Aubert, vivait bien près de là, en la seigneurie de Genest, mais ne connaissait pas encore la vocation qui devait illustrer sa vie. Elle ne se fit point attendre, car, avant de mourir, Paul travailla aux murailles de la collégiale, et ses enfants, prêtres tous les deux, chantèrent la Messe dans le premier sanctuaire consacré à l'archange saint Michel, en l'an 710 par le bienheureux évêque d'Avranches, saint Aubert.

Paul FÉVAL.

L'Australie



AUSTRALIE, ce continent quatorze fois plus grand que la France, n'a été découverte que trois cents ans après l'Amérique. C'est qu'elle est isolée de toutes les grandes routes maritimes. Vers le Nord, 5,000 kilomètres la séparent du Japon et 4,000 des rivages indiens. En se dirigeant vers l'Est, un navire qui la quitte doit parcourir 12,000 kilomètres avant de rencontrer une terre : l'Amérique du Sud ; et vers l'Ouest, à peu près la même distance jusqu'au littoral africain. Vers le Sud, rien jusqu'aux solitudes désolées des terres antarctiques.

Cet isolement, qui remonte aux âges les plus lointains du monde, a préservé l'originalité de ce singulier pays. L'Australie a des animaux et des plantes qui ne se retrouvent nulle part ailleurs.

Quand un explorateur rapporta en Europe la première peau d'ornithorynque, on le traita de farceur, de charlatan. Il avait sûrement cousu ensemble des fragments de divers animaux ! Pensez donc ! Un corps de rat, une tête de loutre, une queue de castor, des mains à cinq doigts pourvus d'ongles à la chinoise, et, pour compléter cette macédoine, un bec de canard ! Mais la stupéfaction fut au comble quand il fut possible d'étudier les mœurs de l'étrange créature : la femelle pondait ses œufs comme une tortue, et, après l'éclosion, allaitait sa progéniture !

Autre phénomène des terres australes : l'échidné, un petit hérisson à forme grotesque et armé d'un long bec, qui pond ses œufs dans une poche et allaite, lui aussi, ses petits. Il creuse des tunnels avec une rapidité sans égale, et, malgré son apparence de lourdaud, en remonterait au singe le plus habile, quand il s'agit de grimper aux arbres.

Tous les mammifères australiens sont munis d'une poche ventrale, où se réfugient les petits. Mais quelle variété, depuis le kangourou géant, plus grand qu'un homme, et qui boxe comme un champion, jusqu'au kangourou nain, de la taille d'une souris.

Dans cette faune des antipodes, tout est singulier, étrange. On y voit un oiseau qui, non content de son nid haut perché sur les arbres, bâtit sur le sol une maison de plaisance dont il orne l'entrée avec des fleurs soigneusement renouvelées, des cailloux et des coquillages. Un palmipède exploite pour son compte le système de la couveuse artificielle ; il enserme ses œufs dans un énorme amas de débris végétaux, qui, pourrissant lentement au soleil, produisent une chaleur suffisante pour assurer l'éclosion.

Le plus grand ver de terre est en Australie : il mesure un mètre ; le lézard sans pattes y

rampe au soleil, et les moniteurs, des lézards géants, atteignent les proportions des crocodiles. Beaucoup de poissons, de crustacés, d'insectes ont des formes absolument imprévues, qui ne les rattachent à aucune autre famille.

Des deux mille espèces florales qui croissent sur l'Île-Continent, la plupart lui sont spéciales. La fougère, la tulipe, le lis, le chèvrefeuille y trouvent, à la vérité, des représentants, mais combien transformés ! Ce sont des arbres.

L'eucalyptus épanouit ses fleurs à 120 mètres de hauteur ; un arbre de la même famille enfonce ses racines, longues de 100 mètres, dans les terrains sableux, et il n'a point de tronc. Et tel autre eucalyptus sert à la confection de charpentes, qui résistent mieux à l'incendie que les poutrelles de fer.

Bien d'autres choses encore font de l'Australie un pays unique. C'est la partie du monde la mieux nivelée. La voie ferrée qui traversera le continent n'obligera à la construction d'aucun pont, d'aucun tunnel ; sur une longueur de 690 kilomètres, elle sera rectiligne, sans la moindre courbe.

C'est le pays des fleuves bizarres qui ont cent sources, et pas d'embouchure. D'autres, certaines années, charrient un tel volume d'eau que les vapeurs peuvent les remonter à plus de 3,000 kilomètres de la côte. Deux ou trois ans plus tard, la quille d'une barque en raclerait le fond !

Sur cette terre des contrastes, la nature ne fait rien à demi. L'année 1890, par exemple, y fut marquée par des pluies torrentielles, qui provoquèrent de formidables inondations. Celles du Darling s'étendaient sur une telle surface que les navires perdaient la terre de vue. Dans plusieurs cas, ils purent débarquer leur cargaison à dix lieues de distance du chenal.

A ces pluies renouvelées du déluge succéda une fantastique sécheresse. *Pas une goutte* d'eau ne tomba dans la même région durant trois années... Sur le sol crevassé, émietté, calciné, tous les arbrisseaux périrent. En une seule année, quinze millions de moutons et un million et demi de bœufs moururent de faim et de soif. Cette période désastreuse coûta au cheptel national soixante millions de moutons et quatre millions de bœufs. Ruinés, découragés, des milliers de colons s'expatrièrent.

Mais, dès la première pluie, la nature prenait sa revanche.

Une semaine plus tard, de luxuriants pâturages couvraient le sol reposé. En quatre ou cinq ans, les troupeaux étaient redevenus plus nombreux qu'avant le désastre.

Les grandes villes australiennes sont parmi les plus belles du monde. Mais ces centres de la civilisation la plus raffinée sont à vingt-quatre heures d'automobile des spécimens les plus arriérés de l'humanité.

On a vainement cherché sur la planète un degré de sauvagerie plus complet que celui des indigènes australiens. Ils ignorent absolument l'usage du costume, n'ont aucune notion d'agriculture et ne savent même pas tirer du feu d'un silex. Chez eux, pas même un vase de terre : une auge de bois grossièrement taillé quelques pierres coupantes : voilà tout leur mobilier.

S'ils ne savent pas semer une graine, en revanche ils connaissent deux cent quarante plantes sauvages comestibles. Mais ce chiffre même indique qu'ils sont réduits parfois à une misérable pitance. Il n'y a pas besoin de tant de plats quand on en possède quelques-uns de bons.

Les indigènes sont de merveilleux chasseurs. Avec des bâtons de bois dur longs d'un mètre et plus — leurs fameux boumerangs — ils vous assomment un animal à 100 ou 120 mètres de distance. Avec ces mêmes armes, ils abattent les oiseaux au vol. S'agit-il d'oiseaux aquatiques ? Nageant entre deux eaux, ils s'en vont les saisir par les pattes.

En fait, le gibier leur manque souvent, et les rivières sont trop maigres pour être riches en poissons. Les misérables en sont réduits à se nourrir de serpents, de lézards, d'insectes, et, à l'occasion, de chair humaine. Les Européens n'ont pas grand'chose à craindre. Notre

chair, paraît-il, est fade. Les Malais font de meilleurs rôtis, et aussi les Chinois.

Dans sa lutte pour la vie, le sauvage australien a un associé qui lui rend de précieux services : un chien, le dingo, dont le flair met l'homme sur la piste du gibier. C'est un animal à peine domestiqué. Il reste avec l'indigène aussi longtemps qu'il y trouve son profit ; mais vienne la disette, il s'éloigne et va chercher de son côté les rats, les écorces d'arbre, les racines et les insectes. Il ne revient qu'alors qu'il sent autour des huttes l'odeur de la viande des kangourous.

Le chien agit donc avec l'homme sans cérémonie, et il a bien raison, car l'indigène, en cas de famine, n'hésite pas à sacrifier son compagnon.

Dans les saisons malheureuses, les pauvres sauvages se conduisent comme de véritables fauves ; ils se dispersent, et chaque famille cherche de son côté de quoi soutenir son existence.

Cette terre, grande comme les quatre cinquièmes de l'Europe, nourrissait donc mal, avant l'arrivée des Européens, quelques milliers d'indigènes. Le travail et la civilisation font aujourd'hui sortir d'elle d'inépuisables richesses.

M. W.

(*L'Etoile Noëliste*).



PLAISIRS D'HIVER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“La Dame Blanche” et “Sur la Grand’route”

M. HARRY BERNARD et M. DAMASE POTVIN

M. Bernard, journaliste, est romancier. Il nous a donné trois ouvrages déjà et qui furent remarqués. Il nous en offre un quatrième.

Notre littérature est jeune et M. Bernard également. Ses quatre ouvrages marquent son labeur et qu'il a tendu sa volonté vers un but précis.

Le dernier volume de M. Bernard date de quelques semaines à peine.

La Dame blanche est un recueil de nouvelles. Elles sont quatorze, d'intérêt inégal, mais toutes bien venues. Les unes animent quelques traits des vieilles chroniques des missionnaires de la Nouvelle-France ; certaines prêtent une action et des paroles à des figurants de la petite histoire ; les dernières font vivre des personnages plus modernes : un missionnaire du grand nord, dont on souligne l'héroïque générosité, un chasseur de nos forêts sauvages, de petites gens de nos petites ou grandes villes.

Une courte préface de M. Bernard avertit que ces nouvelles forment un tout.

Peut-être.

En tous cas, une même pensée soutient et dirige l'auteur : il veut écrire du Canada français pour les Canadiens français.

*

* *

Depuis quelques années surtout, de braves gens, ici ou là, réclament des artistes qui n'ambitionnent rien moins que d'écrire pour l'humanité. Ils seraient réactionnaires et réagiraient contre les excès d'une écriture trop exclusivement régionaliste.

Les braves gens, oui, mais un peu sots !

Est-ce qu'on écrit pour l'humanité ? Homère a chanté pour les Grecs peut-être ? Eschyle a vivifié des mythes grecs d'un esprit grec. Il a dressé des géants du patriotisme grec. Quand Aristophane, dans les *Grenouilles*, oppose l'énergie d'Eschyle et la mollesse d'Euripide, il ne néglige pas de noter au crédit du vieux tragédien les vertus patriotiques qu'il a fortifiées.

Aurait-on changé tout cela ?

L'artiste, dans le temps et l'espace, inscrit de l'âme humaine une image originale. Par cet apport à l'humanité, son œuvre vit dans les siècles. Mais l'artiste écrit dans le temps et l'espace. Tout effort qu'il veut tenter qui le projette hors de ces lisières, manifeste plus vivement la vanité de son esprit et encore la légèreté de son talent.

Certes il est vrai que certain nombre d'auteurs cherchent à nous fournir une littérature plus profondément nationale. L'aventure est heureuse.

Beaucoup d'anciens imitaient servilement leurs aînés des vieilles civilisations. Et c'est à peine s'ils couvraient de quelques feuilles d'érable des essais inspirés totalement par des voix étrangères. On l'a vu, dit, crié. Des nouveaux se sont présentés qui ont songé à mieux. Et parmi eux, quelques-uns pour faire *terroir* ont commis des maladresses. Seulement, ils ont raison. Il faut par des procédés empruntés aux grandes écoles littéraires de l'histoire tisser d'une trame canadienne une étoffe du pays.

L'écrivain de chez nous qui réussira parfaitement ce miracle, du même coup, en vérité, apportera certainement quelque peinture neuve de l'âme raisonnable au musée littéraire de cette humanité pour laquelle on ambitionne travailler.

*

* *

M. Bernard appartient à l'école nouvelle. Il le révèle par les sources où il va puiser son inspiration. Il l'indique, du reste, par la devise posée sous le titre même de *La Dame blanche* : nationaliser la littérature par l'étude de l'histoire.

Ce mot est de M. Léo-Paul Desrosiers. Il est juste. Il conduira M. Bernard à de belles réalisations.

*

* *

Nous n'avons l'espace ni le loisir d'analyser chacune des nouvelles que nous présente aujourd'hui l'auteur.

Il nous semble qu'elles valent surtout par leur sobriété, leur correction. Elles sont bien écrites. On y trouve de jolis détails.

Mais, sauf le

— “Gardez les vitres, vous en aurez tellement besoin !”

qui termine les meilleures pages du volume probablement, M. Bernard n'a pas assez souvent le mot qui demeure, le trait qui enfonce.

D'autre part, il raconte en s'effaçant, et, c'est une qualité. Mais ne pousse-t-il pas la réserve jusqu'à trop voiler sa sensibilité ?

Bref, M. Bernard nous paraît un peu froid à force de sobriété et de réserve. Et nous espérons de lui plus de profondeur dans l'observation comme plus d'émotion, mélancolique ou gaie, légère, ironique ou vive, dans le récit.

* * *

Si M. Bernard nous cache ce qui l'émeut, M. Potvin marque moins de retenue. Là où M. Bernard demeure en deçà d'une émotion légitime, M. Potvin va très au-delà. Il y a chez lui sensibilité et sensiblerie, tout à la fois.

Et quand M. Bernard pêche peut-être par trop de sobriété, M. Potvin est riche jusqu'à l'incorrection.

M. Damase Potvin, sauf erreur, nous donnait son premier roman en 1908. Il est donc un vieil auteur presque, tout en étant relativement jeune. Depuis 1908, M. Potvin a publié huit ou neuf volumes. On imagine difficilement l'énergie que représente cet effort, soutenu à travers les misères nombreuses du journaliste quotidien, tel qu'on l'exige en ce pays, et tel qu'il se doit montrer s'il lui chaut de gagner un peu plus que le salaire d'un bon cordonnier.

M. Potvin a une prédilection pour les humbles et les terriens.

Il a profondément observé la campagne de chez nous et nos gens.

Il les aime. Et cette tendresse lui inspire ses plus belles pages.

Il faut le féliciter, d'ailleurs, d'avoir compris l'exemple des régionalistes français,— Pourrat, Pérochon, Pesquidoux,— et aperçu le riche filon inexploité chez nous.

Reprochons-lui, seulement, un abus dans la transcription du langage populaire. On doit donner au peuple son langage ; lui em-

prunter ses tours de syntaxe et de pensée, ses images, mais non copier grossièrement les verrues qui déparent ce langage, les incorrections qui l'enlaidissent. Il y a une nuance entre le réalisme et la réalité.

* * *

Sur la grand'route contient des nouvelles, des contes, des croquis.

Les croquis de M. Potvin sont exercices d'écoles et ne valent guère mieux pour plus des trois quarts. On y retrouve, cependant, la richesse d'imagination et de vocabulaire de l'auteur. Mais la sensiblerie s'y glisse également.

M. Potvin réussit mieux les nouvelles et les contes. Il fait vivre ses vieux *habitants*. Il nous les fait aimer.

Dans son recueil, je choisirais, s'il me fallait choisir, sa *Courvée*. Il a repris ces pages dans son roman *Le Français*. A chaque coup, une sorte de lyrisme l'anime. Cette pièce ciselée d'une technique plus parfaite, sans bavures, ferait songer à telle page de Mistral ou de M. Pesquidoux.

En vérité, il manque à M. Potvin une discipline qui lui fasse utiliser à meilleur rendement une belle imagination, un esprit observateur et original, une sensibilité riche, un vocabulaire étendu.

Le journalisme qui a développé quelques-unes de ses qualités, a gâté sa plume. Il écrira sans sourciller d'affreuse manière. Ainsi, dans *Une chasse-galerie moderne*, il dit :... *vu l'importance centrale de l'endroit, l'on avait établi une base d'hydravions pour les fins de protection des immenses "limites" des compagnies...* On jurerait que M. Potvin a traduit toute sa vie et traduit en ce moment quelque lourd statut du Canada.

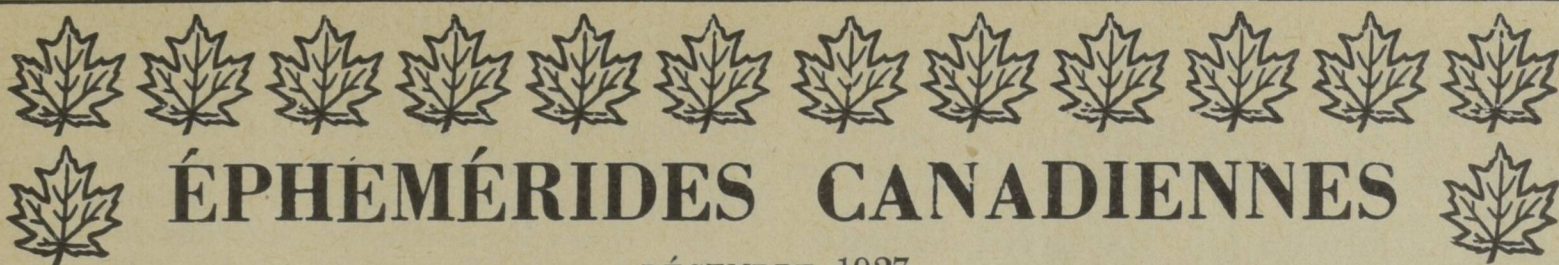
* * *

Voici deux auteurs qui ne s'apparentent guère ; deux romanciers et conteurs.

L'un et l'autre, toutefois, sont bons ouvriers de notre littérature.

Si M. Bernard nous donne quelque jour le chef-d'œuvre attendu, il le devra à sa technique. Et s'il arrive toujours à M. Potvin, en dépit de beaux dons, de gâter l'ouvrage qui lui assurerait une place de choix dans notre histoire littéraire, il en dépend constamment de l'absence d'une discipline nécessaire aux mieux doués.

Ferdinand BÉLANGER.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

— DÉCEMBRE 1927 —

1 — S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, est officiellement informé de son élévation au cardinalat, le 19 décembre prochain, par un câblogramme de S. E. le Cardinal Gasparri, secrétaire d'État.

— La maison provinciale de St-Hyacinthe des Frères du Sacré-Cœur accepte de fonder une nouvelle maison dans les missions catholiques de l'Abyssinie. Les sujets qui seront chargés de cette apostolique entreprise s'embarqueront à l'été de 1928. Les Frères du Sacré-Cœur ont pareillement accepté une autre fondation en Chine, au diocèse de S. G. Mgr Tsu.

— A St-David de Lévis, décède M. Thomas Odesse, à l'âge de 100 et deux mois.

3 — S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, part pour Montréal et Ottawa.

Avec ses compagnons de voyage, Mgr Amédée Gosselin, recteur de l'Université Laval, et M. l'abbé Edgar Chouinard, son secrétaire, il

se rendra à New-York, d'où il s'embarquera le 7 décembre, pour la Ville Éternelle où il sera créé cardinal, le 19 du courant.

5 — M. Arthur Ellis, avocat, est élu maire d'Ottawa, en remplacement de M. J.-P. Balharrie. Sept échevins canadiens français occuperont des sièges dans le nouveau conseil.

6 — La Congrégation de la Ste-Vierge du Petit Séminaire de Québec célèbre le 160^e anniversaire de la fondation.

— L'hon. M. Thomas Chapais reprend ses cours d'histoire du Canada, à l'Université Laval.

— L'échevin Téléphore Simard est élu maire de Québec, en remplacement de M. le

Dr Martin, qui a accepté la charge de chef du Service municipal d'Hygiène de Québec.

7 — On décide de faire inhumer à Gaspé, l'infortuné Comte de Lesseps, célèbre aviateur français, dont le corps a été retrouvé sur la côte de Terre-Neuve. M. de Lesseps était à l'emploi du ministère des Terres et Forêts de Québec.

— S. Ex. Mgr André Cassulo, délégué apostolique au Canada, est reçu à Montréal par les représentants de l'autorité religieuse et civile. Son Excellence passera une dizaine de jours dans la Métropole.

8 — M. l'abbé J.-A. Feuiltault, ancien curé de St-Gervais, décède subitement au Pensionnat St-Louis de Gonzague, à l'âge de 70 ans et 9 mois.

— Les offices religieux sont célébrés pour la première fois dans St-Fidèle, la nouvelle paroisse de Québec.

9 — On apprend que S. G. Mgr M.-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi, a donné sa démission pour raison de santé. Le Saint-Siège le nomme évêque titulaire d'Hélénopolis. Le Chapitre de la cathédrale, convoqué le soir même, à la demande de Mgr Labrecque,



L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE in Montorio, à Rome, église cardinalice de S. Em. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec.

nomme comme Vicaire capitulaire du diocèse, Mgr Eugène Lapointe, P. A., supérieur du Séminaire.

— M. le Dr Arthur Rousseau, de Québec, est promu Officier de la Légion d'honneur de France.

12 — Le jury du prix David fait connaître sa décision. Aucun prix de littérature française n'est attribué cette année. Deux auteurs se sont partagés également le prix d'histoire en langue française : M. l'abbé Ivanhoë Caron, avec son ouvrage : *La colonisation de la province de Québec dans les Cantons de l'Est, de 1791 à 1815*, et M. Henry Laureys, avec son ouvrage : *La conquête des marchés extérieurs*.

Chez les auteurs de langue anglaise, le prix de littérature a été accordé au Rev. Cannon F.-G. Scott, pour son volume : *In Sun and Shade*.

Le prix de science a été remporté par M. R.-C. Fetherstonbaugh, qui avait présenté un volume intitulé : *The Royal Montreal Regiment, 14th Bataillon, C. E. F.*

— En présence de S. Ex. le Délégué Apostolique en visite à l'Université de Montréal, S. G. Mgr G. Gauthier, administrateur apostolique, donne lecture de la bulle pontificale conférant à cette institution, la suprême approbation du Saint-Père.

13 — A Ste-Anne de la Pocatière se tient un congrès de membres du clergé de la région, sous la présidence de S. G. Mgr Omer Plante, administrateur du diocèse de Québec. On y étudie les graves problèmes de la désertion des campagnes et de l'émigration aux États Unis.

— On croit que le frêteur "Kamloops", de la "Canada Steamship Lines", a péri sur le lac Supérieur lors d'une récente tempête de neige. Il y avait 22 hommes à bord.

14 — A l'Université Laval de Québec, a lieu une séance littéraire et musicale en l'honneur du troisième centenaire de la mort de Bossuet.

— Un incendie éclate en pleine nuit, à l'Hospice St-Charles de Québec, institution qui abritait trente religieuses et 375 petites filles, et trente enfants périssent dans les flammes.

— L'hon. P.-J. Paradis, conseiller législatif à Québec, est nommé sénateur, à la succession de feu l'hon. M. Montplaisir, des Trois-Rivières.

— Les membres de la Commission générale des Semaines sociales du Canada décident de tenir à St-Hyacinthe, en 1928, leur huitième Semaine.

16 — Le Pensionnat St-Jean-Berchmans de Québec, une autre institution tenue par les Sœurs du Bon Pasteur, est détruit de fond en comble par un incendie qui éclate vers 9 heures et demie du soir. Les 145 petits garçons et les Sœurs qu'abritait cette maison parviennent à

se sauver. La communauté du Bon-Pasteur a à déplorer la perte de son atelier de peinture et de photographie. Plusieurs tableaux précieux, des dessins, des modèles au nombre d'une quinzaine de mille peut-être, des négatifs de photographie sont la proie des flammes.

18 — La ville de Québec fait des funérailles civiques aux malheureuses petites victimes de l'Hospice St-Charles. A l'église St-Roch où se trouvent réunis près de 5,000 fidèles et les principaux représentants de l'autorité politique, civile et religieuse, S. G. Mgr Omer Plante, administrateur du diocèse de Québec, chante le libéra solennel. Plus de 50,000 personnes assistent ensuite au défilé des sept corbillards qui transportèrent au cimetière St-Charles vingt-huit petits cercueils.

19 — S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, est créé cardinal au consistoire secret qui a lieu aujourd'hui au Vatican. A cette occasion, plusieurs câblogrammes de félicitations sont envoyés à Rome au nouveau cardinal canadien, de la part des autorités religieuses et civiles de Québec.

20 — On apprend que le R. P. Egide Roy, o.f.m., missionnaire au Japon, vient d'être nommé préfet apostolique de Kagoshima, mission canadienne en ce pays.

Le T. R. P. Roy est né au diocèse de Québec, à St-Michel de Bellechasse.

21 — Le conseil des ministres de Québec nomme trois nouveaux conseillers législatifs : l'hon. J.-E. Caron, ministre de l'Agriculture ; M. Louis Létourneau, député de Québec-Est, et M. Raoul Grothé, de Montréal.

— M. N.-K. Laflamme, brillant avocat de Montréal, est nommé sénateur.

— Les excursionnistes de l'Ouest canadien, dits "pèlerins de la survivance française", au nombre de quelques centaines, arrivent à Québec. Ils sont reçus par la Société St-Jean-Baptiste de notre ville.

22 — Au consistoire public tenu à Rome, aujourd'hui, S. Em. le cardinal archevêque de Québec reçoit le chapeau. Le titre presbytéral du Cardinal Rouleau est Saint-Pierre in Montorio.

— L'Ordre des avocats à la Cour de Paris, sur l'initiative de Mtre Aubépin, crée un prix annuel de Droit en la province de Québec.

— La Communauté des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec décident de ne plus reconstruire leur Pensionnat St-Jean Berchmans.

23 — On apprend que le R. Frère Thibodeau, des Frères de St-Vincent de Paul, vient d'être nommé économiste général de sa Congrégation, à Paris.

Le Frère Thibodeau est canadien de naissance et a vécu longtemps aux patronages de Québec et de Lévis.

24 — La femme Gallop, accusée d'avoir empoisonné son mari à St-Joseph d'Alma, est acquittée après un quatrième procès que

préside l'hon. juge Lemieux, à Québec. On croit que ces procès ont coûté à la Province la bagatelle de \$125.000.

25 — On inaugure la première livraison aérienne de lettres et de colis, de la Malbaie à la Côte-Nord.

26 — De bonne heure, ce matin, la maison de campagne du Séminaire de Québec, appelée Maizerets, est détruite par un incendie.

— Les Sœurs de l'Hôpital Général de Québec célèbrent le deuxième centenaire de la mort de leur fondateur, Mgr de Saint-Vallier, deuxième évêque de Québec.

27 — Le Lieutenant-gouverneur de Québec donne un bal costumé à l'Hôtel du Parlement. Il y avait cinq cents invitations.

— S. G. Mgr Ross, évêque de Gaspé, félicite et remercie l'hon. Charles Marcil, député fédéral de Bonaventure, d'avoir fièrement dénoncé à la vindicte du gouvernement canadien,

les propos calomnieux du consul mexicain Barron, contre l'Église catholique.

28 — Sir Henry Thornton, président de la commission administrative et gérant général du réseau National Canadien, annonce que les recettes nettes de cette compagnie vont atteindre \$54,500,000, plus qu'il n'en faut pour solder les intérêts sur les obligations.

— Le comité exécutif du conseil de ville de Montréal, par résolution formelle, enjoint au chef de police de cette ville, de prendre des mesures pour assurer la fermeture des salles de danse, le dimanche, dans Montréal.

— La ville de Montréal décide de solliciter de la Législature l'autorisation définitive de créer enfin le grand boulevard métropolitain qui doit s'étendre d'un bout à l'autre de l'île de Montréal, en traversant la cité de part en part, dans la direction est-ouest. Cette entreprise, dont on parle depuis longtemps est estimée à dix millions de piastres.



LE PENSIONNAT ST-JEAN BERCHMANS DE QUÉBEC qui a été complètement détruit par un incendie.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LA PNEUMONIE

La pneumonie, connue sous le nom "d'inflammation de poumons," est l'inflammation du lobule pulmonaire.

On sait ce que c'est que le lobule pulmonaire. C'est la partie importante entre toutes de l'organe, celle où le sang veineux, c'est-à-dire le sang chargé d'acide carbonique au cours de son voyage à travers le corps, vient se revivifier au contact de l'oxygène de l'air. Le sang veineux ne peut plus entretenir la vie ; redevenu artériel il peut recommencer son cycle à travers l'organisme, car il a recouvré sa vertu vivifiante. Ce lobule pulmonaire est tout petit, le poumon en renferme des milliers et des milliers. Si un seul est enflammé, c'est peu de chose, mais cela n'arrive presque jamais. Si tous étaient enflammés à la fois ce serait la mort inévitable en quelques minutes.

*

* *

Dans la pneumonie, il y a toujours plusieurs lobules d'enflammés ; d'ordinaire tous ceux d'un lobe, ce qui représente à peu près le tiers d'un poumon.

On y rencontre les phénomènes de toute inflammation ; il y a d'abord du gonflement.

Le gonflement, lorsqu'il se produit sur la joue, par exemple, évolue avec facilité ; il a de l'espace devant lui ; la douleur prend du temps à se produire, et il n'y a que peu de gêne. Lorsqu'il se fait dans une cavité close, c'est tout autre chose. La douleur est rapide, violente, et les désordres considérables. Le moindre petit bouton, par exemple, évoluant dans le conduit de l'oreille, provoque rapidement de la douleur, des bourdonnements, puis de la surdité, pendant que sur la joue il aurait passé presque inaperçu.

Le lobule pulmonaire est une cavité relativement close. Il n'y faut pas beaucoup de

gonflement pour provoquer l'écrasement des terminaisons nerveuses, et par conséquent la douleur. C'est là, avec l'inflammation pleurétique correspondante, l'origine du point de côté, un des symptômes les plus constants de la pneumonie.

Le point de côté s'accompagne de dyspnée, d'essoufflement, parce que le lobule pulmonaire, obstrué par l'inflammation, ne régénère plus le sang, c'est-à-dire ne respire plus ; il y a donc asphyxie proportionnée à l'étendue du poumon atteinte.

Le troisième symptôme, le frisson, est causé par l'infection. La pneumonie est en effet due à l'envahissement du poumon par un microbe appelé pneumocoque, microbe particulièrement virulent, qui produit une fièvre rapide et élevée, génératrice de frissons.

*

* *

Voilà donc expliqués les trois grands symptômes de la pneumonie : Frisson, point de côté, fièvre.

Le frisson a cette caractéristique d'être violent, et unique, contrairement à ceux de la pleurésie, qui sont petits et répétés.

Le point de côté est très douloureux, et une des causes principales de la dyspnée du début, le mouvement respiratoire étant arrêté par la douleur.

La fièvre est violente, la température atteignant en vingt-quatre heures 104 degrés.

L'essoufflement, on pourrait dire mieux l'étouffement, est produit par la douleur qui arrête le mouvement respiratoire, mais aussi, et surtout lorsque la maladie est avancée,— le point de côté diminue alors,— par l'envahissement de l'inflammation et le rétrécissement consécutif du champ respiratoire.

Dans la pneumonie légère, il n'y a guère plus que le quart ou le tiers d'un poumon de pris. Quand tout le poumon est atteint, c'est une pneumonie grave. Quand les deux pou-

mons sont pris c'est la mort à brève échéance, le malade ne pouvant débarrasser son sang de l'acide carbonique qui l'encombre.

La pneumonie siège d'ordinaire à la base du poumon.

Lorsqu'elle atteint en premier lieu le sommet, c'est déjà un signe de gravité.

Les crachats ont dans la pneumonie un caractère particulier. Ils sont très collants dès le début, et ne tardent pas à devenir sanguinolents. Le sang diminue si la maladie évolue vers la guérison ; les crachats deviennent progressivement jaunâtres et moins collants. Si la pneumonie évolue vers le pire, les crachats prennent une teinte particulière qu'on appelle *jus de pruneaux*.

*

* *

La pneumonie est une maladie non seulement grave, mais particulièrement pénible. Qui a vu un malade atteint de cette affection n'oublie pas de sitôt sa mine angoissée. A demi assis sur son lit, la pommette rouge du côté malade les yeux plus ou moins exorbités, le teint cyanosé ou pâle, suivant la période de la maladie, il fait les efforts les plus pénibles pour respirer.

Chez les alcooliques la maladie est d'ordinaire beaucoup plus grave et prend rapidement une allure particulière, dont la principale caractéristique est un délire bruyant. La plupart des malades atteints succombent.

La pneumonie offre aussi une gravité particulière chez les vieillards, au point qu'on a pu dire que c'est la maladie qui les emporte le plus souvent. Elle est loin cependant d'évoluer chez eux comme chez les alcooliques, bien au contraire ; elle poursuit sa marche sournoisement, sans point de côté, sans frissons appréciables, et avec une fièvre plutôt légère. C'est au point que beaucoup de vieillards meurent sans s'être alités. Bien des morts dites subites sont simplement dues chez eux à une pneumonie méconnue.

La pneumonie est-elle contagieuse ?

Oui, quoiqu'à un degré peu accentué. Elle est plutôt épidémique, car sous l'influence de certaines conditions atmosphériques on la voit se multiplier fréquemment dans certains milieux.

LE VIEUX DOCTEUR.

LA RELIGIEUSE ET LE MUSULMAN

Deux religieuses de la Congrégation des Sœurs Blanches voyageaient en Algérie dans la même voiture publique que deux Musulmans.

Après avoir récité, pendant près de deux heures d'interminables sourates ou versets tirés surtout du Coran, l'un des disciples de Mahomet, s'adressant à une des religieuses :

— Pouvez-vous prier aussi longuement que nous ?

— *Nous prions plus longuement que vous, car Sidna-Aïssa (Jésus-Christ) nous a recommandé de prier toujours, de ne jamais cesser de prier. Quand la langue se tait, le cœur peut encore parler de Dieu.*

Le musulman réfléchit un instant et répondit :

— Ta prière est bonne, et ta vie est bonne aussi. Mais je voudrais que tu m'expliques une chose : les maraboutes comme vous ne se marient pas ; chez les Arabes, on trouve bon que toutes les filles se marient.

— *Chez les chrétiens, elles sont libres et l'on trouve bon que les unes se marient et les autres non.*

— *Alors, j'ai dit : Je ne me marierai pas et je n'aurai pas d'autre famille que la grande famille de ceux qui souffrent. Je serai la mère des orphelins, la fille des vieillards abandonnés. Je soignerai les malades, je consolerais les malheureux. Et je suis venue au milieu des Arabes pour faire ce que je te dis là. Sidi, comprends-tu maintenant, pourquoi, moi, j'ai dit non ?*

— Combien t'a-t-on promis pour cela ? demanda-t-il.

— *Le ciel, avec l'amitié de Dieu.*

— Mais le gouvernement doit te payer cher ?

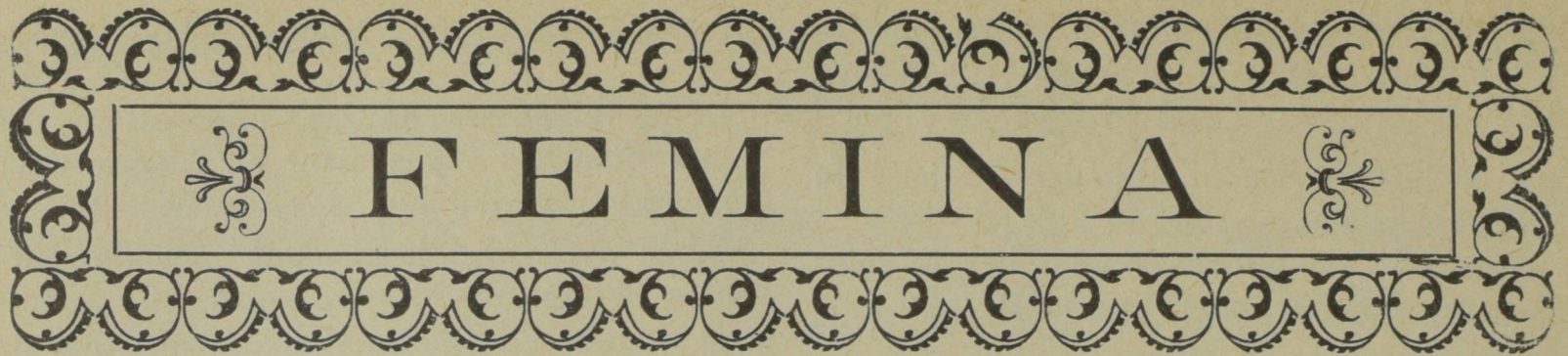
— *Je ne gagne pas un soldo.*

— Et pourrais-tu me montrer les vieillards que vous soignez, les orphelins que vous élevez ?

— *Va aux Atafs, à Biskra, tu verras nos malades et nos vieillards ; viens à Saint-Charles, tu verras nos enfants.*

Enthousiasmé l'Arabe s'écria :

— En vérité, ce que les maraboutes font ici est plus beau que ce qu'il y a de beau !



Hier... Aujourd'hui

A la fin d'une année, il convient que nous fassions un retour vers le passé afin de constater les progrès ou le recul accompli. A l'aurore de l'An dernier, forts de notre courage, remplis de bonne volonté, enthousiasmés par la tâche entrevue, nous avons pris des résolutions... que nous n'avons peut-être pas tenues... Une première défection est venue puis une autre... bientôt, le découragement s'est mis de la partie ; au lieu de regarder plus haut, le but à atteindre et les victoires à remporter, nous nous sommes tristement retournés vers le chemin parcouru et les défaites enregistrées...

Animés de beaucoup de bonne volonté, soutenus par la constance, que de choses nous aurions accomplies au jour le jour ! Que de petits sacrifices, d'actes méritoires, de bons exemples nous aurions semés ici et là, au hasard de notre journée. Combien au soir d'une année, ces actes si minimes en eux-mêmes, pèseraient lourds dans la balance de nos bonnes résolutions !...

Ce que peut-être, nous n'avons pas fait hier, simplement parce que nous n'avons pas l'intention... sachons l'accomplir aujourd'hui, en cette année que la Providence nous donne.

Que notre devise du *Femina* "Toujours mieux" devienne le mot favori de chacune... A pratiquer fidèlement cette maxime, les aspérités de la route nous paraîtront moins difficiles à surmonter. Plus facilement nous nous soumettrons à une volonté supérieure, plus suavement, nous suivrons les avis de ceux qui ont l'exquise bonté et la tâche... qui n'est pas toujours facile... de nous signaler nos torts et nos travers...

Plus aimablement aussi, nous essayerons de faire plaisir, de rendre service, d'adoucir

un peu les charges de ceux qui attendent de nous, réconfort et soutien.

Ainsi cette année qui vient à nous, enveloppée du mystérieux voile de l'avenir, sera pour nous toutes une bonne année, la meilleure, la plus saintement vécue, c'est ce que nous désirons et le meilleur souhait que nous puissions offrir à nos fidèles amies du *Femina*.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

PATRICIA.— Un secret que vous confiez n'est plus un secret, ou du moins c'est un secret partagé... il n'est plus à vous et ne sera pas à celle-là bien longtemps non plus... Il serait ridicule de demander plus de discrétion à son prochain que l'on peut en avoir nous-même...

Pour toutes les aimables choses que vous dites de l'Apôtre et en particulier de *Femina*, je vous envoie un merci reconnaissant.

PAACHALETTE.— Dire que c'est un vice pour une jeune fille de fumer la cigarette, c'est un peu forcer l'expression... Cette habitude est loin d'être jolie et distinguée et logique et... Qui aurait crû que dans nos salons de campagnes on verrait un jour nos jeunes amies fumer... comme les mousquetaires et se croire plus à la page que les autres qui ne veulent pas fumer... Souhaitons de tout cœur que cette habitude détestable disparaisse bientôt... de nos coutumes mondaines.

Je serai toujours heureuse de vous lire.

FRAGILE.— Votre article recevra les honneurs de la publication, petite Fragile qui craignez si fort l'aquilon et les bourrasques... Sans crainte venez à notre *Femina* qui se fait toujours accueillant pour nos amies même lorsqu'elles ne nous promettent pas la Fidélité... Tout ce qui vous intéresse saura trouver un écho chez moi et certes la petite Fragile

que vous croyez être sera toujours la bienvenue ici.

JEANNE.— Votre travail sera publié... pour un début, c'est presque le succès. Je suis charmée de la préférence que vous accordez à notre revue, à votre foyer et surtout de la fidélité que vous lui témoignez. On ne saurait ambitionner plus délicat hommage.

Vos vœux de succès sont les bienvenus, puissent-ils se réaliser ! Merci et en retour recevez souhaits sincères d'une bonne et sainte année.

MARCELLA.— Que la jolie pensée exprimant vos vœux se répète ici et soit l'écho de mes désirs pour vous en cette année nouvelle !

LAURE.— Les vœux des nouvelles correspondantes ne me sont pas indifférents, au contraire... Je suis heureuse de vous recevoir à notre *Femina* au début de l'an nouveau, espérant vous garder jusqu'à l'aurore d'une autre année.

Merci des jolies choses que vous me dites... je les veux toutes vraies, ce qui n'est pas de l'humilité...

Jeanne LE FRANC.

Le petit Roi

Il repose en un berceau blanc de duvet, et d'ouate légère... Il est né sous la voûte azur pâle, ornée d'arceaux délicats d'un merveilleux palais tout de marbre, et de cristal limpide. Décor somptueux, berceau nacré, tapis de velours cristallin sont dignes du roi nouveau-né !

J'admire les beautés de ce château féerique parcouru bien souvent, mais je me sens une âme neuve pour voir aujourd'hui !

Autour du Souverain, il y a foule, on attend de son sceptre, gloire et don de toute sorte. Plus jeune encore que Michel de Roumanie, il est d'une puissance pourtant supérieure, mais... il est muet, hélas, et ses ministres partagent la discrétion de cet enfant aux lèvres closes. On espère quand même vivre sous son règne des jours sereins, mieux encore, du bonheur !

O jeune roi, tu portes sur ton front, la mil-neuf-cent-vingt-huitième perle de l'ère chrétienne ! De quel éclat brilleras-tu sur le diadème où vient de t'enchâsser le temps?... Ton mutisme est ta force ! Pressés autour de ton berceau, nous guettons ton premier pas, et nous voulons les suivre tous, confiants que toujours tu as quelque chose à donner. Chaque jour nous brûlerons nos cœurs aux pieds de ton trône, tel un encens parfumé d'espoir.

Tu vois donc, ô Roi naissant, combien tes sujets sont fidèles et le resteront, même si ton sceptre est de fer.

Gouvernement neuf, on espère de ton avènement, prodigalités nouvelles, comme si la Monarchie Souveraine qui te régit toi-même avait une aurore ou un déclin ! Douce illusion de renaissance que le Divin Maître veut en sa bonté permettre à nos cœurs et nos âmes pour les grandir.

GOUTTE D'EAU.

Saint-Césaire, le 18 décembre 1927.

La terre et l'enfant

Enfant, sur la terre on se traîne,
Les yeux et l'âme émerveillés,
Mais, plus tard, on regarde à peine
Cette terre qu'on foule aux pieds.

Je sens déjà que je l'oublie ;
Et parfois, songeur au front las,
Je m'en repens et me rallie
Aux enfants qui vivent plus bas.

Détachés du sein de la mère,
De leurs petits pieds incertains
Ils vont reconnaître la terre
Et pressent tout de leurs deux mains.

Ils ont de graves tête-à-tête
Avec le chien de la maison ;
Ils voient courir la moindre bête
Dans les profondeurs du gazon ;

Ils écoutent l'herbe qui pousse ;
Eux seuls respirent son parfum ;
Ils contemplent les brins de mousse
Et les grains de sable un par un.

Par tous les calices baisée,
Leur bouche est au niveau des fleurs.
Et c'est souvent de la rosée
Qu'on essuie en séchant leurs pleurs.

Sully PRUDHOMME.

Les journaux qui, chaque matin, viennent alimenter la curiosité publique, sont des corrupteurs ; ceux même réputés bons font presque autant de mal que de bien.

CHAMFORT.

Les auteurs anciens rendaient sages les hommes fous ; les auteurs modernes cherchent à rendre fous les hommes sages.

JOUBERT.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

DEVINETTES

1° Ce sont ceux cueillis à une lieue de la ville de Tours en France (ils sont d'une lieue de tour).

2° C'est celle qui n'a point de sœur, elle est toujours sans sœur (censeur).

PASSE-TEMPS

68 x 12 — 8 francs 16

Huit Françaises.

CARRÉ SYLLABIQUE

CA	RA	FE
RA	CI	NE
FE	NE	TRE

A trouvé des réponses partielles : Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery.

Ont trouvé toutes les solutions : Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me.

Nous avons envoyé un prix à Mme Rochefort et à Mme St-Pierre.

JEUX D'ESPRIT N° 104

REBUS GRAPHIQUE

	<u>Vent</u>	<u>Rire</u>	
Laon	<u>Riz</u>	Voir Voir	Sam R.
	Faon		

MOT DÉCROISSANT

Comploter. Avoir beaucoup de fatigue. Triste et désagréable. Opposé à la terre. Dans la pierre. Consonne.

CHARADE NON ORTHOGRAPHIQUE

Sur les côtes, on voit mon premier. Partie de l'entier, est mon deuxième. Un signe en musique est mon tout.

MÉTAGRAMME

Ancienne province de France. Grande ville d'Afrique. Pourvus. Ce que doivent être les criminels.

Oh! maman, que je voudrais avoir des ailes!...

L'ENFANT

Oh ! mère, je voudrais comme les hirondelles,
Voler, voler bien haut, m'en aller en tous lieux.
Dis, pourquoi le Bon Dieu ne m'a pas donné d'ailes ;
J'aurais été le voir et contempler les cieux !

J'aurais fait connaissance avec ton tendre père,
Dont tu parles toujours les larmes dans les yeux ;
Je l'aurais embrassé pour toi, petite mère,
Et t'aurais rapporté son baiser de mon mieux.

J'aurais été plus sage en voyant les bons Anges,
Les entendant chanter, j'aurais chanté comme eux ;
Puis j'aurais imité près de toi les mésanges,
Doucement, je t'aurais gazouillé tous mes vœux.

Tu n'aurais plus tremblé quand approche l'orage,
Ou quand, dans un coin sombre éclate quelque bruit ;
A couvert de mon aile, et sous son beau plumage,
Tu n'aurais plus eu peur, ni le jour, ni la nuit.

Ton oiseau, bonne mère, aurait charmé tes veilles ;
Il eut sauté, sifflé, volé, selon ta loi,
Et se serait, le soir, sur tes lèvres vermeilles,
Endormi plein d'amour, pour ne rêver qu'à toi !

LA MÈRE

Mon enfant, nous aussi nous possédons des ailes,
Ailes d'azur et d'or que ne voient pas nos yeux,
Qui portent notre amour aux Cités éternelles,
Recueillant en retour des bienfaits précieux.

Quand tu dis, à genoux, à côté de ton Ange,
 "O mon Dieu, je vous aime et vous donne mon cœur",
 N'as-tu jamais senti quelque chose d'étrange
 T'enlever d'ici-bas, te porter au Seigneur ?

C'est la prière, enfant, que ton Ange invisible,
 Doux ami de ton âme, et ton meilleur soutien,
 S'en va redire à Dieu d'un accent indicible
 Et revient t'apporter le vrai bonheur chrétien.

Ne jalouse donc plus le vol de l'hirondelle ;
 Si l'oiseau peut monter, il rase l'eau, souvent,
 Il s'arrête au nuage, en haut rien ne l'appelle
 Son chant mélodieux ne dure qu'un instant.

Mais nos âmes, enfants, nos âmes immortelles,
 Sous l'aile de notre Ange ignorent l'aquilon ;
 Aux âmes le Ciel donna deux belles ailes :
 La prière et l'amour, ces trésors d'un Dieu bon.

Laisse-là ton désir de quitter cette terre :
 A sa famille il faut prêter un doux appui,
 Et mes enfants devront consoler leur bon père,
 Quand pour moi le soleil, à jamais, aura fui.

Donc mon petit oiseau, demeure sur les branches
 Où te retient mon cœur ; chante-moi ton refrain ;
 Oui, je veux, en mourant, lisser tes plumes blanches
 Baiser ton bec rosé, si Dieu me prend demain.

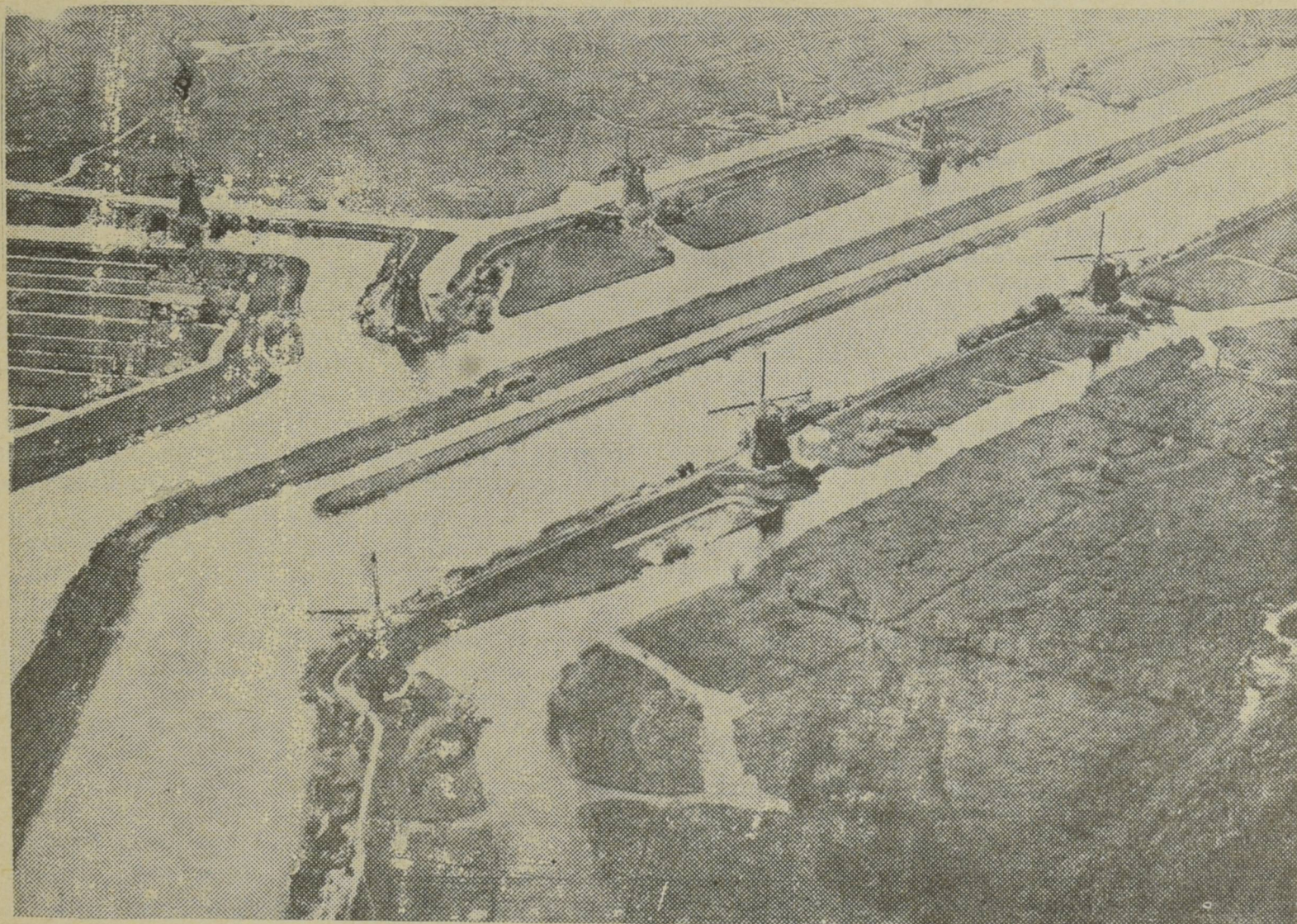
Tu dois vivre longtemps, j'en ai le doux présage,
 Ne pense plus au ciel que pour le conquérir,
 Car le Ciel est si beau que tu voudrais, je gage,
 Si tu le visitais, ne plus me revenir !!

L. DE BELLAIGUE.


Quand même la population tout entière
 viendrait encore autour de la chaire, le peuple
 le plus religieux du monde, le plus soumis à
 l'autorité, qui ne lirait que de mauvais jour-
 naux, deviendrait au bout de trente ans, un
 peuple d'impies et de révoltés. Humainement
 parlant, il n'y a pas de prédicateur qui tienne
 contre la mauvaise presse.—Cardinal PIE.

Il vient un moment pour l'âme chrétienne
 où elle regarde moins vers le passé pour chercher
 ce qu'elle a perdu, et plus vers l'avenir pour
 y trouver ce qu'elle espère, c'est-à-dire la
 réunion suprême.


MGR D'HULST.



SCÈNE DE HOLLANDE : des moulins à vent, des canaux et des écluses.



LES LIVRES



Couronne de Lys, par Marie-Geneviève THEROUIN. Un beau volume in-8o couronne, sous couverture ornée d'un dessin original et illustrations dans le texte. Broché 10 fr. Prix franco : 12 fr. Chez Aubanel fils aîné, 15, Place des Études, Avignon.

Charmant recueil de poésies et gracieux cadeau à faire aux enfants qui se préparent à leur communion privée ou solennelle. Livre exquis où l'auteur a voulu dire quelque chose aux tout petits du bon Jésus, dont l'âme chantante s'assimile facilement l'harmonie des vers.

Plusieurs mamans ont déjà goûté le charme de ces pages qui ne sont réunies que pour aider les jeunes cœurs à savourer les joies de leur communion.

Au Gui l'An Neuf ! Par Pierre PONTIÈS.— Drame en deux actes, en vers, pour Jeunes Filles, musique de scène de Jean Azis. Un volume in-8 couronne.— Prix franco : 3 fr. 60. Chez Aubanel fils aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Ce drame se recommande tout spécialement aux Patronages et œuvres de jeunes filles qui cherchent une pièce intéressante, artistique et d'une portée morale indiscutable. L'interprétation en est facile. La mise en scène très simple et très originale tout à la fois. Il plaira enfin au public de nos œuvres, qu'enthousiasment toujours le Beau, le Vrai, et le Bien.

Anciennes pratiques de dévotion. Par l'abbé Joseph BUREL.— (Collection la Prière et la Vie Liturgiques.)— Un volume in-8 couronne, sous couverture impression rouge et noire.— Prix 6 fr. 90. Chez Aubanel fils aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Voici une œuvre attrayante, appuyée sur une documentation, extraite des vieux auteurs et des docteurs de l'Église que l'auteur connaît parfaitement.

M. Joseph Burel nous décrit les anciennes pratiques de dévotion durant les premiers siècles chrétiens. Voici d'abord la Sainte Réserve conservée dans les maisons particulières, portée en voyage, guérissant les malades. Puis l'auteur nous montre les grandes Dames du IV^e siècle portant au cou les Évangiles ou la relique du bois de la Croix, les fidèles vénérant la terre du Saint Sépulcre ou la poussière des tombeaux des Martyrs, le Pape envoyant comme relique de la limaille de fer, les thaumaturges opérant des prodiges avec l'huile bénite, les dévots collectionnant les huiles des lampes. Enfin dans une dernière partie, l'auteur nous explique ce que furent deux pèlerinages célèbres : celui des Saints Cyr et Jean en Égypte et celui de Saint Martin en Gaule.

C'est un livre qui sera lu par tous ceux qui s'intéressent à la vie chrétienne durant les premiers siècles.

L'année préparatoire à la Communion Solennelle. Par l'abbé Paul DELBANT.— Ouvrage honoré d'une lettre de S. E. le Cardinal Dubois, Archevêque de Paris.— Un beau volume in-8 couronne.— Prix franco : 9 fr. 60. Chez Aubanel fils aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Le but de ce livre est d'attacher davantage les enfants à Jésus Hostie. C'est un complément indispensable à l'étude du catéchisme. M. l'abbé Delbant est un des meilleurs prédicateurs de Paris, très original et très goûté. Son ouvrage

est écrit dans un style clair et simple. Aucun verbiage, mais partout de la doctrine, exprimée dans une langue comme transparente. L'auteur sait tenir en haleine son jeune auditoire par la rapidité et le pittoresque de ses réflexions. Son livre est neuf et l'on se demande comment personne n'avait eu l'idée d'une œuvre qui s'impose de toute manière.

L'AUTEUR ! L'AUTEUR !

Il paraît que c'est de la représentation de *Méropé*, en 1743, que date l'usage de crier : "L'auteur ! L'auteur !", et que, depuis, à chaque pièce nouvelle, le parterre le demandait, soit pour l'applaudir, soit pour lui dire des choses peu agréables. Cette espèce de servitude dura jusqu'en 1775. Les spectateurs des théâtres de Londres voulurent également introduire cet usage chez eux—, mais il tomba presque tout de suite — on ignore si la résistance fut du côté des auteurs ou du côté du public. On raconte aussi qu'un auteur, ayant cru devoir paraître pour faire cesser le tumulte qui s'était élevé dans une occasion de ce genre, harangua ainsi le public :

— Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en accueillant mon faible essai ; mais, par reconnaissance, vous auriez bien dû m'épargner la peine de me donner en spectacle, d'autant plus qu'il y a quelque différence entre l'ouvrage et l'auteur. Si le premier, l'ouvrage, peut vous amuser quelque temps, je n'ai jamais pensé que pour le second, l'auteur, il pût en être de même.

Une ovation salua cette harangue.

Des âmes ! Des âmes !... Mais pour en gagner ou pour en former, il faut en avoir une non petite, non ordinaire, mais grande, vaste, plus vaste que l'Océan. Xavier n'a entrepris la conversion de l'univers que parce qu'il avait une âme plus vaste que l'univers.

Père VARIN.

La patience est la qualité la plus voisine du bon sens, comme le bon sens est la qualité la plus voisine du génie.

Louis VEUILLOT.

Les humbles soins du ménage et de l'économie domestique reçoivent de la femme forte, cette dignité toute surnaturelle que l'union à Dieu confère à tout ce qu'elle touche.

Mgr BAUNARD.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LE COUREUR DES BOIS

PAR GABRIEL FERRY

5

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

Par une sombre nuit de novembre de l'année 1808, don Antonio de Mediana, pour satisfaire son ambition et pour se venger d'avoir vu mépriser son amour par dona Luisa qui lui avait préféré son frère don Juan de Mediana, débarque au petit port d'Elanchovi, sur la côte espagnole, pénètre dans le château, se saisit de sa belle-sœur et de son fils, le petit Fabian et disparaît avec eux.

Quelques jours après, un corsaire français trouve dans une barque en dérive une femme morte : dona Luisa, et un enfant respirant à peine, Fabian, qu'un matelot canadien : Bois-Rosé, adopte comme son fils.

Et ce drame rapide sert d'ouverture au récit du COUREUR DES BOIS dont la première partie débute vingt-deux ans après dans l'Etat de Sonora, au Mexique.

Un Espagnol, noble et puissant seigneur, don Estévan de Arechiza, organise une forte expédition pour arriver au val d'Or, riche placer découvert par le gambusino Arellanos qu'un scélérat, Cuchillo, a assassiné pour le rendre muet à jamais.

Mais le fils adoptif d'Arellanos, Tiburcio, est à la recherche du meurtrier de son père ; il connaît également le secret du val d'Or, Ce jeune homme n'est autre que Fabian, le dernier des Mediana.

Sur le chemin de l'hacienda del Venado, d'où doit partir l'expédition, Fabian rencontre don Estévan, sa suite, et, dans une circonstance terrible, deux coureurs des bois, deux tueurs de tigres, qui ont été mêlés à sa plus tendre enfance, puisque ce sont Pepe le Dormeur, ancien douanier d'Elanchovi, et Bois-Rosé.

La fille du propriétaire de l'hacienda del Venado, dona Rosarita, aime Fabian et en est aimé, mais son père s'oppose à leur union. Don Estévan surprend un entretien des deux amoureux ; il décide de faire disparaître Fabian. Il charge de cette mission Cuchillo et deux bandits du même acabit, Oroche et Baraja. Mais Fabian a rejoint Pepe et Bois-Rosé ; il a appris qui il était ; il sait que, parmi ces ennemis qui le poursuivent, se trouvent l'assassin de sa mère et l'assassin de son père adoptif.

Le camp des chercheurs d'or de don Estévan est attaqué par les Indiens qui sont repoussés avec de lourdes pertes, mais Cuchillo prépare une nouvelle trahison.

Pepe, Bois-Rosé et Fabian, pour éviter un fort parti de Peaux-Rouges, se réfugient dans une île. Ils voient un malheureux blanc pris au lazo par les Indiens.

IIe PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UN DIPLOMATE INDIEN

Après les cris de triomphe et d'allégresse qui signalèrent la capture et la chute du malheureux cavalier blanc, il y eut un mouvement de silence profond. Les hôtes de l'îlot échangèrent un regard de consternation et de pitié.

— Grâce à Dieu ! dit Fabian, ils ne l'ont pas tué.

Le prisonnier, en effet, se relevait tout meurtri de sa chute, et un des Apaches le dégageait du lacet qui l'entourait encore. Bois-Rosé et Pepe secouèrent la tête.

— Tant pis pour lui, car il ne souffrirait plus à présent, dit l'Espagnol ; le silence que gardent ces Indiens est un signe que chacun d'eux se recueille pour penser au genre de supplice qu'ils lui infligeront. La capture d'un blanc est plus précieuse à leurs yeux que celle de toute la troupe de chevaux sauvages qu'ils poursuivaient.

Les Indiens, sans descendre de cheval, entouraient le prisonnier qui, jetant autour de lui un regard éperdu, ne vit de tous côtés que des visages de bronze aux muscles immobiles. Alors les Apaches commencèrent à délibérer entre eux.

Pendant ce temps, un Indien qui paraissait être le chef de la troupe et que son teint plus foncé et les plumes noires de sa coiffure distinguaient des autres guerriers, comme s'il dédaignait cette délibération futile pour une plus grave affaire, sauta à bas de son cheval. Il en jeta la bride à l'un des Apaches, qui la reçut respectueusement. Alors le che

s'avança droit vers l'îlot. Arrivé sur la rive, vis-à-vis, il sembla chercher des traces sur le sable.

Le cœur de Bois-Rosé battait avec violence dans sa poitrine, car cette manœuvre de l'Indien trahissait quelques soupçons sur leur position.

— Ce chien, dit-il à voix basse à Pepe, sentirait-il la chair fraîche comme l'ogre de nos contes de fées ?

— *Quien sabe ?* (qui sait ?) dit l'Espagnol par cette phrase qui, dans son pays, répond à tout.

Mais le sable, mille fois creusé par le sabot des chevaux sauvages qui étaient venus s'abreuver à la rivière, n'offrit aux yeux de l'Indien nul vestige humain. Alors il remonta le cours de l'eau en cherchant toujours.

— Le démon a quelques soupçons, dit Bois-Rosé, et dans ce cas il va retrouver les traces que nous avons laissées à un demi-mille d'ici quand nous sommes entrés dans le lit de la rivière pour gagner cet îlot. Je vous le disais bien, Pepe, continua le Canadien avec une sorte d'amertume, il fallait y entrer deux milles plus haut ; mais ni vous ni Fabian ne l'avez voulu, et moi, comme un fou, j'ai cédé à vos avis.

Le brave Canadien, en disant ces mots, se frappait la poitrine, avec une force capable de défoncer les parois d'un corps humain ordinaire.

Pendant ce temps, la délibération relative au sort du prisonnier était sans doute déterminée, car des cris de joie éclatèrent tout à coup à la suite d'une proposition faite par l'un des Indiens. Mais il fallait attendre le retour et l'approbation du chef. C'était le guerrier que nous connaissons déjà sous le nom de l'Oiseau-Noir.

Ce dernier avait continué ses recherches sur la rive en remontant le cours du Gila. Parvenu à l'endroit où Bois-Rosé et ses deux compagnons avaient quitté le sable pour entrer dans la rivière et gagner l'île qui leur servait de retraite, il ne douta plus que le rapport des éclaireurs ne fût exact, et il résolut d'en tirer parti ; il avait sa politique à lui, et il se détermina à la suivre.

Une fois assuré de la présence des trois guerriers blancs, l'Oiseau-Noir revint à pas comptés rejoindre sa troupe. Il écouta gravement le résultat de la délibération des Indiens, il répondit quelques mots en faisant signe à ses guerriers d'attendre ; puis, toujours du même pas mesuré, il s'avança sur le bord de la rivière, après avoir donné un ordre à voix basse à cinq de ses cavaliers qui partirent au galop pour l'exécuter.

Les plantes aquatiques s'épanouissaient au soleil ; l'air agitait les feuilles mobiles de l'osier sur les bords de l'îlot aussi inhabité en apparence qu'aux jours où le fleuve ne coulait encore que pour les oiseaux du ciel, les buffles et les chevaux sauvages des prairies. Un Indien seul pouvait ne pas se tromper à ce calme apparent.

L'Oiseau-Noir fit de sa main un porte-voix, et cria dans un langage moitié indien, moitié espagnol :

— Les guerriers blancs du nord peuvent se montrer ; l'Oiseau-Noir est un ami pour eux, ainsi que les guerriers qu'il commande.

A ces mots que le vent apporta aux oreilles de Bois-Rosé et de ses deux compagnons, le Canadien serra fortement le bras du chasseur espagnol.

Bois-Rosé et Pepe avaient compris le dialecte mêlé de l'Indien.

— Que répondrons-nous à ce chien ? dit-il.

— Rien, répondit laconiquement Pepe.

La brise qui murmurait dans les roseaux de la rivière fut, en effet, la seule réponse qu'obtint le chef indien.

L'Oiseau-Noir reprit :

— L'aigle peut dérober sa trace dans l'air à l'œil d'un Apache, le saumon qui remonte les cataractes peut ne pas laisser son sillon après lui ; mais un blanc qui traverse les déserts n'est ni un aigle ni un saumon.

— Ni un oison non plus, murmura Pepe le Dormeur, et un oison seul pourrait se trahir en essayant de chanter.

L'Indien écouta de nouveau ; mais la réponse de l'Espagnol n'était pas faite pour arriver jusqu'à lui.

— Les guerriers blancs du nord, reprit l'Oiseau-Noir sans se décourager, ne sont que trois ; et il appuya sur ce mot pour bien faire comprendre à ses auditeurs qu'il connaissait leur nombre comme leur position, ne sont que trois contre vingt, et les guerriers rouges engagent leur parole d'être pour eux des amis et des alliés.

— Ah ! dit le Canadien bas à Pepe, pour quelle perfidie l'Indien a-t-il besoin de nous ?

— Laissons-le dire et nous le saurons, répondit Pepe ; il n'a pas encore fini, ou je me trompe beaucoup.

— Quand les guerriers blancs connaîtront les intentions de l'Oiseau-Noir, ils sortiront de leur cachette, continua le chef apache ; ils vont les savoir : les hommes blancs du nord sont les ennemis de ceux du sud ; leur langage, leur Dieu ne sont pas les mêmes. Les Apaches tiennent dans leurs serres tout un camp de guerriers du sud.

— Les chercheurs d'or vont passer un mauvais moment, dit Bois-Rosé.

— Si les guerriers du nord veulent joindre leurs longues carabines à canons rayés à celles des Indiens, ils partageront avec eux les chevelures, les trésors, les chevaux des hommes du sud, et les Indiens et les blancs danseront autour des cadavres de leurs ennemis et des cendres de leur camp.

Bois-Rosé et Pepe se regardèrent avec étonnement. Fabian, grâce à leur explication, comprit aussi qu'on leur proposait une alliance que leur conscience réprouvait ; et les éclairs de leurs yeux, le gonflement dédaigneux de leurs narines prouvèrent que le noble trio n'avait qu'un avis à ce sujet, celui de périr plutôt que d'aider les Indiens à triompher même de leurs mortels ennemis.

— Entendez-vous le mécréant, dit Bois-Rosé que son indignation emportait, et usant d'une image propre au langage indien, il prend des jaguars pour des chacals. Ah ! si Fabian n'était pas là, acheva-t-il tout bas, la balle d'un bon canon rayé serait la messagère de ma réponse.

Cependant l'Indien conservait toujours la certitude de la présence des chasseurs dans l'îlot, il commençait néanmoins à perdre patience, car les ordres des chefs du conseil étaient péremptaires.

Ces ordres étaient d'attaquer les blancs ; mais nous avons dit que le diplomate indien avait sa politique à lui qu'il voulait faire triompher. Il savait que jamais la balle d'un Américain ni d'un Canadien ne se trompe de but ; et, quel que fût le nombre des Mexicains, trois alliés du nord ne lui paraissaient pas à dédaigner. Il avait donc essayé de les gagner à sa cause.

— Le buffle des prairies, reprit-il, n'est pas plus facile à suivre à la piste que le blanc. La trace du buffle indique à l'Indien son âge, son embonpoint ou sa maigreur, le but de sa course et jusqu'à la date de son passage. Il y a donc derrière les roseaux du berceau flottant un homme fort comme un bison, plus haut que la plus longue carabine ; il y a avec lui un guerrier de race mêlée du sud et du nord et un jeune guerrier de la race pure du sud ; mais l'alliance des deux derniers avec le premier indique qu'ils sont les ennemis des blancs du midi, car les plus faibles recherchent l'amitié des plus forts, et ils épousent toujours leur cause.

— La sagacité de ces chiens est admirable, dit Bois-Rosé à Pepe.

— Vous le trouvez, parce qu'ils vous flattent, reprit l'ex-miquelet, dont l'amour-propre paraissait froissé.

— J'attends la réponse des blancs, reprit l'Oiseau-Noir, et il écouta. Je n'entends, continua-t-il, que la rivière qui bruit, que le vent qui me dit pour eux : Les blancs s'imaginent mille erreurs ; ils croient que l'Indien a ses yeux derrière la tête, que la trace du bison est invisible, que les roseaux sont à l'épreuve de la balle. L'Oiseau-Noir se rit de la réponse du vent.

— A la bonne heure ! dit Pepe, l'Indien parle son vrai langage ; il n'était pas dégoûté de chercher des alliés comme nous.

— Ah ! s'écria douloureusement le Canadien, si nous étions entrés deux milles plus haut dans la rivière ?

— Un ami dédaigné, reprit sentencieusement le chef indien, devient un ennemi terrible.

— Nous disons quelque chose de semblable chez nous, ajouta Pepe à voix basse :

*Ni pastel recalentado,
Ni amigo reconciliado (1).*

En même temps l'Oiseau-Noir fit signe au captif de venir le rejoindre. Celui-ci s'avança ; le chef lui montra l'îlot du doigt en lui désignant l'interstice de deux touffes de roseaux :

— La carabine du Visage-Pâle, ce n'était pas chez l'Indien une allusion à la pâleur livide qui couvrait le front du malheureux, mais une désignation habituelle de la couleur de la peau des blancs,

(1) Ni pâté réchauffé,
Ni ami reconcilié.

saura-t-elle jeter une balle dans l'intervalle qui sépare ces grandes herbes-là ?

Mais le prisonnier n'avait compris que le peu d'espagnol mêlé au dialecte indien, et il resta muet et tremblant. Alors, l'Oiseau-Noir dit quelques mots à l'un de ses guerriers, qui remit entre les mains du blanc la carabine dont ils s'étaient emparés, puis il parvint par gestes à faire comprendre au prisonnier ce qu'il attendait de lui. Le malheureux chercheur d'or ajusta ; mais la terreur agita ses membres, et sa carabine vacillait dans sa main de droite et de gauche et de haut en bas.

— Le pauvre garçon n'attrapera pas seulement l'îlot, dit Pepe avec insouciance ; et, si l'Indien n'a pas de meilleur moyen de nous faire parler, du diable si je dis un mot jusqu'à demain.

Le blanc fit feu et, en effet, la balle échappée du canon mal dirigé par ses mains tremblantes s'enfonça en sifflant dans l'eau à quelques pouces en deçà de l'île.

L'Oiseau-Noir fit un geste de mépris, puis se retourna, cherchant de l'œil autour de lui.

— Oui, dit Pepe, cherche de la poudre et des balles parmi les lances et les lazos de tes guerriers.

Comme l'ex-miquelet achevait cette réflexion consolante, les cinq cavaliers qui, sur l'ordre du chef indien, s'étaient éloignés, revenaient sur leurs chevaux caparaçonnés de nouveau, et armés eux-mêmes, pour le combat, de carabines ou de carquois gonflés de flèches. Ils avaient été reprendre les armes qu'ils avaient déposées pour donner plus librement la chasse aux chevaux sauvages. Cinq autres guerriers s'éloignèrent à leur tour.

— Ça se gâte, dit tristement Bois-Rosé.

— Si nous les attaquions pendant qu'ils ne sont plus que quinze ? dit Pepe.

— Non, reprit le Canadien, restons muets et silencieux ; l'Indien doute encore que nous soyons ici.

— Comme vous voudrez.

Et Pepe continua de regarder à travers les tiges des arbres.

Le chef indien avait pris lui-même une carabine, et il s'avança de nouveau sur la rive.

— Les mains de l'Oiseau-Noir ne tremblent pas comme l'herbe fanée sous le vent, dit l'Indien, qui immobile et ferme dans ses vigoureuses mains, leva sa carabine et la tint le canon tourné vers l'île. Mais avant de faire feu, continua-t-il, l'Indien attendra la réponse des blancs cachés dans l'île et il comptera jusqu'à cent.

— Mettez-vous derrière moi, Fabian, dit Bois-Rosé.

— Je reste ici, dit Fabian d'un air décidé. Je suis plus jeune et c'est à moi de m'exposer pour vous.

— Enfant, dit le Canadien, ne voyez-vous pas que mon corps excède le vôtre de six pouces de tous côtés, ce serait donc présenter à la balle de l'Indien un double but.

Sans faire trembler un seul des roseaux de la frange verte qu'ils formaient autour de l'îlot, le Canadien s'avança et s'agenouilla devant Fabian.

— Laissez-vous faire, don Fabian, dit tranquillement Pepe. Jamais homme n'aura eu plus noble bouclier que le cœur de ce géant qui ne bat d'effroi que pour vous.

Le chef indien, la carabine étendue sur sa main, prêtait l'oreille tout en comptant ; mais à l'exception de l'eau qui bruissait en courbant les roseaux à ses pieds et de la brise chaude qui murmurait sur la rivière, un silence profond régnait partout de près et de loin.

L'Oiseau-Noir fit feu, et des lambeaux de sagittaires volèrent en l'air ; mais, agenouillés à la file l'un de l'autre, les trois chasseurs ne présentaient pas un large but, et la balle passa en sifflant à quelque distance d'eux.

L'Oiseau-Noir laissa s'écouler une minute, puis il s'écria de nouveau à haute voix :

— L'Indien se trompait ; il reconnaît son erreur, il ira chercher les guerriers blancs autre part.

— Crois ça et bois de l'eau, dit Pepe, le chien est plus sûr de son affaire que jamais. Le tentateur va nous laisser enfin tranquilles quelques instants, jusqu'à ce qu'il en ait fini avec ce pauvre diable là-bas, ce qui ne sera pas long, car le supplice d'un banc est un spectacle dont un Indien est toujours pressé de jouir.

— Mais ne serait-ce pas alors, s'écria Fabian, le cas de tenter quelque effort en faveur de ce malheureux qu'attend un affreux supplice ?

Bois-Rosé, à son tour, consulta son compagnon du regard, puis il répondit à Fabian :

— Nous ne disons pas non ; mais cependant j'espère toujours que quelque circonstance inattendue nous viendra en aide... Quoi qu'en dise Pepe, cet Indien peut douter encore, tandis que, si nous nous montrons, il ne doutera plus.

Le vieillard prit une attitude pensive.

— Accepter une alliance avec ces démons, même contre don Estévan, serait une indigne lâcheté. Que faire?... Que faire?... ajouta douloureusement le Canadien.

Une crainte le tourmentait encore. Il avait vu Fabian dans le péril quand son sang bouillonnait sous l'effervescence de la passion. Mais Fabian avait-il le courage froid, impassible, qui brave la mort sans colère ? Avait-il cette résignation stoïque dont l'Espagnol et lui, Bois-Rosé, avaient donné mille preuves ? Le Canadien prit un brusque parti.

— Écoutez, Fabian, dit-il, puis-je vous faire entendre le langage d'un homme ? les paroles que vos oreilles transmettront à votre cœur ne le glaceront-elles pas ?

— Pourquoi douter de mon courage ? répliqua simplement Fabian d'un ton de doux reproche. Quoi que vous disiez, je l'entendrai sans pâlir ; quoi que vous fassiez, je le ferai aussi sans trembler.

— Don Fabian dit vrai, Pepe ! s'écria le Canadien. Voyez comme son œil dément fièrement la simplicité de son langage.

Et, dans l'exaltation de sa joie, il serra Fabian contre lui, puis il reprit avec une certaine solennité :

— Trois hommes ne se sont jamais trouvés dans un plus grand péril que celui qui nous menace, nos ennemis sont sept fois plus nombreux que nous. Quand chacun de nous aura tué six guerriers, ils resteront encore en nombre presque égal au nôtre...

— Nous l'avons déjà fait, interrompit Pepe.

— Eh bien ! nous le ferons encore, s'écria Fabian.

— Bien, enfant, bien, reprit Bois-Rosé, mais, quoi qu'il arrive, ces démons ne doivent pas nous prendre vivants. Voyons, Fabien, ajouta le vieillard d'une voix qu'il voulait encore rendre ferme, et en dégainant un long et large couteau à manche de corne, si nous étions sans poudre, sans munitions, à la merci des chiens, prêts à tomber entre leurs mains, et que ce poignard dans ma main fut la seule voie de salut, que dirais-tu ?

— Je vous dirais : "Frappez, mon père, et mourons ensemble."

— Oui, oui, s'écria le Canadien en couvrant d'un regard d'ineffable affection celui qui l'appelait son père, ce serait encore un moyen de ne plus nous quitter.

Et il tendit sa main tremblante d'émotion à Fabian, qui baisa respectueusement cette main herculéenne.

L'œil du Canadien brilla d'une orgueilleuse tendresse.

— Maintenant, dit-il, quoi qu'il arrive, nous ne nous séparerons plus. Dieu fera le reste, nous essaierons de sauver ce malheureux.

— A l'œuvre donc ! s'écria Fabian.

— Pas encore, pas encore, mon enfant ; voyons d'abord ce que les démons rouges vont faire de leur prisonnier.

Pendant tout ce dialogue, les Indiens avaient amené le captif, mais en lui laissant toujours la liberté de ses membres. Ils avaient formé une ligne droite à deux portées de fusil du rivage. Le blanc était à quelque distance en avant de ses bourreaux rangés en ligne.

— Je vois ce qu'ils vont faire, dit Bois-Rosé, tout comme si j'avais assisté à leur conseil. Ils vont éprouver si ce malheureux a les jarrets plus solides que la main. C'est une chasse à courre dont ces démons vont se donner le plaisir.

— Comment cela ? demanda Fabian.

— Ils vont laisser quelque avance à leur captif, puis, au signal donné, il prendra son élan. Alors les Indiens courront après lui, la lance ou le casse-tête à la main. Si la blanc a les jambes agiles, il arrivera avant eux à la rivière, nous lui crierons alors de venir vers nous à la nage. Quelques coups de nos carabines le protégeront, et il arrivera sain et sauf jusqu'à l'îlot. Le reste sera notre affaire. Mais si la terreur paralyse ses jambes, comme elle faisait tout à l'heure trembler sa main, le premier Indien qui l'atteindra lui cassera la tête d'un coup de hache ou le traversera d'un coup de lance. En tout cas nous ferons de notre mieux.

En ce moment, les cinq Indiens qui s'étaient éloignés revenaient armés de pied en cap comme

ceux qui les avaient précédés. Les nouveaux-venus se joignirent à ces derniers.

Fabian jeta, tout en serrant violemment le canon de sa carabine, un regard de profonde compassion sur le malheureux blanc, qui, l'œil hagard, les traits décomposés par la terreur, attendait dans une horrible angoisse que le signal fût donné par le chef indien. C'était un moment terrible, car la chasse à l'homme allait commencer.

Dans l'flot comme dans la plaine, tous attendaient ce moment avec une profonde anxiété, quand l'Oiseau-Noir fit un geste de la main pour suspendre un instant l'ouverture de cette affreuse chasse. Ce geste était facile à comprendre. D'un doigt, il montra les pieds nus de ses guerriers, puis il désigna ensuite les brodequins de cuir de Cordoue qui protégeaient les pieds du blanc.

On vit alors le blanc s'asseoir sur le sable et dépouiller sa chaussure avec hésitation, avec lenteur, pour gagner peut-être encore quelques secondes.

— Les chiens ! les démons ! s'écria Fabian.

Mais Bois-Rosé lui mit la main sur la bouche.

— Taisez-vous, dit-il, n'ôtez pas, en vous découvrant trop tôt, la dernière chance de vie qui reste à ce malheureux, notre protection à portée de carabine.

Fabian comprit et ferma les yeux pour ne pas voir l'horrible scène qui allait se jouer devant lui.

Enfin, le blanc était debout pour la seconde fois et les Indiens, le pied étendu en avant, le dévoraient du regard. L'Oiseau-Noir frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

On ne pourrait comparer les hurlements qui suivirent ce signal qu'aux rugissements d'une meute de jaguars après un troupeau de daims. Le malheureux captif semblait avoir les jambes d'un cerf mais ceux qui le poursuivaient semblaient bondir après lui comme des tigres en chasse.

Grâce à l'avance qu'il avait eue, le captif franchit sain et sauf une partie de la distance qui le séparait du bord de la rivière. Mais les cailloux qui déchiraient ses pieds, les pointes aiguës des nopals qui les traversaient le firent chanceler bientôt. Il avait néanmoins quelque avance, quand un des Indiens bondit jusqu'à lui, et lui porta un furieux coup de lance. L'arme passa entre le corps et le bras de la victime, et l'Indien, perdant l'équilibre par la force de ce coup à faux, tomba rudement sur le sable.

Gayferos, on se rappelle que c'est le nom de cet homme, parut hésiter un instant s'il ramasserait la lance échappée à la main de l'Indien dans sa chute. Puis, l'instinct de la conservation lui fit reprendre sa course. Cette hésitation lui fut fatale.

Les trois chasseurs suivaient d'un œil anxieux, la carabine à l'épaule, les chances diverses de cette lutte d'un seul contre vingt ennemis. Tout à coup, au milieu du flot de poussière soulevée par cette course désespérée, une hache brilla sur la tête du malheureux Gayferos, qui, à son tour, mesura la terre, et que son élan entraîna presque jusqu'à la rive.

Le Canadien allait faire feu ; la crainte de tuer celui qu'il voulait défendre arrêta seul son doigt sur la gâchette. Un moment, un seul moment, le vent ouvrit une éclaircie dans le voile de poussière. Bois-Rosé fit feu, mais trop tard ; l'Indien qui roula sous la balle du chasseur brandissait à la main la chevelure sanglante du malheureux captif, gisant mutilé sur la rive.

A ce coup inattendu, suivi d'un cri de guerre poussé à la fois par le Canadien et l'Espagnol, les hurlements des Indiens répondirent en chœur. Les Apaches s'éloignèrent de celui qui ne paraissait plus qu'un cadavre. Bientôt cependant on vit le cadavre se relever sanglant, le crâne mis à nu, s'élançant de deux pas en avant et retomber épuisé, aveuglé par son sang qui coulait à flots.

Le chasseur canadien frémissait d'indignation.

— Ah ! s'écria-t-il, s'il lui reste une étincelle de vie, s'il n'est que scalpé, car on n'en meurt pas, nous le sauverons encore ! J'en prends Dieu à témoin.

CHAPITRE II

RUSES INDIENNES

Comme le Canadien achevait le généreux serment que l'indignation lui avait arraché, il lui sembla qu'une voix suppliante arrivait jusqu'à lui.

— Le malheureux n'appelle-t-il pas à l'aide ? dit-il.

Et pour la première fois il leva sa tête au-dessus de la ceinture des roseaux.

A la vue du bonnet de peau de renard qui couvrait la tête du géant, et de la longue et lourde carabine que sa main paraissait soulever comme une baguette de saule, les Apaches reconnurent un de leurs formidables ennemis du nord et tous reculèrent frappés d'étonnement à cette apparition soudaine. On ne doit pas oublier qu'à l'exception de l'Oiseau-Noir, aucun des guerriers indiens ne connaissait le signalement du chasseur. Celui-ci promena sur la rive où gisait Gayferos, au delà duquel les Apaches s'étaient reculés, un regard ferme et assuré. Il aperçut le malheureux scalpé qui appelait au secours d'une voix affaiblie, et tendait vers lui ses mains tremblantes.

L'Indien qui l'avait scalpé tenait encore dans ses doigts crispés par la mort la chevelure du guerrier blanc.

A ce spectacle terrible, le Canadien se leva et déploya sa taille gigantesque dans toute sa hauteur.

— Un feu de file contre ces chiens, dit-il, et n'oubliez pas, qu'ils ne doivent pas vous prendre vivants.

En disant ces mots, Bois-Rosé entra résolument dans l'eau. Tout autre homme eût été couvert jusqu'à la tête ; mais le Canadien en surpassait le niveau de toutes ses épaules. Sa carabine tenait les ennemis en respect.

— Ne tirez qu'après moi, dit Pepe à Fabian ; j'ai la main plus sûre que la vôtre, et ma carabine kentuckienne a une portée double de votre fusil liégeois. Mais, en tout cas, faites comme moi, et tenez votre arme en joue. Si l'un de ces chiens fait

un mouvement, laissez-moi le soin de l'empêcher de vous nuire.

L'Espagnol promenait son œil étincelant sur leurs ennemis qui se tenaient à distance, et menaçait du canon de sa carabine chacun des Apaches à son tour, prêt à faire feu au moindre signe d'hostilité de leur part.

Le Canadien avançait toujours pendant ce temps et l'eau décroissait petit à petit autour de lui, quand un Indien leva sa carabine pour faire feu sur l'intrépide chasseur. Une détonation le prévint et l'Indien laissa tomber son arme sur le sable, en tombant lui-même sur la face.

— A vous, don Fabian, dit Pepe en se jetant à terre pour recharger son rifle, couché sur le dos, suivant l'habitude américaine en pareil cas.

Fabian pressa la gâchette à son tour ; mais son coup était moins sûr, et la portée moins longue de son fusil n'arracha à l'Indien qu'il visait qu'un cri de rage et ne le renversa pas. Quelques flèches volèrent en tournoyant vers le Canadien, mais Bois-Rosé, avec un sang-froid à toute épreuve, se baissait ou les écartait de la main, et, au moment où il prit terre sur la rive, Pepe avait rechargé sa carabine et se tenait prêt à faire feu une seconde fois. Il y eut chez les Indiens un moment d'hésitation dont le chasseur profita pour ramasser le corps de Gayferos.

Le malheureux, cramponné à ses épaules, eut la présence d'esprit de laisser les bras de son sauveur libres de leurs mouvements, et le Canadien, chargé de son fardeau, entra de nouveau dans l'eau, mais à reculons. Une seule fois la carabine de Bois-Rosé se fit entendre, et un Indien répondit à l'explosion par un cri d'agonie. Enfin, cette retraite de lion soutenue par le feu de Fabian et de Pepe, imposa à leurs ennemis, et quelques minutes après, Bois-Rosé victorieux déposait sur le terrain de l'îlot le pauvre Gayferos presque évanoui.

— En voilà trois hors de combat, dit le géant. Nous allons avoir une trêve de quelques minutes. Eh bien ! Fabian, voyez-vous l'avantage d'un feu de file ? Les coquins en ont assez pour le quart d'heure. Pour votre début, ce n'est pas mal, et je puis vous assurer que, quand vous aurez comme nous un rifle kentuckien, vous serez un fort bon tireur.

Le succès momentané qu'il venait d'obtenir paraissait avoir fait oublier au Canadien ses idées sombres ; et, s'adressant à Gayferos qui poussait de sourds gémissements :

— Nous sommes arrivés trop tard pour sauver la peau de votre crâne, mon garçon, dit-il, consolez-vous, ce n'est pas grand'chose. J'ai une foule d'amis qui sont dans le même cas que vous, et qui ne s'en portent pas plus mal ; ce sont des économies de coiffure, et voilà tout. La vie est sauvée pour l'instant, c'est l'essentiel, nous allons tâcher à présent que ce soit définitif.

Quelques morceaux des vêtements de Gayferos servirent à maintenir autour de son crâne dépouillé une grossière compresse de feuilles de saule écrasées et largement abreuvées d'eau. Ce premier panse-

ment terminé dissimula le spectacle de cette plaie hideuse. La figure du Mexicain, qui était couverte de sang, fut ensuite lavée.

— Voyez-vous, dit le Canadien, qui caressait toujours l'idée de garder son Fabian près de lui, il faut que vous appreniez à connaître les habitudes du désert et les mœurs indiennes. Les coquins, qui savent aux dépens de trois des leurs de quel bois nous nous chauffons, se sont retirés pour essayer de faire par la ruse ce qu'ils n'ont pu faire par la force. Voyez plutôt comme tout est silencieux après tant de bruit.

Le désert, en effet, avait repris sa morne immobilité, les feuilles des trembles murmuraient agitées par le vent du soir, et, sous le soleil qui s'abaissait, les eaux de la rivière commençaient à se teindre de couleurs plus vives. Au delà de l'échappée de vue, à travers les arbres, la plaine, si tumultueuse tout à l'heure, n'était plus qu'une immense nappe de sable où rien ne troublait le silence de la solitude.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous, Pepe ? Ils ne sont plus que dix-sept à présent, ajouta le Canadien d'un ton de triomphe naïf.

— S'ils ne sont que dix-sept, reprit Pepe, dame ! je ne dis pas que nous n'en puissions venir à bout ; mais s'ils reçoivent des renforts ?...

— C'est une chance à courir, une terrible chance, mais notre vie est entre les mains de Dieu, répliqua Bois-Rosé, ramené tristement à ses appréhensions pour Fabian. Dites donc, l'ami, poursuivit-il en s'adressant à Gayferos, vous êtes probablement du camp de don Estévan ?

— Le connaissez-vous donc ? dit le blessé d'une voix faible.

— Sans doute. Et par quelle aventure vous êtes-vous trouvé si éloigné de votre camp ?

Le blessé raconta comment, sur l'ordre de don Estévan, il s'était mis en route pour aller à la recherche de leur guide égaré, et comment, s'étant égaré lui-même, sa mauvaise étoile l'avait fait apercevoir des Indiens occupés à donner la chasse aux chevaux sauvages.

— Comment appelez-vous ce guide ? demanda Fabien.

— Cuchillo

Fabian lança un regard d'intelligence à Bois-Rosé.

— Oui, fit le chasseur, il y a quelque probabilité que vos soupçons envers ce démon à peau blanche ne manquent pas de fondement, et qu'il conduit l'expédition au val d'Or ; mais, mon enfant, si nous échappons à ces coquins d'Indiens, n'en sommes-nous pas tout près ? Alors, une fois que nous y serons installés, fussent-ils cent encore, nous en viendrons à bout.

Ceci avait été dit bas à l'oreille de Fabian.

— Encore un mot, reprit le Canadien au blessé, et nous vous laisserons reposer : combien don Estévan a-t-il encore d'hommes avec lui ?

— Une soixantaine, répondit Gayferos.

Ces renseignements reçus, le Canadien rafraîchit une seconde fois le crâne enflammé du blessé à

l'aide d'une nouvelle aspersion d'eau fraîche, et le malheureux, momentanément soulagé, puis affaibli par ses émotions et la perte de son sang, tomba dans un sommeil presque léthargique.

— Maintenant, dit le Canadien, pensons à nos affaires et tâchons de nous bâtir un rempart plus à l'épreuve des balles ou des flèches que cette bordure mouvante de feuilles et de roseaux. Avez-vous compté combien il y avait de carabines entre les mains de ces Indiens ?

— Sept, si je ne me trompe, répondit l'ex-miquelet.

— Il y en a donc dix d'entre eux qui sont moins à craindre. Voyons, les coquins ne peuvent nous attaquer sur ce radeau, ni à droite ni à gauche, en suivant le file de l'eau. Il ne faut prévoir une attaque que des deux rives, car peut-être ont-ils été faire un détour pour traverser la rivière et nous prendre entre deux feux.

Le côté de l'îlot opposé à la rive sur laquelle les Indiens s'étaient montrés était suffisamment défendu par d'énormes racines hérissées comme des chevaux de frise ou les pieux d'un retranchement ; mais le côté où l'attaque allait probablement recommencer n'était défendu que par une ceinture épaisse de roseaux et de pousses d'osiers.

Grâce à la vigueur peu commune de ses bras le Canadien, aidé de Pepe, put arracher aux deux extrémités de l'îlot qui faisait face au cours de la rivière quelques grosses branches desséchées, et des troncs d'arbres plus récemment échoués. Peu de minutes suffirent aux deux habiles chasseurs pour garnir le côté le plus faible et le plus menacé d'un retranchement grossier, mais solide, et qui pouvait épargner plus d'une atteinte mortelle aux défenseurs de l'îlot.

— Voyez-vous, Fabian, disait Bois-Rosé, vous serez aussi à l'abri derrière ces troncs d'arbres que dans une forteresse de pierre. Vous ne serez exposé qu'aux balles qui pourraient partir des arbres du rivage ; mais je ferai en sorte qu'aucun de ces diables incarnés n'en atteigne le sommet.

Le Canadien se frottait les mains de contentement d'avoir élevé entre Fabian et la mort une barrière suffisante, et il lui désigna son poste derrière l'endroit le mieux retranché.

— Avez-vous remarqué, demanda Bois-Rosé à Pepe, comme, à chaque effort que nous faisons pour casser une branche ou dégager un bloc de bois, l'îlot tremblait dans ses fondements ?

— Oui, dit Pepe, on aurait dit qu'il allait s'arracher de sa base pour suivre le cours de l'eau.

Mais les deux chasseurs sentaient que le moment du péril approchait et que la trêve allait expirer pour être suivie d'une longue et mortelle lutte.

Le Canadien recommanda à ses deux compagnons de ménager leurs munitions ; il donna à Fabian quelques instructions pour tirer plus juste ; il serra de sa main émue la main de l'Espagnol, qui lui rendit une silencieuse étreinte, puis il pressa Fabian sur son cœur avec une tendresse inquiète. Ce tribut une fois payé à la tendresse humaine, les trois défenseurs de l'île se remirent silencieusement à

leur poste, avec un stoïcisme qu'un Indien n'eût point dépassé.

Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels la respiration oppressée du blessé, le clapotis de l'eau contre le radeau en travers de son cours furent les seuls bruits qui troublèrent le silence profond de la nature à l'heure où le soleil va disparaître.

La surface de la rivière, le sommet des trembles croissant sur la rive, les rives elles-mêmes et leurs roseaux, rien n'échappait à l'examen attentif des chasseurs, au moment où la nuit allait tomber rapidement avec son cortège d'embûches.

— Voici l'heure où les démons des ténèbres vont tendre leurs pièges, dit gravement Bois-Rosé ; l'heure où les jaguars humains rôdent en cherchant leur proie. C'est d'eux qu'a voulu parler l'Écriture.

Personne ne répondit à cette phrase du Canadien, qui était plutôt une pensée traduite à haute voix qu'un avis de se tenir sur ses gardes.

Cependant l'ombre s'épaississait petit à petit. Les buissons qui croissaient sur la rive commençaient à prendre les formes fantastiques que donne aux objets dans la campagne la lumière incertaine du crépuscule.

La verdure des arbres se *glacait* de tons noirs ; mais l'habitude avait donné aux deux chasseurs, le Canadien et l'Espagnol, l'œil perçant des Indiens eux-mêmes, et rien, avec la vigilance qu'ils déployaient, n'aurait pu mettre en défaut leurs sens exercés.

— Pepe, reprit le chasseur à voix plus basse, comme si tout d'un coup le danger attendu se présentait, ne vous semble-t-il pas que ce buisson, là-bas, et il montrait du doigt à travers les roseaux une touffe d'osiers, a changé de forme et qu'il s'est élargi ?

— Oui, répondit l'Espagnol, le buisson a changé de forme.

— Voyons, Fabian, continua le chasseur canadien, vous qui avez la vue perçante que j'avais à votre âge, ne vous semble-t-il pas qu'à son extrémité de gauche cette touffe d'osiers ne dresse plus ses feuilles comme celles qu'alimente encore la sève des racines ?

Le jeune homme écarta légèrement les roseaux et considéra d'un œil attentif le point indiqué par Bois-Rosé.

— Je le jugerais, dit-il, mais...

Il s'interrompit pour regarder à quelque distance de là...

— Eh bien ! demanda le Canadien, apercevez-vous quelque autre chose, oui ou non ?

— J'aperçois là-bas, dit Fabian, entre ce saule et ce tremble, à dix pas de la touffe d'osier, un buisson qui, certes, ne s'y trouvait pas il y a une heure.

— Ah ! dit le Canadien, voilà ce que c'est que de vivre loin des villes, les moindres accidents de paysage se gravent dans la mémoire et deviennent de précieux indices : vous êtes né pour vivre de la vie des chasseurs, Fabian.

Pepe levait sa carabine dans la direction du buisson indiqué.

— Pepe comprend à demi-mot, dit Bois-Rosé, il sait comme moi que les Indiens ont employé leur temps à couper ces branchages et à s'en faire des abris portatifs ; mais, en vérité, c'est par trop mépriser les blancs dont deux pourront peut-être leur apprendre des ruses qu'ils ne connaissent pas encore. Laissez ce buisson à Fabian, reprit le Canadien en parlant à Pepe. Ce sera pour lui un but facile ; vous, tirez sur ces branches dont les feuilles commencent à se flétrir. C'est derrière elles qu'est l'Indien. Au centre, au centre, Fabian, acheva-t-il vivement.

Deux coups de feu partirent à la fois de l'île de manière à se confondre en un seul. Le buisson factice s'affaissa, non sans que l'œil des deux chasseurs eût aperçu un corps rouge qui se débattait derrière les feuilles, et les branches ajoutées à l'autre touffe s'agitèrent convulsivement.

Pepe, Fabian et Bois-Rosé s'étaient jetés sur le dos, les deux premiers rechargeant leurs armes, le troisième prêt à faire usage de la sienne.

Une décharge de balles vint briser, au-dessus de la tête des chasseurs, des feuilles et des menues branches qui tombèrent en s'éparpillant sur eux, en même temps que le cri de guerre des Indiens surpris vint déchirer leurs oreilles.

— Si je ne me trompe, ils ne sont plus que quinze, s'écria le Canadien en cassant en cinq morceaux une petite branche sèche et en fichant les tronçons par terre, il est bon de compter leurs morts.

Bois-Rosé quitta sa position horizontale pour s'agenouiller. Le soleil lançait ses dernières teintes à la cime des arbres.

— Attention, enfants, dit-il, j'aperçois là-bas remuer les feuilles d'un tremble, et, à coup sûr, ce n'est pas le vent qui les agite ainsi. C'est sans doute un de ces coquins qui grimpe ou qui est grimpé jusqu'au sommet.

Une balle vint trouer un des troncs qui composaient le radeau et prouver que le chasseur avait deviné juste.

— Diable ! il faut agir de ruse et forcer l'Indien à se découvrir.

En disant ces mots, il ôta le bonnet et la veste qui couvraient sa tête et ses épaules, et les mit largement en évidence à travers les interstices des branches. Fabian le regardait faire avec attention.

— Si j'avais devant moi, dit Bois-Rosé, un soldat blanc, je me mettrais à côté de ma veste, car le soldat tirerait sur elle ; devant un Indien, je me mettrais derrière, car le guerrier rouge ne se trompera pas de la même façon, et il tirera à côté de mes vêtements. Couchez-vous, Fabian, et vous aussi Pepe, laissez-moi faire ; d'ici une minute, vous entendrez la balle siffler à droite ou à gauche du but que je leur présente.

Le Canadien s'agenouilla de nouveau derrière sa veste, prêt à faire feu sur le tremble. Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. En moins de temps qu'il ne l'avait annoncé, les balles indiennes coupèrent les feuilles aux deux côtés de la veste et du bonnet, mais sans atteindre le Canadien non plus

que ses deux compagnons qui s'étaient écartés de droite et de gauche.

— Ah ! s'écria le Canadien, il y a des blancs qui peuvent battre les Indiens avec leurs propres armes. Fichez un morceau de bois de plus en terre, Fabian, nous allons avoir un ennemi de moins.

Le chasseur tirait à l'une des fourches du tremble où apparaissait une teinte rouge, semblable, pour tout autre œil que le sien, à celle des feuilles d'automne, et l'explosion grondait encore quand un Indien roulait de branche en branche comme un fruit qu'un grêlon a détaché de sa tige.

A ce coup d'adresse du Canadien, des hurlements sauvages retentirent avec tant de fureur, qu'il fallait avoir des muscles d'acier pour ne pas en tressaillir d'effroi. Le blessé lui-même, que les détonations successives n'avaient pas éveillé, secoua momentanément sa léthargie pour murmurer d'une voix tremblante :

— *Virgen de los Dolores !* Ne dirait-on pas une bande de tigres qui hurlent dans les ténèbres ? Sainte Vierge ! ayez pitié de moi !

— Remerciez-la plutôt, interrompit le Canadien, les coquins pourraient, avec leurs hurlements à la file, tromper un novice comme vous, mais non un vieux coureur des bois. Vous avez entendu le soir dans les forêts les chacals hurler et répondre comme s'il y en avait par centaines, et souvent ils ne sont que trois ou quatre. Les Indiens imitent les chacals, je répondrais qu'ils ne sont pas maintenant plus d'une douzaine derrière ces arbres. Ah ! si je pouvais les décider à traverser l'eau, pas un d'eux ne retournerait à son village porter la nouvelle de leur désastre.

Comme si une pensée soudaine traversait son esprit, Bois-Rosé fit coucher ses compagnons sur le dos. Les rebords de l'îlot et les troncs d'arbres les protégeaient suffisamment lorsqu'ils n'étaient qu'à fleur de terre.

— Nous sommes en sûreté tant que nous serons ainsi renversés, continua-t-il, il ne s'agit que d'avoir l'œil au sommet des arbres ; c'est de là seulement qu'ils peuvent nous atteindre. Ne tirons que dans le cas où nous en verrions quelques-uns grimper aux saules et restons immobiles. Les coquins ne voudront pas s'en retourner sans nos chevelures, et ils se décideront à venir à nous.

Cette résolution du chasseur semblait lui avoir été inspirée par le ciel, car à peine étaient-ils étendus sur la terre, qu'une grêle de balles et de flèches trouèrent, hachèrent la ceinture de roseaux, et cassèrent les branches derrière lesquels ils se tenaient une minute avant, mais les projectiles lancés horizontalement ne purent les atteindre. Le Canadien arracha brusquement sa veste et son bonnet comme s'il fût tombé lui-même sous les coups de ses ennemis, et le plus profond silence régna dans l'îlot après cette décharge en apparence si meurtrière.

Des cris de triomphe accueillirent ce silence, qui ne fut plus troublé qu'un instant après par une

nouvelle décharge. Mais cette fois encore l'îlot resta muet et morne comme la mort.

— N'est-ce pas un de ces chiens qui monte encore sur ce saule ? demanda Pepe.

— Oui ; mais essayons son feu sans plus bouger que si nous étions morts. C'est une chance à courir. Puis, il ira dire à ses compagnons qu'il a compté sur le terrain les cadavres des quatre Visages-Pâles.

Malgré le danger qu'offrait ce stratagème, la proposition de Bois-Rosé fut acceptée, et chacun resta immobile, couché par terre, à observer non sans anxiété toutes les manœuvres de l'Indien. C'était avec une extrême précaution que le guerrier rouge se hissait d'une branche à l'autre, et arrivait au point d'élévation nécessaire pour dominer l'intérieur de l'îlot flottant.

Il restait encore assez de jour pour ne perdre aucun des mouvements de l'Indien quand le feuillage ne le cachait pas tout à fait. Parvenu enfin à la hauteur désirée, l'Indien s'accroupit sur une grosse branche, puis il avança la tête avec précaution. La vue des cadavres étendus sur le sol de l'îlot ne sembla pas le surprendre. Peut-être, cependant, soupçonnait-il quelque ruse, car avec une audace que l'exemple d'un de ses compagnons, tué sur ce même arbre, ne devait pas encourager, l'Apache se montra tout entier et pointa sa carabine dans la direction de l'île. Son œil, comme celui du serpent, semblait vouloir fasciner ses ennemis ; tout d'un coup, il leva le canon de son arme en l'air, visa de nouveau, puis répéta encore la même manœuvre plusieurs fois de suite ; mais les chasseurs ne bougèrent pas plus que s'ils eussent été de véritables cadavres. Alors, l'Indien poussa un cri de triomphe.

— Le requin mord à l'hameçon, dit Bois-Rosé.

— Je reconnâtrai ce fils de chien, dit à son tour Pepe, et si je ne lui rends pas le malaise qu'il me cause, c'est que la balle qu'il va nous envoyer m'en empêchera.

— C'est l'Oiseau-Noir, reprit Bois-Rosé ; il est à la fois brave et prudent, comme un chef.

L'Indien dirigea une fois encore le canon de son fusil vers les corps qu'il apercevait en apparence sans vie, il ajusta avec autant de calme que le tireur qui dispute tranquillement le prix de la carabine dans une fête de village, et enfin il se décida à faire feu. Au même instant, un éclat détaché d'un tronc d'arbre à deux lignes de la tête de l'Espagnol vint déchirer son front. Pepe ne bougea pas plus que le bois mort contre lequel il s'appuyait, mais il se contenta de dire :

— Coquin de Peaux-Rouge, je réglerai ton compte avant qu'il soit peu.

Des gouttes de sang avaient jailli sur la figure du Canadien.

— Quelqu'un est-il blessé ? demanda-t-il d'une voix frémissante.

— Une égratignure, et rien de plus, répondit l'ex-miquelet.

— Dieu soit loué !

Alors l'Indien poussa de nouveau un cri d'allégresse, et descendit de l'arbre sur lequel il était monté.

Les trois chasseurs respirèrent.

Cependant le succès de leur ruse n'était pas encore complet. Il devait rester quelques doutes dans l'esprit des Indiens, car un long et solennel silence succéda au dernier coup de feu de l'Apache.

Le soleil se coucha, un court crépuscule étendit une couleur terne sur toute la nature, la nuit vint et la lune brilla sur la rivière, sans que les guerriers rouges eussent donné signe de vie.

— Nos chevelures les tentent, mais ils hésiteront à venir les prendre, dit Pepe en étouffant un bâillement d'ennui.

— Patience, répondit le Canadien, les Indiens sont comme les vautours qui n'osent déchiqueter le cadavre d'un homme que lorsqu'il commence à se corrompre, mais qui se décident à la fin. Les Apaches feront comme les vautours. Maintenant, reprenons notre position derrière les roseaux.

Les chasseurs remirent lentement un genou en terre et recommencèrent à surveiller les mouvements des Apaches. Un instant la rive en face d'eux parut encore déserte, puis bientôt un Indien se laissa voir avec précaution d'abord, pour tenter la patience de l'ennemi, au cas où son immobilité dût cacher quelque ruse ; un autre guerrier se joignit à lui, et tous deux s'approchèrent de la berge avec une confiance croissante ; enfin, le Canadien en compta jusqu'à dix, dont la lune éclairait la peinture de guerre.

— Les Indiens, si je les connais bien, vont traverser la rivière à la file, dit Bois-Rosé ; Fabian, vous viserez le premier, Pepe visera au milieu, moi je me charge de l'avant-dernier. De cette façon, ils ne pourront nous aborder qu'à distance les uns des autres, et nous en aurons meilleur marché. Ce sera une lutte corps à corps, Fabian, mon enfant ; pendant que Pepe et moi les attendrons le couteau à la main, vous n'aurez qu'à recharger nos armes et à nous les passer. Par la mémoire de votre mère, je vous défends de vous mesurer avec ces chiens à l'arme blanche.

Comme le Canadien achevait ces diverses recommandations, un guerrier de haute taille entra dans la rivière, et la lune éclaira successivement neuf autres Indiens. Tous avançaient avec tant de précautions qu'aucun bruit ne trahissait leurs pas. On aurait dit l'ombre de guerriers, revenus de la terre des Esprits, qui marchaient silencieusement sur les eaux.

CHAPITRE III

L'OISEAU-NOIR

La mort semblait aux yeux des Indiens planer sur l'îlot, au milieu des ténèbres silencieuses, car les chasseurs retenaient jusqu'à leur souffle et cependant les Apaches ne s'avançaient qu'avec des précautions infinies. Le premier qui marchait en tête de la file était arrivé à un endroit où l'eau commençait à être plus profonde. C'était l'Oiseau-Noir, et le dernier quittait à peine le bord opposé. Le moment était venu d'exécuter les ordres du Canadien.

Mais comme Fabian allait faire feu contre le chef de la file indienne, au grand regret de Pepe qui avait une revanche à lui faire payer, l'Oiseau-Noir, soit qu'il eût pressenti quelque danger, soit qu'un éclair de la lune sur le canon de l'un des chasseurs l'eût averti, plongea subitement et disparut sous l'eau.

— Feu ! s'écria Bois-Rosé.

En même temps, l'Indien qui fermait la file tomba dans la rivière pour ne plus se relever ; deux autres, ajustés presque à loisir par Fabian et par l'Espagnol, se débattirent encore quelques instants au milieu de l'eau, qui ne tarda pas à les entraîner déjà sans mouvement.

Pepe et le Canadien avaient promptement rejeté leur carabine derrière eux pour que, selon leurs conventions, Fabian s'occupât de les recharger, et ils se tenaient debout, cette fois, sur le bord de l'île, la jambe étendue et le couteau à la main, attendant l'attaque corps à corps.

— Les Apaches sont encore sept ! s'écria d'une voix de tonnerre le Canadien, désireux d'en finir une bonne fois, et dont l'antipathie pour les Indiens se réveillait à leur aspect. Oseront-ils venir prendre les chevelures des deux blancs ?

Mais la disparition de leur chef, la mort de trois des leurs avaient déconcerté les Indiens ; ils ne fuyaient pas ; tous restaient indécis, immobiles comme des rochers noirs à moitié baignés par les eaux lumineuses de la rivière.

— Les guerriers rouges ne savent-ils scalper que des cadavres ? ajouta Pepe avec un éclat de rire méprisant. Les Apaches sont-ils comme les vautours, qui ne dépècent que des morts ? Avancez donc, chiens, vautours, femmes sans courage ! hurla l'Espagnol à la vue de ses ennemis, qui, cette fois, regagnaient rapidement la rive.

Tout à coup, il avisa, à quelque distance de lui, un corps flottant sur le dos ; mais des yeux étincelants prouvaient que ce n'était pas un cadavre, quoique les bras étendus et l'immobilité du corps eussent pu le faire croire.

— Don Fabian, ma carabine, pour Dieu ! Voilà l'Oiseau-Noir qui fait le mort et se laisse entraîner au fil de l'eau. Le chien ne pouvait me donner une meilleure revanche.

Pepe prit la carabine des mains de Fabian et ajusta le corps flottant. Mais, à l'exception des yeux du guerrier qui dans leurs orbites semblaient des braises rouges, pas un de ses muscles ne tressaillit. Pepe abaissa sa carabine.

— Je me suis trompé, dit-il à haute voix, les blancs ne perdent pas comme des Indiens leur poudre sur des cadavres.

Le corps flottait toujours sur le dos, les jambes écartées, les bras étendus en croix, et le fil de l'eau le faisait dériver doucement. Pepe reprit son arme et ajusta encore avec plus de soin que la première fois, puis il laissa de nouveau retomber la crosse de sa carabine, et, quand il crut avoir rendu angoisse pour angoisse au chef indien, il lâcha son coup et le cadavre ne flotta plus.

— L'avez-vous tué ? dit le Canadien.

— Non ! je n'ai voulu que lui casser une épaule pour qu'il se rappelât toujours le frisson qu'il m'a donné et la trahison qu'il nous a proposée. S'il était mort, il flotterait toujours.

— Vous auriez mieux fait de le tuer, reprit Bois-Rosé. Ah ! s'écria-t-il en frappant du pied la terre, que faire à présent ? J'espérais en finir en éventrant ces démons corps à corps, et voilà maintenant que tout est à recommencer. Nous ne pouvons traverser l'île pour les attaquer.

— C'est cependant ce que nous ferions de mieux.

— Avec Fabian, je ne m'y déciderai jamais, reprit Bois-Rosé à voix basse ; sans cela, j'aurais déjà fui sur la rive opposée à celle que gardent encore les Indiens, car vous les connaissez trop bien pour ne pas savoir qu'ils sont là respirant la vengeance comme des loups affamés.

L'Espagnol haussa les épaules avec une résignation stoïque. Il n'ignorait pas plus que le Canadien la ténacité de l'esprit de vengeance chez les Indiens.

— Sans doute, reprit-il ; mais il faut se résoudre à fuir ou à rester.

— Parbleu ! si nous étions seuls tous deux, gagner l'autre côté de la rivière serait l'affaire d'une minute. Les sept cavaliers qui restent nous attendraient sans doute ; à nous deux, cependant, nous en viendrions à bout, nous avons accompli jadis de plus difficiles exploits.

— Cela vaudrait mieux que de rester ici bloqués comme des renards qu'on peut enfumer dans leur trou.

— D'accord, reprit Bois-Rosé d'un air pensif ; mais Fabian ! mais le malheureux scalpé que nous ne pouvons abandonner ainsi à la merci des bourreaux qui l'ont déjà si cruellement mutilé ! Attendons du moins, pour tenter la fuite, que la lune en se couchant ait laissé à la nuit ses ténèbres ordinaires.

Et le vieillard pencha sa tête sur ses genoux d'un air de découragement qui fit sur l'Espagnol une triste et pénible impression. Le Canadien ne quittait son attitude morne que pour jeter sur le ciel un regard anxieux. Mais la lune ne glissait que lentement, comme toujours, sur sa nappe d'azur étoilé.

— Soit ! dit Pepe en s'asseyant à côté de son compagnon. Mais tenez, voilà cinq morceaux de bois fichés en terre, ce sont cinq Apaches morts ; ajoutons-en trois, ce sera huit. Il devait en rester douze, pourquoi n'en avons-nous compté que dix dans la rivière ? Je crois donc ne pas me tromper en pensant que l'Oiseau-Noir a envoyé les deux absents à la recherche d'un renfort.

— C'est possible, reprit Bois-Rosé. Que nous restions ou que nous fuyions, ce sont deux terribles alternatives.

Cependant, quand les trois chasseurs eurent achevé un frugal repas composé de viande séchée au soleil et d'un peu de farine grossière de maïs, les lueurs de la lune tombaient déjà plus obliques sur les légers remous de la rivière ; déjà une partie de la cime des arbres était plongée dans l'ombre.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis la tentative des Indiens, et, quoique nulle rumeur ne troublât la tranquillité de la nuit, Pepe, moins absorbé que Bois-Rosé, prêtait parfois l'oreille avec un sentiment voisin de l'inquiétude.

— Cette lune maudite ne se couchera donc jamais ! dit-il ; je suis inquiet, il me semble entendre comme le clapotis de l'eau sous des pieds, et ce bruit n'est pas celui des tourbillons de la rivière. Les buffles ne viennent pas non plus s'abreuver à cette heure de la nuit.

En disant ces mots, l'Espagnol se leva, se pencha pour regarder en amont et en aval du fleuve, c'est à-dire à droite et à gauche dans toute l'étendue de son cours ; mais, en aval comme en amont, des colonnes de brouillard qui s'élevaient en tournoyant étendaient un voile impénétrable à peu de distance de l'œil du chasseur. La fraîcheur des nuits d'Amérique, qui succède à la chaleur brûlante du jour, condense ainsi en nuages épais les exhalaisons de la terre et des eaux échauffées par le soleil.

— Je ne vois que le brouillard, dit Pepe avec dépit.

Peu à peu, cependant, ces bruits vagues moururent à l'oreille du chasseur espagnol, et l'air reprit son calme et son silence habituels. Un long moment s'écoula de nouveau et la lune descendait toujours, les constellations voyageuses n'étaient plus au centre du ciel, la nature sommeillait sous son dais de blanches vapeurs, quand les défenseurs de l'île tressaillirent tout à coup et se regardèrent avec stupeur.

Des hurlements s'étaient élevés des deux rives à la fois, en sons si prolongés et si perçants que, quand les bouches qui les avaient fait entendre se furent refermées, les échos des deux rives hurlèrent encore. Désormais, la fuite était impossible, les Indiens cernaient l'île de chaque côté à la fois : les deux chasseurs étaient trop expérimentés pour en douter.

— La lune peut se coucher maintenant ! s'écria Pepe en fermant les poings avec rage. Ah ! je disais bien que je me défiais de ces deux absents et des bruits que j'entendais ; ce n'étaient que les Indiens qui gagnaient l'autre rive. Qui sait maintenant combien d'ennemis nous avons autour de nous ?

— Qu'importe ! répondit le Canadien d'un air morne, qu'il y ait cent vautours à déchirer nos cadavres, quand nous ne seront plus, qu'il y ait cent Indiens à hurler autour d'eux ?

— Il est vrai que le nombre ne fait rien en pareille circonstance ; mais, si ce doit être un jour de triomphe pour les Indiens, à coup sûr les vautours y perdront.

— N'allez-vous pas chanter votre chant de mort comme les Indiens, qui, attachés au poteau, rappellent les chevelures qu'ils ont enlevées ?

— Et pourquoi pas ? c'est une très bonne coutume ; cela aide à mourir en héros, de se rappeler qu'on a vécu en homme.

— Pensons plutôt à mourir en chrétien, reprit Bois-Rosé ; puis, attirant Fabian près de lui : Je ne sais trop me rendre compte, mon enfant bien-aimé, continua-t-il, de ce que j'ai rêvé pour vous.

Je suis à moitié sauvage et à moitié civilisé, et mes rêves s'en ressentaient. Tantôt je voulais vous rendre les grandeurs du monde, vos honneurs, vos titres, y ajouter encore tous les trésors du val d'Or ; tantôt je ne rêvais pour vous que les splendeurs des déserts, que ces majestueuses harmonies qui bercent l'homme à son coucher, et le caressent encore à son réveil : mais ce que je puis dire, c'est que l'idée qui dominait dans mon cœur était de ne vous quitter jamais. Faut-il donc que ce soit dans la mort que nous nous trouvions réunis ? Si jeune, si brave, si beau, faut-il que vous ayez le même sort qu'un homme qui, demain, serait inutile dans ce monde ?

— Qui m'aimerait quand vous ne seriez plus là ? reprit Fabian d'une voix à laquelle le désespoir de cette situation n'ôtait rien de sa douceur et de sa fermeté.

— Avant de vous avoir trouvé, la terre s'était refermée sur tout ce que j'aimais, et le seul être vivant qui pût le remplacer, c'était... vous. Que regretterai-je dans ce monde ?

— L'avenir, mon enfant, l'avenir dans lequel la jeunesse aspire à se plonger, comme le cerf altéré dans l'eau d'un lac...

Des détonations, assourdies par l'éloignement, vinrent interrompre les réflexions mélancoliques du chasseur. C'était l'heure où les Indiens attaquaient le camp de don Estévan. Elles indiquaient une lutte acharnée entre les blancs et les Indiens. Le lecteur en connaît le résultat. Une voix forte, qui s'éleva de la rive en face des chasseurs, vint se mêler à ces détonations répétées.

— Que les blancs ouvrent leurs oreilles, dit la voix.

— C'est encore ce coquin d'Oiseau-Noir, fit Pepe, qui reconnut celle du chef blessé par lui. Deux guerriers, en effet, le soutenaient sur leurs bras.

— A quoi bon ouvrir les oreilles ? s'écria Pepe d'une voix de stentor, en employant le mélange des deux langues espagnole et apache : les blancs se rient des menaces de l'Oiseau-Noir et ils méprisent ses promesses.

— Bon, reprit l'Indien, les blancs sont braves, et ils auront besoin de toute leur bravoure. Les hommes blancs du Sud sont attaqués maintenant, pourquoi les hommes du Nord ne sont-ils pas contre eux ?

— Parce que vous y êtes, oiseau de lugubre plumage ; parce que les lions ne chassent pas avec des chacals, que les chacals ne savent que hurler quand le lion dévore. Attrape le compliment, drôle, c'est de la plus fine fleur de rhétorique indienne, ajouta Pepe exaspéré.

— C'est bon ! reprit le chef. Les blancs font comme l'Indien vaincu insultant son vainqueur. Mais l'aigle se rit des injures de l'oiseau-moqueur qui prend toutes les voix, et ce n'est pas à l'oiseau-moqueur que l'aigle daigne s'adresser.

— A qui donc ? s'écria Pepe que cette comparaison n'adouçissait pas.

— C'est au géant, à son frère, l'aigle des Montagnes-Neigeuses, qui dédaigne d'imiter le langage des autres oiseaux.

— Que lui voulez-vous ? interrompit la voix de Bois-Rosé.

— L'Indien voudrait entendre le guerrier du Nord lui demander la vie, reprit le chef.

— J'ai une demande contraire à vous faire, dit le Canadien.

— J'écoute, répliqua l'Indien.

— Si vous voulez jurer sur l'honneur d'un guerrier, sur les os de vos pères, que vous accorderez la vie sauve à mes trois compagnons, je vais traverser la rivière seul, sans armes, et vous apporter ma chevelure frétilante sur mon crâne.

— Ça va le tenter, acheva plus bas le pauvre Bois-Rosé.

— Mais êtes-vous fou, Bois-Rosé ? s'écria Pepe en bondissant comme un tigre blessé.

Fabian s'élança vers le Canadien.

— Au premier pas que vous faites vers les Indiens, je vous poignarde, dit chaleureusement le jeune homme.

Le rude chasseur sentit son cœur s'épanouir aux accents de ces deux voix qu'il aimait tant. L'Indien s'était tue pour se recueillir sans doute. Un moment de court silence régna, puis fut bientôt toulé par sa réponse.

— L'Oiseau-Noir veut que le blanc du Nord lui demande la vie, et celui-ci lui demande la mort. Ils ne peuvent s'entendre. Ma volonté est celle-ci : que l'homme du Nord quitte ses compagnons, et je jure sur l'honneur d'un guerrier, sur les os de mes pères, qu'il aura la vie sauve, mais lui seul : les trois autres doivent mourir.

Bois-Rosé dédaigna de répondre à cette offre plus outrageante encore que celle de se joindre à lui contre les Mexicains. Le chef indien attendit donc vainement que le Canadien acceptât ou refusât ses propositions. Alors, il reprit :

— Jusqu'à l'heure du supplice, les blancs entendent la voix d'un chef pour la dernière fois. Mes guerriers entourent l'îlot comme la rivière, des quatre côtés. Le sang indien a coulé, il doit être vengé, il faut que le sang des blancs coule à son tour. Mais l'Indien ne veut pas ce sang échauffé par l'ardeur du combat, il le veut glacé par la terreur, appauvri par la faim. Il prendra les blancs vivants, puis, quand il les tiendra dans ses serres, non plus comme des guerriers, mais comme ces chiens affamés qui hurlent après un os de buffle desséché, alors l'Indien verra ce qu'ont dans les entrailles des hommes abrutis par la privation et la peur, il fera de leur peau une selle pour son cheval de guerre, et chacune de leurs chevelures sera suspendue à ses étriers et à sa croupière, comme un trophée de sa vengeance. Mes guerriers entoureront l'îlot quinze jours et autant de nuits, s'il le faut, pour s'emparer du rebut de la race blanche.

Puis, après ces terribles menaces, l'Indien disparut derrière les arbres et cessa de se faire entendre. Mais Pepe ne voulut pas que l'Indien crût les avoir intimidés, et il s'écria aussi froidement que le lui permit la colère qui bouillonnait en lui :

— Chien qui ne sais qu'aboyer, les blancs méprisent tes vaines bravades, la vue de leur squelette seule troublerait ton sommeil ! Chacal, putois immonde, je te méprise ! Je te... je te...

Mais la rage étouffait l'ex-miquelet, et, à défaut des mots qu'il ne pouvait plus prononcer, il suppléa par le geste et fit à l'Oiseau-Noir celui qui lui parut le plus méprisant.

Et un éclat de rire bruyant accompagna cette réponse de Pepe que ce geste outrageant avait un peu calmé et qui, satisfait d'avoir eu le dernier mot, se rassit tout à fait soulagé. Quant à Bois-Rosé, il ne voyait dans les menaces de l'Indien que le refus de son héroïque sacrifice.

— Ah ! dit en soupirant le généreux vieillard, si vous m'aviez laissé faire, j'aurais arrangé tout cela à la satisfaction générale. Maintenant, il est trop tard, n'en parlons plus.

La lune était alors couchée ; le bruit lointain de la fusillade avait cessé ; le silence, l'obscurité, qui régnaient partout, firent plus vivement sentir aux trois amis combien, sans ce renfort des Indiens, il leur eût été facile de gagner la rive opposée en portant même dans leurs bras le chercheur d'or mutilé. Celui-ci, insensible à tout ce qui se passait autour de lui, continuait à être plongé dans sa léthargie.

— Ainsi, dit Pepe en rompant le premier le silence funèbre qui planait sur tout, nous avons quinze jours devant nous. Il est vrai que nous n'avons guère de vivres. Ma foi ! nous pêcherons pour dîner et nous distraire.

Mais les plaisanteries de Pepe ne furent pas suffisantes pour dérider le front soucieux du Canadien.

— Tâchons seulement, dit-il, d'employer utilement le peu d'heures qui nous restent avant le jour.

— A quoi faire ? demanda Pepe.

— A nous échapper, parbleu !

— Et comment cela ?

— Ah ! voilà l'embarrassant, reprit Bois-Rosé. Vous savez sans doute nager, Fabian ?

— Sans cela, eussé-je pu échapper au cours impétueux du Salto de Agua ?

— C'est vrai ! je crois que la peur me trouble la tête ! Eh bien ! il ne nous sera pas impossible peut-être de creuser un trou au milieu de cet îlot, et de nous confier par cette ouverture au cours de l'eau. La nuit est suffisamment noire à présent pour que les Indiens, en ne nous voyant pas nous jeter dans la rivière, nous laissent gagner un endroit éloigné d'eux. Tenez, j'en vais faire l'expérience avant de tenter le coup.

En disant ces mots, le Canadien arracha, non sans quelques efforts, un des troncs de saule du radeau naturel qui leur servait de refuge : l'extrémité noueuse de ce tronc imitait assez bien la forme d'une tête humaine. Le vieux chasseur déposa avec précaution le morceau de bois sur la surface de la rivière, et, bientôt, la masse noire flotta doucement au cours de l'eau. Les trois amis suivrent avec anxiété pendant quelques instants sa navigation

silencieuse, et ce ne fut que quand elle eut disparu dans l'obscurité que le Canadien reprit la parole :

— Vous le voyez, dit-il, un nageur prudent passerait inaperçu comme cet arbre. Pas un Indien n'a bougé.

— C'est vrai, dit Pepe ; mais qui nous assure que l'œil des Apaches ne sait pas distinguer un homme d'un morceau de bois ? Et puis, il y a parmi nous un homme qui ne sait pas nager.

— Qui donc ?

L'Espagnol montra du doigt le blessé qui, tout en dormant, gémissait sur sa couche de douleur, comme si son ange gardien l'avertissait qu'il était question de l'abandonner seul à ses ennemis.

— Qu'importe ! reprit Bois-Rosé avec quelque hésitation ; la vie de cet homme vaut-elle la vie du dernier descendant des Mediana ?

— Non, répliqua l'Espagnol ; mais moi qui étais presque d'avis tout à l'heure d'abandonner ce malheureux, je crois à présent que ce serait une lâcheté.

— Cet homme, ajouta Fabian, a peut-être des enfants, qui, eux aussi, pleureraient leur père, comme je pleurerais le mien en pareil cas.

— Ce serait une mauvaise action ; elle nous porterait malheur, Bois-Rosé, continua l'Espagnol.

La tendresse superstitieuse du Canadien s' alarma subitement à ces paroles de son compagnon, et il cessa d'insister à ce sujet ; mais il reprit :

— Eh bien ! Fabian, vous qui êtes bon nageur, suivez la route qui nous est ouverte ; Pepe et moi nous resterons pour protéger cet homme, et, si nous mourons ici, ce sera en victimes de notre devoir, et avec la joie de penser que vous, du moins, vous serez sain et sauf.

Fabian secoua négativement la tête.

— Je vous le répète, dit-il, je ne veux pas de la vie sans vous deux, et je reste avec vous.

— Mais que faire ? demanda douloureusement le Canadien.

— Cherchons ! répondirent à la fois Fabian et Pepe.

C'était malheureusement un de ces cas où toutes les ressources humaines sont impuissantes : c'était une de ces situations désespérées dont un pouvoir plus fort que celui de l'homme pouvait seul les tirer. En vain, sous le brouillard qui s'épaississait, la nuit devenait plus obscure, la ferme résolution de ne pas abandonner le blessé opposait à l'évasion des trois chasseurs un obstacle insurmontable. Bientôt, des feux allumés de tous côtés par les Indiens sur les deux rives du fleuve projetèrent sur les eaux une lumière rougeâtre, qui en éclairait le cours à une assez grande distance.

Avec cette clarté, la dernière chance de salut qu'avait proposée le Canadien devenait même impossible, quand ils eussent voulu la tenter ; mais, ni les uns ni les autres n'y songeaient plus. A l'exception du reflet des feux dont se colorait la rivière, on eût dit, au calme complet qui régnait sur les deux bords opposés, qu'ils étaient entièrement déserts, car, près des foyers, nul ennemi n'était visible, nulle voix humaine ne troublait le silence de la nuit.

Cependant, les vapeurs qui se dégageaient du sein de la rivière se condensaient petit à petit, et se resserraient autour de l'îlot. Les rives du fleuve semblaient devenir de plus en plus lointaines, puis disparurent, et, bientôt, au milieu d'un épais brouillard, les feux ne brillèrent plus que comme d'indistinctes et pâles lueurs sous la silhouette indécise et vaporeuse des arbres.

CHAPITRE IV

L'ILE FLOTTANTE

Jetons maintenant un coup d'œil sur le bord de la rivière occupée par l'Oiseau-Noir.

Les feux allumés sur les deux rives projetaient une lueur si prolongée et si éclatante que rien ne pouvait échapper aux regards des Indiens. Une sentinelle placée auprès de chacun des foyers était chargée d'observer avec soin tout ce qui pourrait se passer dans l'îlot.

Assis et adossé au pied d'un arbre, son épaule fracassée par la balle de Pepe et maintenue par des lanières de cuir, l'Oiseau-Noir ne laissait percer sur sa figure qu'une expression de férocité satisfaite ; quant à la souffrance qu'il éprouvait de sa blessure, il eût cru indigne de lui, comme Indien, d'en laisser paraître le plus faible indice.

Son œil ardent se fixait continuellement sur la masse sombre de l'île dans laquelle il supposait livrés à de terribles angoisses les trois hommes du sang desquels il avait tant de soif.

Pendant les premières heures de la nuit, la surveillance des Indiens put facilement s'exercer ; mais, à mesure que le brouillard se condensait, le cercle de lumière se rétrécissait petit à petit. Bientôt, les vapeurs devinrent assez intenses pour dérober à l'œil des veilleurs le bord opposé du fleuve ; la clarté des foyers arrivait à peine jusqu'à l'îlot, qui lui-même disparut enfin sous la brume.

Le chef indien sentit qu'il était urgent de redoubler de surveillance. Il appela deux guerriers sur le dévouement desquels il pouvait compter. A l'un il ordonna de traverser la rivière, à l'autre de suivre le bord où il se trouvait, afin de donner ainsi aux vedettes sur les deux rives les mêmes ordres et de leur porter les mêmes menaces.

— Allez, leur enjoignit le chef, et dites à mes guerriers qui se sont chargés de surveiller ces chrétiens, dont la chevelure et la peau serviront d'ornement à nos chevaux, que les fils des bois doivent avoir chacun quatre oreilles pour remplacer les yeux, que le brouillard rend inutiles. Dites-leur que leur vigilance les rendra dignes de la reconnaissance d'un chef ; mais que, dans le cas où le sommeil assourdirait leurs oreilles, le casse-tête de l'Oiseau-Noir les enverra dormir à jamais dans la terre des Esprits.

Les deux messagers partirent pour s'acquitter de leur mission, et revinrent bientôt assurer le chef noir qu'il pouvait compter sur le strict accomplissement de ses ordres.

En effet, stimulés à la fois par leur propre haine pour la race blanche et par l'espoir d'une récompense ; redoutant, si le sommeil les surprenait, non pas le châtement promis, un Indien craint rarement la mort, mais effrayés de l'idée de se réveiller dans les terrains de chasse du pays des Esprits, portant sur leur front la flétrissure qui accompagne le guerrier que le sommeil a vaincu, les vedettes redoublèrent de vigilance.

Il est peu de bruits nocturnes qui puissent échapper à l'ouïe merveilleuse des Indiens, comme peu d'objets ont le pouvoir de se dérober à leurs yeux perçants ; mais, en cette occasion, le brouillard ôtait à l'air sa sonorité en même temps qu'il cachait à l'œil les objets extérieurs. L'attention la plus soutenue pouvait donc seule suppléer aux sens mis en défaut.

Les yeux fermés, l'oreille ouverte, et debout pour chasser la torpeur que le morne silence de la nature faisait peser sur eux, les guerriers indiens se tenaient immobiles près de leurs foyers ; seulement, chacun à son tour y jetait une branche d'arbre pour les raviver, et reprenait ensuite sa posture silencieuse et attentive.

Un assez long espace de temps s'écoula ainsi pendant lequel, sur les rives comme dans l'île, le seul bruit qui se fit entendre dans la nuit était la rumeur affaiblie d'une cataracte lointaine de la rivière, et le murmure des roseaux que l'eau courbait dans son cours.

Sur la rive gauche, se tenait le chef indien. L'air viv de la nuit, en envenimant sa blessure, ne faisait qu'exciter la haine dont son cœur était déjà gonflé. La lueur du foyer allumé auprès de l'arbre contre lequel il était adossé éclairait sur son visage noirâtre des traits altérés par le sang qu'il avait perdu. Sa figure couverte de hideuses peintures et contractée par la douleur qu'il dédaignait de montrer, ses yeux brillants et farouches le faisaient ressembler à l'une des idoles sanguinaires des temps barbares.

Peu à peu, cependant, malgré l'empire qu'un Indien sait exercer sur ses sens, ses yeux se voilèrent de leurs paupières appesanties par le sommeil, et un assoupissement presque invincible s'empara de lui.

Au bout de quelques instants, son sommeil devint si profond qu'il n'entendit pas les branches sèches craquer sous un mocassin, et qu'il ne vit pas un Indien de sa tribu s'avancer vers lui.

Immuable et droit comme la tige d'un bambou, un coureur apache, couvert de sang, les narines gonflées et la poitrine haletante, attendait à deux pas de l'Indien endormi que le chef redouté devant lequel il se présentait ouvrît les yeux et l'interrogeât.

Le coureur, néanmoins, à l'aspect de la tête du chef qui se penchait insensiblement sur sa poitrine, résolut d'annoncer sa présence. Ce fut d'une voix creuse et gutturale qu'il fit entendre des mots.

— Quand l'Oiseau-Noir ouvrira les yeux, il entendra de ma bouche un message qui chassera le sommeil loin de lui.

L'Indien souleva ses paupières au son de la voix qui frappait ses oreilles, et un effort de sa volonté écarta brusquement le sommeil sous lequel il succombait. Honteux qu'un chef eût été surpris endormi comme un guerrier de peu de renom, l'Indien crut devoir s'excuser :

— L'Oiseau-Noir a perdu beaucoup de sang ; il en a perdu assez pour que le prochain soleil ne le sèche pas sur la terre, et son corps est plus faible que sa volonté.

— L'homme est ainsi, répliqua sentencieusement le messager.

L'Oiseau-Noir reprit :

— C'est quelque message bien important sans doute à me communiquer, puisque le Chat-Pard a choisi pour me le transmettre le plus agile de ses coureurs.

— Le Chat-Pard ne transmettra plus de message, répondit l'Indien de sa voix gutturale. La lance d'un blanc est entrée dans sa poitrine, et le chef chasse à présent avec ses pères dans la terre des Esprits.

— Qu'importe ! il est mort vainqueur ; il a vu, avant de mourir, les chiens blancs dispersés dans la plaine.

— Il est mort vaincu ; ce sont, au contraire, les Apaches qui ont dû fuir après avoir perdu leur chef et cinquante guerriers renommés.

Peu s'en fallut que, malgré la douleur cuisante de sa blessure, et en dépit de l'empire qu'un chef indien doit exercer sur lui-même, l'Oiseau-Noir ne bondît sur ses pieds à cette nouvelle inattendue. Cependant, il se contint, répondit gravement, quoique ses lèvres tremblèrent :

— Qui t'envoie donc alors vers moi, messager de si tristes nouvelles ?

— Des guerriers qui ont besoin d'un chef pour réparer leur défaite. L'Oiseau-Noir n'était que le chef d'une tribu, il est aujourd'hui le chef d'une peuplade entière.

L'orgueil satisfait brilla dans l'œil noir de l'Indien. Son autorité s'augmentait d'une part, de l'autre la défaite dont on lui transmettait la nouvelle démontrait la sagesse du conseil qu'il avait donné et que les chefs avaient repoussé.

— Si les carabines du Nord se fussent jointes à celles de nos guerriers, les blancs du Sud n'auraient pas été vainqueurs.

Puis, son orgueil humilié rappelant à sa mémoire la manière injurieuse dont les deux chasseurs avaient repoussé ses propositions, ses prunelles lancèrent de farouches éclairs de haine, et il reprit en montrant du doigt sa blessure :

— Que peut faire un chef blessé ? Ses jambes refusent de le porter ; à peine pourra-t-il se tenir sur la selle de son cheval.

— On l'y attachera, reprit l'Indien. Un chef est à la fois une tête et un bras : si le bras est impuissant, la tête agira ; la vue du sang de leur chef animera toujours les guerriers. Le feu du conseil s'est allumé de nouveau après la déroute ; en attend l'Oiseau-Noir pour y faire entendre sa voix ; son cheval de bataille est prêt, marchons.

— Non, répondit l'Oiseau-Noir, mes guerriers entourent, sur ces deux rives, les guerriers blancs que je voulais avoir pour alliés ; à présent, ce sont des ennemis ; la balle de l'un d'eux a brisé pour six lunes le bras qui était si prompt dans le combat et m'offrit-on le commandement de dix peuplades, je le refuserais pour attendre ici l'heure où le sang dont j'ai soif coulera devant mes yeux.

L'Oiseau-Noir raconta brièvement la captivité de Gayferos, sa délivrance par le Canadien, le rejet de ses propositions, et enfin le vœu de vengeance qu'il avait fait.

Le messager l'avait écouté gravement.

Il sentait toute l'importance d'une nouvelle action avec les chercheurs d'or, au moment où ceux-ci, enivrés de leur victoire, devaient se croire à l'abri d'une attaque si prochaine, et il insista en proposant à l'Oiseau-Noir de se faire remplacer dans son blocus par un chef de son choix.

L'Indien fut inébranlable.

Cependant, le coureur ne se tint pas pour battu.

— C'est bien, dit-il, le moment n'est pas loin où le soleil va luire, j'attendrai qu'il soit jour pour reporter aux Apaches la nouvelle que l'Oiseau-Noir préfère le soin de sa vengeance personnelle à l'honneur de sa nation tout entière. En différant mon départ, j'aurai retardé le moment où nos guerriers auront à regretter la perte du plus brave d'entre eux.

— Soit, dit l'Indien d'un ton d'autant plus grave que cette adroite flatterie chatouillait plus agréablement son orgueil ; mais un coureur a besoin de se reposer après une bataille suivie d'une longue course. Pendant ce temps, j'écouterai le récit du combat où le Chat-Pard a perdu la vie.

Le messager s'assit près du feu, les jambes croisées, un coude sur le genou et la tête dans le creux de la main. Après quelques minutes de silence et de repos, pendant lesquelles les battements précipités de son cœur s'épaissèrent, l'Indien commença le rapport circonstancié de l'attaque du camp des blancs par sa peuplade. Il n'omit aucun des faits qui pouvaient réveiller la haine de l'Oiseau-Noir pour les Mexicains.

Ce récit achevé, le coureur s'étendit près du feu et s'endormit ou parut du moins s'endormir. Mais, cette fois, les passions tumultueuses et contraires qui bouillonnaient dans le cœur de l'Oiseau-Noir, l'ambition d'une part, la soif de la vengeance de l'autre, le tinrent éveillé sans qu'il eût à faire aucun effort pour vaincre le sommeil.

La rive où l'Oiseau-Noir bivaquait devint aussi calme que l'îlot perdu au milieu des brouillards.

Au bout d'une heure environ, le coureur se leva à demi de sa couche de gazon ; écartant la pan du manteau de peau de bison qu'il avait ramené sur sa tête pour se préserver du brouillard, il aperçut l'Oiseau-Noir immobile dans la même attitude et les yeux ouverts.

— Le silence de la nuit a parlé à mes oreilles, dit-il, et j'ai pensé qu'un chef renommé comme l'Oiseau-Noir doit, au lever du soleil, tenir ses ennemis en sa puissance et entendre leur chant de mort.

— Mes guerriers ne peuvent marcher sur les eaux comme sur le sentier de la guerre, répondit le chef ; les hommes du Nord ne ressemblent pas à ceux du Sud dont les carabines ne sont entre leurs mains que des roseaux creux.

— Le sang qu'a perdu l'Oiseau-Noir a trompé son esprit et obscurci ses yeux. S'il veut le permettre, j'agirai pour lui, et demain sa vengeance sera complète.

— Faites, reprit le chef ; de quelque côté que vienne la vengeance, elle sera comme un hôte agréable à mon foyer.

— Bien ! j'amènerai bientôt ici les trois chasseurs et celui dont ils n'ont pu sauver la chevelure.

En disant ces mots, le coureur se leva et se perdit bientôt dans la brume aux yeux de l'Oiseau-Noir toujours fixés dans la direction de l'îlot.

Là, du moins, de plus généreuses passions étaient en jeu. Tandis que le silence imposant de la nuit couvrait toute la nature environnante, le sommeil fuyait aussi les trois chasseurs.

S'il est des moments affreux dans la vie, où le cœur peut venir à manquer aux hommes les plus braves, c'était certes dans la circonstance présente. Outre que le danger était terrible, inévitable, il ne présentait même pas la chance, comme suprême et dernière consolation, de vendre chèrement sa vie.

Cernés par les ennemis que les arbres du rivage dérobaient à leurs coups, les trois chasseurs ne pouvaient même plus exciter leur fureur, comme la veille, en en faisant tomber quelques-uns sous leurs balles. D'ailleurs, Bois-Rosé et l'Espagnol connaissaient trop bien l'implacable opiniâtreté des Indiens pour espérer que, lassé d'un blocus prolongé, l'Oiseau-Noir permettrait à ses guerriers de répondre à leurs attaques, et de les faire succomber sous une fusillade meurtrière.

Cette mort des soldats sur le champ de bataille eût paru trop douce à la haine du chef apache. Il voulait ses ennemis vivants, l'âme et le corps affaiblis par la faim.

Sous l'impression de ces tristes pensées, les trois chasseurs ne parlaient plus, mais ils se résignaient à leur sort, plutôt que de songer à abandonner le malheureux blessé en essayant une descente sur l'une des rives. Fabian était aussi déterminé que ses compagnons à mourir ; ses espérances trompées, le profond découragement qui s'était emparé de lui, ôtaient à la mort son cortège habituel de terreurs ; néanmoins, l'ardeur de son sang lui faisait préférer une mort prompte, les armes à la main, à la mort ignominieuse et lente qui les attendait tous au poteau des Indiens.

Il se décida le premier à rompre le silence mortel qui planait sur l'îlot au milieu de la brume nocturne.

La profonde tranquillité du fleuve et de ses bords n'était, aux yeux expérimentés du Canadien et de l'Espagnol, qu'un indice plus certain de l'invincible résolution de leurs ennemis ; mais elle paraissait à Fabian un symptôme rassurant, une faveur du ciel dont il fallait profiter.

— Tout dort maintenant autour de nous, dit-il ; non seulement les Indiens sur la rive, mais tout ce qui a vie dans les bois et dans les déserts, la rivière elle-même semble avoir ralenti son cours. Voyez, les reflets des feux expirent bien loin de nous. Ne serait-ce pas le moment d'opérer une descente sur l'une ou l'autre des deux rives ?

— Les Indiens dormir ! interrompit Pepe avec amertume, oui, comme cette eau qui semble stagnante, mais qui n'en poursuit pas moins son cours jusqu'aux gouffres inconnus où elle va se perdre. Vous n'aurez pas fait trois pas dans la rivière que vous verrez les Indiens s'y précipiter après vous, comme vous avez vu tantôt les loups s'y lancer à la poursuite du cerf. N'avez-vous rien de mieux à proposer, vous, Bois-Rosé ?

— Non, répondit brièvement le Canadien, tandis que sa main cherchait silencieusement celle de Fabian ; puis, de l'autre, il montra le blessé qui continuait à s'agiter, tout en dormant, sur sa couche de douleur. Ce geste répondait à toutes les objections de Fabian.

— Mais, à défaut d'autre chance, répondit celui-ci, nous aurions du moins celle de mourir avec honneur, côte à côte, comme nous voulons mourir. Si nous sommes vainqueurs, nous pourrions venir au secours de ce malheureux qui n'a plus que nous pour défenseurs. Si nous succombons, Dieu lui-même pourra-t-il nous reprocher, quand nous paraîtrons devant lui, d'avoir sacrifié la vie de l'homme qu'il avait confié à notre garde, lorsque nous avons nous-mêmes exposé la nôtre dans l'intérêt de tous ?

— Non, sans doute, répondit Bois-Rosé ; mais espérons encore en ce Dieu qui nous a réunis par un miracle : ce qui n'arrive pas aujourd'hui peut arriver demain ; nous avons du temps devant nous d'ici que les provisions viennent à nous manquer. Aborder le rivage de quelque côté que ce fut, serait marcher à une mort certaine à présent que le nombre des Indiens a plus que triplé probablement. Mourir ne serait rien, car c'est toujours une ressource suprême dont nous disposerons tant que nous aurons un couteau dans les mains. Mais peut-être serions-nous faits prisonniers, et je frémis à l'idée de l'horrible agonie qu'ils nous réserveraient. Oh ! mon Fabian bien-aimé, ces Indiens, du moins, dans leur intention de ne nous prendre que vivants, prolongent encore pour moi de quelques jours le bonheur d'être près de vous.

Le silence régna de nouveau parmi le groupe consterné... Cette idée de vivre encore près de son enfant était pour le Canadien comme le sursis accordé au condamné avant le supplice : mais bientôt, pareil à ce malheureux qui, en songeant au moment fatal qui n'est que différé, secoue avec rage les barreaux de son cachot, Bois-Rosé, en devançant en imagination le jour terrible du dénouement, tourmentait convulsivement un des troncs de l'îlot. Sous son étreinte puissante, l'île tremblait comme si elle allait être arrachée à sa base.

— Ah ! les chiens ! les démons ! s'écria dans ce même moment l'Espagnol qui ne put étouffer un cri de rage. Voyez !

Une lueur rougeâtre perçait insensiblement le voile de vapeurs étendu sur la rivière, et semblait avancer en grossissant, comme le reflet d'un incendie qui se propage.

Et, chose étrange ! l'incendie glissait sur les eaux.

Quelque intensité qu'eût le brouillard presque palpable qui se dégageait de la rivière, la masse de feu que charriaient ses eaux les dissipait comme le soleil dissipe les nuages.

Les trois chasseurs n'avaient pas encore eu le temps de s'étonner de l'apparition de cette clarté soudaine, que déjà ils avaient pu en deviner la cause.

Une longue pratique de la vie des déserts et des dangers toujours renaissants qu'elle entraîne avec elle avait donné au Canadien une fermeté de muscles que l'Espagnol n'avait pas encore atteinte. Au lieu de se laisser emporter à l'élan de sa colère comme Pepe, Bois-Rosé avait gardé son calme habituel.

Il savait qu'un danger qu'on envisage de sang-froid est presque à demi surmonté, tout effrayant qu'il puisse paraître, et son sang-froid redoublait d'ordinaire à l'approche du péril.

— Oui, dit-il en répondant à l'exclamation de l'ex-miquelet, je vois ce que c'est tout aussi bien que si les Indiens me l'avaient dit à l'avance. Vous parliez tout à l'heure de renards enfumés dans leur trou ; eh bien, les coquins veulent nous brûler dans le nôtre.

Cependant le globe de feu qui flottait sur la rivière grossissait avec une effrayante rapidité, et confirmait les paroles du Canadien. Déjà, au milieu des eaux empourprées par la flamme, les roseaux, les pousses d'osier qui formaient la ceinture de l'îlot, commençaient à revenir distincts.

— C'est un brûlot, s'écria Pepe, avec lequel ils veulent incendier notre île.

— Vive Dieu ! ajouta Fabian, mieux vaut encore lutter contre le feu que d'attendre ainsi sans combat.

— C'est vrai, dit Bois-Rosé, mais le feu est un terrible adversaire, et il combat pour ces démons.

Ici les assiégés ne pouvaient rien opposer à l'action dévorante de la flamme, et le brûlot devait consumer la petite île, sans qu'il restât à ceux qui y étaient d'autre chance d'échapper à l'incendie que de se jeter à l'eau. Dès lors les Indiens étaient maîtres d'en finir avec eux à coups de fusil ou de les prendre vivants.

Tel avait été le calcul du coureur indien. Par son ordre, les Apaches avaient abattu un tronc d'arbre garni de son feuillage ; une épaisse couche d'herbes mouillées entrelacées dans ses branches formait une sorte de plancher sur lequel était empilé tout le branchage dont on avait dépouillé un pin résineux. Après avoir mis le feu à cette machine incendiaire, on l'avait confiée au cours de l'eau en lui donnant la direction de la petite île.

Le radeau s'avavançait, le pétilllement du bois résineux se faisait déjà entendre, et sous un dais de fumée noirâtre qui s'élevait dans les airs et se mêlait au brouillard, brillait une flamme dont la clarté augmentait de moment en moment. Non loin de la

rive, on pouvait de temps à autre apercevoir la silhouette rouge d'une sentinelle indienne.

Pepe ne put résister à une tentation soudaine.

— Tiens, démon de l'enfer ! dit-il à demi-voix, toi, du moins, tu n'iras pas raconter à ton village les derniers moments de l'agonie d'un chrétien.

En disant ces mots, le canon de la carabine de l'irascible Espagnol brilla d'une lueur rouge à travers les roseaux, et l'on vit s'affaisser le panache d'un guerrier indien au même moment où l'explosion de l'arme à feu troubla le silence qui régnait depuis si longtemps sous le manteau de la nuit.

— Triste et tardive vengeance ! dit solennellement Bois-Rosé en voyant tomber l'Indien.

Comme si en effet les Apaches dédaignaient les coups d'un ennemi vaincu, la rive demeura plongée dans son morne silence sans qu'un seul hurlement accompagnât selon l'habitude, les derniers soupirs d'un guerrier.

La flamme des fascines enflammées, qui n'étaient déjà plus qu'à une assez courte distance de l'îlot et en ligne droite avec lui, laissait voir les traits de l'Espagnol contractés par son impuissante fureur.

— *Domonio !* s'écria-t-il en frappant du pied, je mourrai avec d'autant plus de calme que j'aurai envoyé avant moi, dans l'autre monde, plus de ces démons à peau rouge.

Et, tout en pressant sa carabine dans ses mains, son œil cherchait partout sur les deux rives quelque victime à sacrifier à son besoin de vengeance.

Pendant ce temps, le Canadien épiait froidement le bloc de feu qui, en s'avancant et en s'échouant sur l'îlot, devait en embraser les arbres desséchés.

— Eh bien ! s'écria Pepe dont la rage aveuglait le jugement, vous aurez beau considérer ce brûlot, avez-vous quelque moyen de faire devier ce bûcher flottant qui va s'attacher aux flancs de l'île ?

— Peut-être, répondit laconiquement le Canadien en continuant son examen.

L'ex-miquelet se mit à siffler entre ses dents avec un air d'indifférence qu'il affectait en vain pour dissimuler sa colère.

— Et tenez, reprit Bois-Rosé, j'aperçois ici quelque chose qui me prouve que les raisonnements de ces fils des bois ne sont pas infaillibles, et si ce n'était que, dans une ou deux minutes, nous allons recevoir une grêle de balles et de flèches pour nous forcer à rester cachés pendant que le brûlot va nous incendier et nous empêcher de le repousser, je me soucierais de ce radeau enflammé comme d'une mouche à feu qui vole dans l'air.

En construisant l'espèce de plancher d'herbes mouillées dont nous avons parlé, les Indiens en avaient caculé l'épaisseur de manière qu'il fût desséché par le contact du feu et qu'il s'enflammât, ainsi que les branches de l'arbre qu'il supportait, au moment à peu près où le brûlot échouerait contre l'île.

Mais l'herbe plongeait souvent dans l'eau, et l'humidité dont elle s'imprégnait à chaque instant avait retardé sa combustion. Les grosses branches de l'arbre n'avaient pas non plus eu le temps de

s'enflammer. Les menues branches et le feuillage subsistaient seuls l'action du feu.

Cette circonstance n'avait pas échappé à l'œil investigateur du Canadien qui, une longue gaule à la main, résolut d'éparpiller l'herbe et de l'empêcher ainsi de s'enflammer ; mais, au même moment où il s'apprêtait à risquer cette tentative dangereuse, ce qu'il avait prédit arriva.

Quelques balles et des flèches passèrent en sifflant dans le peu d'espace resté vide entre l'île et le brûlot. Ces décharges paraissaient avoir plutôt pour but d'effrayer les chasseurs que de les atteindre.

— C'est un parti pris, dit Bois-Rosé à voix basse, de ne nous prendre que vivants ; eh bien, c'est une chance à tenter.

Le morceau de feu touchait presque l'îlot ; quelques instants de plus, et l'incendie allait le dévorer. Une vapeur embrasée enveloppait déjà ses hôtes, quand, avec la rapidité de l'éclair, le Canadien se laissa glisser dans l'eau et disparut tout entier.

Des hurlements partirent des deux bords de la rivière, et les Indiens, ainsi que l'Espagnol et Fabian, restés seuls, virent l'arbre flottant osciller sous l'étreinte puissante du Canadien. L'énorme foyer jeta une clarté plus éblouissante ; puis bientôt l'eau siffla, la masse de feu se disjoignit et s'abîma dans un flot d'écume.

Les ténèbres et le brouillard étendaient de nouveau leur dais sombre sur tout le cours de la rivière.

L'arbre aux branches noircies, détourné de sa direction, passait outre en froissant les roseaux de l'île, lorsqu'au milieu des hurlements des Indiens stupéfaits, Bois-Rosé rejoignait ses compagnons.

L'îlot tremblait encore sous l'effort du Canadien pour y reprendre terre.

— Hurlez à votre aise, dit Bois-Rosé en reprenant haleine, vous ne nous tenez pas encore ; mais, ajouta-t-il tout bas, serons-nous toujours aussi heureux ?

En effet, ce danger surmonté, combien ne leur en restait-il pas encore à vaincre ? Qui pouvait prévoir les nouvelles ruses que les Indiens emploieraient contre eux ?

Ces réflexions n'avaient pas tardé à dissiper la première ivresse du triomphe, et à faire succéder un morne silence aux félicitations adressées par les deux chasseurs à Bois-Rosé.

Tout à coup Pepe bondit sur ses pieds en étouffant un cri, et cette fois ce fut un cri de joie.

— Sauvés ! répéta le Canadien d'une voix tremblante. Oh ! parlez, Pepe, parlez vite.

— N'avez-vous pas remarqué, continua l'ex-miquelet, comment, il y a peu d'heures, l'îlot tout entier tremblait sous nos mains quand nous avons arraché quelques grosses branches pour nous fortifier ; ne vous rappelez-vous pas comment vous-même, Bois-Rosé, vous le faisiez trembler encore il n'y a qu'un moment ? Eh bien, j'avais songé un instant à former un radeau des troncs qui sont sous nos pieds, mais j'y renonce à présent ; nous sommes trois, nous pouvons, à force de bras, déraciner l'île elle-même et la mettre à flot. Le brouillard est épais, la nuit noire, et demain, quand le jour paraîtra...

— Nous serons transportés loin d'ici, s'écria Bois-Rosé. A l'œuvre ! à l'œuvre ! Le vent qui fraîchit indique l'approche du matin ; nous n'avons pas trop de temps devant nous. Si je n'ai pas perdu mon coup d'œil de marin, la rivière ne nous fera guère filer plus de trois nœuds à l'heure.

— Tant mieux ! dit Pepe, le déplacement sera moins visible.

Le brave Canadien ne prit que le temps de secouer la main de ses deux compagnons, et il se leva.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Fabian. Ne pouvons-nous pas tous trois, comme l'a proposé Pepe, déraciner l'île en réunissant nos efforts ?

— La déraciner, sans doute, Fabian ; mais nous courrons risque aussi de l'éparpiller comme un fagot dont on brise la hart, et notre salut dépend de la conservation de l'îlot tel que l'a fait la nature. C'est peut-être quelque mère branche, ou quelque grosse racine ancrée au fond de la rivière, qui le retient immobile. Bien des années ont dû s'écouler depuis que ces arbres se sont échoués ici, si j'en juge par le terrain qui s'est formé au-dessus d'eux. L'eau doit à la longue avoir pourri cette racine ou cette branche, et voilà ce dont je veux m'assurer.

En ce moment le chant lugubre d'un oiseau de nuit interrompit le Canadien. Ces notes plaintives, qui troublaient tout à coup le silence profond de la nuit, à l'instant même où quelque espoir venait de briller aux yeux des chasseurs, retentirent aux oreilles de Pepe comme un funèbre présage.

— Ah ! dit tristement l'Espagnol, dont le danger réveillait les idées superstitieuses, la voix de la chouette dans une circonstance semblable à celle-ci n'annonce rien de bon.

— L'imitation est parfaite, j'en conviens, reprit Bois-Rosé ; mais vous ne devriez pas vous laisser tromper ainsi. C'est une sentinelle indienne qui chante, soit pour avertir ses compagnons d'ouvrir l'œil, ou, ce qui est plus conforme à leur méchanceté diabolique, pour nous faire entendre qu'ils veillent sur nous. C'est une espèce de chant mortuaire dont ils veulent nous régaler.

Le Canadien achevait à peine, quand, de la rive opposée, la même harmonie se répéta avec des modulations tantôt moqueuses, tantôt funèbres, qui confirmaient de point en point la supposition du vieux chasseur. Mais ces voix n'en étaient pas moins effrayantes, car elles révélaient tous les périls et les embûches que cachait l'obscurité de la nuit.

— J'ai envie de leur crier de rugir plutôt comme des tigres qu'ils sont, dit Pepe.

— Gardez-vous-en bien, ce serait leur révéler au juste la position que nous occupons. Les coquins ne le savent plus trop.

En disant ces mots, Bois-Rosé entra dans l'eau avec la plus grande précaution. Ce n'était pas sans quelque inquiétude que les deux chasseurs restés dans l'île suivaient de l'œil les recherches du Canadien. Celui-ci, enfoncé dans l'eau, disparaissait de temps en temps sous la surface de la rivière, comme le plongeur cherchant le long des flancs du navire, la voie d'eau qui menace de le faire couler.

— Eh bien ! demanda vivement Pepe quand le Canadien se remontra pour reprendre haleine, sommes-nous affourchés sur plusieurs ancres ?

— Tout va bien, je crois, répondit Bois-Rosé, je n'en vois qu'une jusqu'à présent qui retienne l'îlot immobile, mais c'est l'ancre de miséricorde.

— Prenez garde surtout de vous avancer trop ! s'écria Fabian, vous pourriez vous engager sous les racines et dans le réseau des branches au-dessus de l'eau.

— Soyez sans crainte, enfant, reprit le Canadien. Une baleine resterait plutôt accrochée à un canot de pêche qu'elle peut faire sauter à vingt pieds en l'air, que moi sous cette île que d'un coup d'épaule j'éparpillerais en morceaux.

La rivière bouillonna de nouveau sur la tête du Canadien. Un assez long espace de temps s'écoula pendant lequel, comme si les prévisions de Fabian dussent se réaliser, la présence de Bois-Rosé sous l'eau était visible aux remous formés autour de l'îlot, qui bientôt oscilla sur sa base comme une embarcation au milieu de la houle. On sentait que le géant devait faire un dernier et puissant effort. Le cœur de Fabian se serra un instant dans sa poitrine à l'idée que Bois-Rosé luttait peut-être contre la mort, quand un craquement sourd, semblable à celui de la membrure d'un navire qui se brise contre un rocher, se fit entendre presque sous ses pieds.

Au même instant, le Canadien reparut au-dessus de la surface de la rivière, les cheveux ruisselants d'eau, la figure enflammée par le sang qui s'y était violemment porté. D'un bond il reprit place dans l'îlot, qui commença de tourner lentement sur lui-même, puis de suivre doucement le courant. Une énorme racine, enfoncée à une assez grande profondeur dans le lit de la rivière, s'était brisée dans les mains vigoureuses du colosse dont le désespoir avait décuplé la force.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il, le dernier et seul obstacle qui nous retenait est vaincu et nous sommes à flot.

En effet, pendant qu'il parlait, l'îlot s'avancait poussé par le courant, presque insensiblement, il est vrai, mais il s'avancait.

— Maintenant, continua Bois-Rosé, notre vie est entre les mains de Dieu. Si l'îlot se maintient au milieu de la rivière, nous serons bientôt, grâce au brouillard qui couvre sa surface, hors de la vue et de la portée des Indiens. Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il avec ferveur, quelques heures encore de nuit, et vos créatures sont sauvées !

Les trois chasseurs gardèrent le silence. Ils suivaient d'un œil trop inquiet les mouvements de l'île flottante pour essayer d'échanger un seul mot.

Le jour allait bientôt paraître, mais la fraîcheur de la nuit, qui s'augmente toujours une heure ou deux avant le lever du soleil, condensait de plus en plus les vapeurs qui s'élevaient de la rivière.

Les feux de la rive ne paraissaient plus que comme des étoiles qui pâlissent sur le firmament au retour de l'aube. De ce côté le péril était moins grand, la chance d'échapper à la vue des senti-

nelles indiennes presque sûre ; mais un autre danger menaçait les trois chasseurs.

L'îlot flottant, quelque doucement qu'il fût entraîné par le cours de l'eau, suivait le fil de la rivière en tournoyant, et il était à craindre que dans cette rotation continuelle il ne déviât de la ligne droite et n'allât s'échouer sur l'un des bords. Les Indiens occupaient les deux rives.

Comme le marin qui, d'un regard plein d'angoisses, suit les mouvements de son navire désemparé par la tempête et contemple avec effroi les récifs où, poussé par la vague, il va peut-être bientôt s'engloutir, ainsi les trois chasseurs, en proie à la plus cruelle anxiété, observaient dans un morne silence la marche tortueuse et incertaine de leur îlot. Quand parfois la ceinture d'osiers et de roseaux qui l'entourait frémissait au souffle d'une brise légère venant d'une des rives, il semblait alors incliner vers la rive opposée en décrivant un large cercle ; quand parfois aussi, saisi par un des courants formés par l'inégalité du lit de la rivière, il devait obéir à son impulsion, sa marche alors était en ligne droite : mais, dans aucun cas, les efforts de ceux qui le montaient ne pouvaient lui donner une direction.

Heureusement le brouillard était si intense que les arbres mêmes qui ombrageaient les berges de la rivière avaient cessé d'être visibles.

— Allons, courage, disait Pepe, tant que les arbres des rivages continueront d'être cachés à nos yeux, c'est signe que nous sommes dans la bonne voie. Ah ! si Dieu daigne nous favoriser encore, bien des hurlements retentiront sur ces bords si paisibles à présent, quand au point du jour les Indiens ne trouveront plus ni l'îlot ni ceux qu'il abritait.

— Oui, répondit le vieux chasseur, vous avez eu là une idée lumineuse, Pepe ; dans le trouble où j'étais, cette idée-là ne me serait pas venue à moi... une idée si simple !

— Ce sont toujours les dernières qui viennent à l'esprit ; mais savez-vous ce que cela prouve, Bois-Rosé ? ajouta l'ex-miquelet à l'oreille de son compagnon, c'est que dans les déserts la crainte de la mort est déjà une préoccupation sérieuse, et qu'il est imprudent de s'y aventurer longtemps avec ceux qu'on aime plus que sa vie ; cette nouvelle chance expose un homme à perdre tous ses moyens. Je vous le dis franchement, Bois-Rosé, depuis tantôt je ne vous reconnais plus.

— C'est vrai, je ne me reconnais plus moi-même, répondit simplement le Canadien à voix basse, et cependant...

Bois-Rosé n'acheva pas, car une rêverie profonde venait de s'emparer de lui, pendant laquelle, comme un homme dont le corps est présent tandis que son âme est absente, il ne parut plus s'occuper de surveiller les mouvements incertains de l'îlot flottant. C'est que pour le chasseur qui, depuis vingt ans, vivait dans la liberté sans bornes des déserts, renoncer à cette vie, c'était mourir ; renoncer à voir Fabian tous les jours, à la consolation de sentir son fils d'adoption lui fermer les yeux, c'était également

dire adieu au bonheur. Fabian et le désert étaient les deux affections dominantes de sa vie ; abandonner l'un ou l'autre lui semblait un effort impossible. C'était, dans l'âme du chasseur, une lutte entre l'homme civilisé et l'homme qu'une longue habitude avait rendu presque sauvage.

Pepe ne tarda pas à interrompre les rêveries du Canadien. Déjà, depuis quelques moments, le premier jetait dans la direction de l'une des rives du fleuve des regards plus inquiets. A travers le voile du brouillard il lui semblait apercevoir confusément les formes blanches et fantastiques que les arbres dessinaient à travers la brume. C'étaient comme des fantômes encore indistincts, recouverts de longues draperies de vapeurs et qui semblaient se pencher éplorés sur la rivière.

— Nous dévions, Bois-Rosé, dit tout bas Pepe ; ces flots de brume qui paraissent plus épais là-bas ne doivent être que la cime des saules du rivage.

— C'est vrai ! reprit le Canadien qui s'arracha à ses méditations ; aux feux qui brillent encore de droite et de gauche, il est facile de voir combien nous avons fait peu de chemin depuis une demi-heure.

En cet endroit, l'îlot flottant parut recevoir une impulsion plus rapide. En quelques secondes il eut décrit deux des courbes qu'il ne décrivait auparavant que dans un espace de temps bien plus considérable, et la cime des arbres lointains ne tarda pas à devenir moins confuse. Les deux chasseurs échangèrent un regard d'inquiétude.

Le radeau s'avancé toujours du côté de la rive. Un des feux qui tout à l'heure ne jetait qu'une pâle lueur au milieu du brouillard augmentait petit à petit de clarté aux yeux de Bois-Rosé frémissant.

Déjà on pouvait apercevoir une des vedettes indiennes debout et immobile sous son effrayant costume de combat.

Une longue crinière de bison couvrait sa tête, au-dessus de laquelle une touffe de plumes ondoyait comme le cimier d'un casque romain.

Le Canadien montra du doigt à Pepe le guerrier appuyé sur sa lance. Heureusement, la brume était trop opaque pour que l'Apache, que le feu seul rendait visible, pût encore apercevoir la masse sombre de l'îlot qui flottait doucement comme un oiseau marin sur la surface de la rivière.

Cependant, comme si l'instinct avertissait le sauvage que l'intrépidité et l'adresse de ses ennemis allaient mettre sa vigilance en défaut, il redressa sa tête penchée et secoua la crinière endoyante dont elle était ornée.

— Aurait-il quelque soupçon ? dit le Canadien à Pepe.

— Ah ! si une carabine ne faisait pas plus de bruit qu'une flèche, avec quel empressement j'enverrais ce bison humain monter la garde dans l'autre monde ! répondit l'Espagnol.

Les deux chasseurs ne tardèrent pas à voir le guerrier indien ficher en terre sa lance sur laquelle il s'appuyait, pencher le corps en avant, et arrondir

ses deux mains au-dessus de ses yeux pour en concentrer les regards perçants.

Un éclair d'angoisse traversa le cœur des fugitifs, qui, pendant un instant, ne respirèrent plus, à l'aspect de l'Indien.

Le féroce guerrier, le corps ployé en deux, comme une bête féroce aux aguets, la figure à moitié couverte des longues mèches de sa coiffure, était hideux et terrible à voir. Un homme d'un courage ordinaire ne l'eût pas contemplé sans frémir.

Mais les trois fugitifs eussent dédaigné cette effrayante apparition comme celle d'un enfant, si, dans ce moment critique, un enfant n'eût pas été aussi à redouter que l'Indien.

Au milieu de la brume épaisse, le foyer près duquel veillait le sauvage n'éclairait qu'un cercle rétréci.

Tout d'un coup l'Apache, après être resté quelques instants dans l'attitude de l'homme dont l'œil cherche à distinguer un objet lointain au milieu des ténèbres, fit deux ou trois pas dans la direction du fleuve et disparut.

Le vent du soir n'agitait plus que les chevelures humaines attachées, en guise de banderoles, au bois de la lance restée droite à la place qu'il occupait tout à l'heure.

Ce fut un moment d'anxiété plus vive, car la nuit dérobaient maintenant les mouvements de l'Indien.

Les fugitifs retenaient jusqu'à leur haleine, et le radeau continuait à glisser silencieusement sur la nappe assombrie du fleuve.

— Le démon nous aurait-il aperçus ? murmura Pepe à l'oreille du Canadien.

— C'est à craindre, reprit Bois-Rosé.

Un cri lugubre fit tressaillir les chasseurs, et ce cri fut répété sur les deux rives : c'étaient les signaux que les sentinelles se renvoyaient l'une à l'autre en imitant la voix des oiseaux de nuit. Puis, tout rede vint silencieux.

Bois-Rosé poussa enfin un soupir de soulagement en montrant du doigt à Fabian le foyer qui brûlait sur la rive.

L'Indien venait de retourner à son poste, et, appuyé sur sa lance, il reprenait son attitude première.

C'était une fausse alarme, mais l'îlot n'en continuait pas moins à se rapprocher de la rive.

— A ce train-là, dit Bois-Rosé, d'ici à dix minutes nous allons tomber dans le bivouac de ce diable d'Indien. Ah ! si nous pouvions *pagayer* un peu à l'aide de cette grande branche, nous serions bien vite remis en bonne route ; mais le bruit de l'eau trahira notre fuite.

— C'est pourtant le parti qu'il va nous falloir prendre ; peut-être vaut-il mieux courir la chance de nous trahir que de nous livrer à nos ennemis. Mais avant, voyons un peu si ce courant dans lequel nous sommes engagés se dirige vers la rive ; alors, il ne faudra plus hésiter, et, quoiqu'une branche d'arbre soit plus bruyante dans l'eau qu'un aviron entouré de linge, vous ferez de votre mieux pour pagayer en silence.

Comme Pepe achevait de donner cet avis, il cassa doucement un morceau de bois mort et le jeta dans la rivière. Penchés sur le bord, Pepe et Bois-Rosé interrogeaient la direction que le bois allait suivre. Il y avait dans cet endroit un remous violent causé par quelque trou profond dans le lit de la rivière.

Un instant le morceau de bois tournoya comme s'il allait s'engloutir, puis il prit brusquement une direction opposée à la rive. Les deux chasseurs poussèrent un soupir de soulagement, puis une exclamation de joie silencieuse, mais que remplaça bientôt un regard de consternation. La branche repoussée par quelque sous-courant, flottait tout d'un coup vers le rivage. Il ne fallait pas s'y méprendre, le sort de l'îlot allait être celui du morceau de bois qui lui servait comme de précurseur.

L'île flottante, en effet, sembla demeurer un instant immobile ; mais obéissant néanmoins à l'impulsion du premier courant, elle ne tarda pas à s'éloigner de nouveau de la rive. Le rideau de brouillard qui se condensait uniformément de droite et de gauche prouva aux deux chasseurs rassurés que le radeau avait repris une direction favorable.

Une heure environ s'écoula ainsi parmi de poignantes alternatives de crainte et d'espoir, puis les feux de bivouacs indiens se perdirent dans l'éloignement et dans le brouillard ; les fugitifs étaient à peu près à l'abri du danger. Cependant il fallait s'aider encore.

Rassurés par la distance gagnée, l'ancien matelot se mit à l'arrière de l'îlot, et, une branche d'arbre à la main, il ne tarda pas à pagayer vigoureusement.

Comme un cheval longtemps abandonné à ses caprices et qui sent enfin la main et l'éperon d'un habile cavalier, l'île flottante, en cessant de tourner en tous sens, suivit plus rapidement le courant. Maintenu par le Canadien à l'endroit où l'eau était plus profonde, elle ne tarda pas à avoir franchi une distance considérable. Désormais les trois amis purent se regarder comme plus en sûreté du moins, sinon sauvés tout à fait.

— Le jour ne va pas tarder à venir, dit Bois-Rosé, il faut maintenant aborder d'un côté ou de l'autre et gagner au large, car nous ferons deux fois plus de chemin à pied que sur ce radeau, qui marche plus lentement qu'une hourque hollandaise, ce qui n'est pas peu dire.

— Eh bien ! accostez où vous voudrez, Bois-Rosé, répondit Pepe ; puis, de là, nous suivrons à pied le cours de l'eau pour cacher nos traces aux Indiens ; en portant, s'il le faut, le blessé dans nos bras, nous pourrons faire au moins deux lieues à l'heure. Pensez-vous, don Fabian, que le val d'Or soit encore bien loin ?

— Vous avez vu comme moi, répondit Fabian, le soleil se coucher derrière les Montagnes-Brumeuses qui cachent le val d'Or ; nous devons à peine en être à quelques heures de route ; nous y arriverons sans doute avant le jour.

Bois-Rosé, aidé de Pepe, fit prendre au radeau une autre direction oblique sur la gauche, et, au

bout d'un quart d'heure environ, l'îlot, arrivé à la berge, la heurta si violemment, qu'une large crevasse se fit au milieu. Pendant que Pepe et Fabian sautaient à terre sur une rive désormais sans ennemis, le Canadien prenait dans ses bras le gambusino, toujours immobile, et le déposa sur l'herbe. Le blessé s'éveilla. A l'aspect d'un site tout à fait différent de celui sur lequel il s'était endormi, et dont le changement était sensible malgré le brouillard et la nuit, il jeta autour de lui des regards étonnés.

— *Virgen Santa !* s'écria-t-il, dois-je encore entendre ces hurlements affreux qui troublaient mon sommeil ?

— Non, mon garçon, les Indiens sont loin maintenant, et nous sommes en sûreté. Que Dieu soit béni, d'avoir permis que j'aie pu sauver tout ce qui m'est cher, mon Fabien et mon vieux compagnon de périls !

En disant ces mots, le Canadien découvrit respectueusement son front grisonnant et tendit cordialement la main à Pepe et à Fabian de Mediana.

Après quelques moments accordés au gambusino scalpé pour reprendre ses sens, les trois chasseurs se disposèrent à continuer leur route.

— Si vous n'êtes pas en état de marcher avec nous, dit Pepe à ce dernier, nous construirons une espèce de brancard pour vous porter. Nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons échapper à ces maraudeurs, qui, dès que le jour va venir, commenceront à nous donner la plus belle chasse que jamais gens de leur espèce aient pu donner à des chrétiens.

Tel était le désir de Gayferos de fuir au plus vite une nouvelle rencontre avec les Indiens, qu'il oublia presque les douleurs atroces qu'il endurait. Il déclara qu'il suivrait ses trois libérateurs aussi vite qu'ils pourraient eux-mêmes marcher et proposa de partir sur-le-champ.

— Nous avons quelques précautions à prendre avant cela, dit Bois-Rosé ; reposez-vous encore quelques instants, jusqu'à ce que nous ayons dépecé et livré au cours de la rivière ce radeau qui nous a été si utile. Il est urgent que les Indiens ne retrouvent rien de nos traces.

Tous trois se mirent à l'œuvre. Déjà disjointe par la rupture de la racine qui la retenait sur la rivière, et par le choc qu'elle avait reçu contre la berge où elle avait abordé, l'île flottante n'opposa pas une longue résistance aux bras réunis des trois chasseurs. Les troncs d'arbres qui la composaient furent successivement arrachés, poussés dans le courant qui les entraîna, et il ne resta bientôt aucun vestige du radeau que la nature avait mis tant d'années à construire.

Quand la dernière branche eut disparu aux yeux des chasseurs, Bois-Rosé, avec l'aide de Pepe, s'occupait d'effacer, en redressant la tige des herbes, l'empreinte que leurs pieds pouvaient y avoir laissée et il donna le signal du départ.

Comme le plus grand et le plus fort des quatre fugitifs, il entra le premier dans l'eau à une distance du rivage suffisante pour qu'elle recouvrit la trace

de leurs pieds, et que les Indiens pussent supposer ainsi qu'ils avaient continué leur navigation sur l'îlot. C'était une marche trop fatigante à suivre pour être rapide, et cependant, après une heure de route, au moment même où, malgré les chaussures qu'ils avaient conservées, leurs pieds endoloris allaient les forcer de s'arrêter, ils arrivèrent à l'embranchement des deux rivières qui formaient le delta où devait être situé le val d'Or.

Le jour allait paraître ; l'aube commençait à blanchir l'horizon vers l'orient. Une teinte grise succédait à l'obscurité. Heureusement, le bras de rivière qu'il fallait traverser était peu profond. La masse des eaux de la rivière se déversait dans le bras opposé. Ce fut une circonstance favorable, car le gambusino blessé eût été la cause d'un long retard pour le lui faire franchir à la nage.

Bois-Rosé le prit sur ses épaules. Tous trois entrèrent dans l'eau qui leur montait à peine au genou et ne tardèrent pas à prendre terre sur l'autre rive. La chaîne des Montagnes-Brumeuses n'était plus qu'à environ une lieue de la pointe du delta où ils étaient arrivés, et, après un court moment de halte, la marche fut reprise avec une nouvelle ardeur.

Bientôt le terrain changea d'aspect. Au sable fin des terrains d'alluvion, car pendant une partie de l'année le triangle formé par la jonction des deux rivières était inondé lors de la crue des eaux, succédaient des anfractuosités profondes, et des lits, alors desséchés, que les torrents se creusent pendant la saison des pluies en se précipitant des montagnes. Au lieu du long et mince ruban de saules et de cotonniers qui ombrageaient des rives désertes, des chênes verts s'élevaient de distance en distance et le paysage bouleversé était terminé par la chaîne des montagnes qu'on appelle les Collines-Brumeuses.

Là, les voyageurs firent halte un moment. De près, l'aspect de ce paysage était étrange, imposant. Rarement, les pieds de l'homme blanc avaient foulé ce désert encore revêtu de sa sauvage virginité. Marcos Arellanos et Cuchillo y avaient seuls pénétré.

Comme dans ces immenses basiliques remplies tout entières de la majesté de Dieu, un vague sentiment de respectueuse terreur faisait involontairement baisser la voix devant le charme surnaturel dont ce paysage austère paraissait revêtu.

Ces collines enveloppées d'un brouillard éternel, alors même que les plaines à l'entour resplendissaient des feux du soleil, semblaient cacher à leur sommet d'impénétrables mystères.

Parfois, au dire des voyageurs, sous la coupole d'un ciel pur de tout nuage, des éclairs éblouissants percent le voile de brume jeté sur les hauteurs ; les échos se renvoient des bruits sourds comme ceux d'un tonnerre lointain, et couvrent de leurs voix imposantes celles des cascades qui se précipitent dans les ravins béants. On dirait que des génies souterrains, gardiens invisibles de trésors cachés, luttent entre eux dans les entrailles de la terre, et que, selon les superstitions indiennes, ce dais de vapeurs cache la demeure inviolable des Seigneurs des Montagnes.

CHAPITRE V

LE DOIGT DE DIEU

Cependant la fatigue et la souffrance accablaient le cambusino. Comme il était d'impérieuse nécessité de ne pas lui faire connaître la situation du val d'Or, et de ne pas lui en révéler même l'existence, Bois-Rosé et Pepe, d'un commun accord résolurent, maintenant qu'il était en sûreté, de l'abandonner pour quelques heures, et d'employer ce temps à prendre connaissance des lieux décrits à Fabian par sa mère adoptive.

— Écoutez, mon garçon, dit Bois-Rosé à Gayferos, nous vous avons donné, sans que vous vous en doutiez, assez de preuve d'affection et de dévouement pour que nous puissions vous laisser une demi-journée, peut-être même un jour entier. Nous avons quelques affaires à terminer qui exigent trois hommes résolus. Si ce soir ou demain matin nous sommes encore de ce monde, vous nous verrez revenir à vous ; sinon... vous concevez, ce ne sera pas de notre faute. En attendant, voici de l'eau, de la viande sèche, et, avec ces provisions, vingt-quatre heures seront bientôt passées.

Ce ne fut pas sans peine, comme on le pense bien, que le pauvre mutilé consentit à cette séparation ; cependant, rassuré par une nouvelle et solennelle promesse des généreux chasseurs à qui il devait tant, il se résigna à les laisser partir.

— J'ai une dernière recommandation à vous faire avant de vous quitter, dit le vieux chasseur. Si le hasard amenait par ici les compagnons dont vous avez été si malheureusement séparé, j'exige, dans le cas où le service que nous vous avons rendu serait de quelque prix à vos yeux, que, sur le salut de votre âme, vous ne révéliez à aucun d'eux notre présence en ces lieux. Quant à la vôtre, vous la justifierez comme bon vous semblera.

Gayferos promit de se conformer aux exigences du chasseur, et les trois amis s'éloignèrent d'un pas rapide.

A la veille de voir combler un de ses plus ardents désirs, quoi qu'il en pût arriver, c'est-à-dire d'enrichir l'enfant de son affection, d'ajouter à la fortune future de Fabian d'immenses trésors, Bois-Rosé semblait oublier, dans l'ardeur de son dévouement, que la conquête du val d'Or allait élever une barrière de plus entre Fabian et lui.

Pepe, prêt à réparer autant qu'il était en son pouvoir, le mal involontaire qu'il avait causé à la famille des Mediana, marchait, heureux aussi d'un pas élastique et la conscience allégée. Fabian seul semblait échapper à cette influence de bonheur, et, au bout d'un quart d'heure de route, il arrêta ses compagnons sous prétexte qu'il avait besoin d'un instant de repos. Tous trois s'assirent sur un monticule du haut duquel ils pouvaient dominer tout le paysage désolé qui les entourait.

— Eh quoi ! don Fabian, dit Pepe d'un ton de joyeux reproche en montrant du doigt la masse encore indistincte des Collines-Brumeuses, le voi-

sinage de ces lieux si fertiles en or ne devrait-il pas donner à vos jarrets une vigueur nouvelle ?

— Non, répondit Fabian, car je ne ferai point un pas de plus dans cette direction avant le lever du soleil.

— Ah ! interrompit brusquement le Canadien, et en répondant au geste d'étonnement de Pepe et à sa propre surprise, voilà du nouveau, et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? Parce que c'est ici un lieu maudit ; un lieu où celui qu'avant vous j'aimais comme un père a été assassiné ; parce que mille dangers vous y environnent, et que je ne vous ai que trop exposés en vous faisant épouser ma cause.

— Quels sont donc ces dangers que nous ne saurions braver à nous trois ? Seraient-ils plus grands, par hasard, que celui auquel nous venons d'échapper ? Et s'il nous plaît, à Pepe et à moi, de les courir pour vous ? répondit le Canadien.

— Ces dangers sont de tous les genres, reprit Fabian ; pourquoi se faire illusion plus longtemps ? Tout ne prouve-t-il pas, dans la marche directe imprimée à l'expédition, que don Antonio de Mediana connaît comme moi l'existence du val d'Or ? Le guide qui conduit l'expédition marche à coup sûr, j'en ai aujourd'hui la certitude.

— Eh bien ! demanda Bois-Rosé, que concluez-vous de tout ceci ?

— Que trois hommes, répondit Fabian, ne sauraient lutter contre soixante.

— Écoutez, mon enfant, répliqua le Canadien avec quelque impatience, c'était avant de nous engager dans cette entreprise qu'il fallait faire des réflexions ; aujourd'hui elles sont trop tardives ; et pourquoi ne pensez-vous plus aujourd'hui comme hier ?

— Parce qu'hier encore la passion m'égarait ; parce que la réflexion a remplacé l'ardeur qui me poussait ; parce qu'enfin je n'espère plus... ce que j'espérais hier.

Les passions contradictoires qui agitaient son cœur ne permettaient pas à Fabian d'expliquer plus clairement au Canadien le flux et le reflux de ses volontés.

— Fabian ! dit solennellement le Canadien, vous avez à remplir un saint et terrible devoir, et le devoir n'admet pas de transaction ; puis, qui vous a dit que l'expédition commandée par don Antonio suit la même direction que nous ? Mais, la suivit-elle, tant mieux, le meurtrier de votre mère tombera dès lors entre nos mains.

— Le guide chargé de conduire les chercheurs d'or, répliqua Fabian, qui, par suite de son noble sacrifice, chercha à cacher à Bois-Rosé ses véritables sentiments, ne saurait être que ce misérable Cuchillo. Ne vous avais-je pas déjà montré la trace de son cheval souvent isolée de celle de ses autres compagnons ? Or, si je ne me trompe, le val aux sables d'or doit être connu de lui ; en tout cas, nous devons attendre, quoi qu'il en coûte à votre impatience, le retour du soleil avant de nous engager en aveugles dans un pays que nous ne connaissons

pas, et dans lequel ces aventuriers affamés de richesses peuvent être des ennemis aussi à redouter que les Indiens eux-mêmes. N'est-ce pas votre avis, Pepe?

— Pendant presque toutes les heures de la nuit, le vent a apporté jusqu'à nos oreilles, répondit l'ex-carabinier, le bruit d'une fusillade qui prouve que le gros de la troupe a dû être aux prises avec les Indiens ; il n'est pas probable que personne ait pu prendre l'avance sur nous ; je dois donc dire en toute franchise que mon avis s'écarte du vôtre, et que mon opinion est de gagner sans perte de temps un endroit quelconque de ces montagnes où nous puissions engager une dernière et inévitable lutte contre nos ennemis avec quelque espoir de succès.

— C'est cette lutte inégale que je veux éviter, reprit Fabian avec chaleur. Tant que j'ai pu espérer rejoindre, avant d'arriver au préside de Tubac, ceux que la Providence, par un hasard miraculeux, avait signalés à ma vengeance, et les attaquer trois contre cinq, je les ai poursuivis sans réflexion ; tant que j'ai pu croire que je m'étais trompé, et que cette expédition s'engageait comme les précédentes dans ces mêmes déserts, sans autre but, quoi qu'on m'en eût dit, que celui de découvrir quelque placer inconnu, j'ai suivi sa marche pas à pas ; mais qu'est-il arrivé ? Après quatre jours pendant lesquels nous avons pris une direction différente, ne retrouvons-nous pas cette nuit même don Estévan et ses hommes près des Collines-Bru-meuses ? Leur but est donc le même que le nôtre. Trois hommes ne peuvent lutter contre soixante ; alors, à Dieu ne plaise que dans l'intérêt de ma vengeance ou dans des vues de cupidité personnelles je veuille sacrifier deux généreux amis dont la vie m'est plus précieuse que la mienne.

— Enfant ! dit le Canadien, qui ne voit pas que chacun est ici pour soi, et que cependant ces trois intérêts n'en font qu'un seul. Deux jours avant que, pour la seconde fois, Dieu vous eût poussé dans mes bras, ne poursuivions-nous pas déjà l'homme qui ruinait alors vos espérances comme il avait jadis tué votre mère et volé votre nom ? Depuis dix ans, Pepe et moi nous ne faisons qu'un ; nos ennemis ont été les mêmes, les amis de l'un ont été les amis de l'autre, et vous êtes le fils de Pepe parce que vous êtes le mien ; Fabien, mon enfant, grâces soient rendues à Dieu qui veut bien qu'en servant, lui et moi, la même cause, nous servions aussi la vôtre. Quoi qu'il arrive, nous ne ferons point un pas en arrière.

— Et puis, reprit l'ex-carabinier, comptez-vous pour rien, seigneur don Fabian, des monceaux d'or à récolter, toute une vie d'abondance pour un péril imaginaire ? Car, je le répète, nous arriverons les premiers au val d'Or, et un jour, une heure d'avance, peuvent nous enrichir à jamais ; vous voyez donc bien que nous ne sommes, au contraire, que d'indignes égoïstes, et que c'est nous qui risquons de vous sacrifier à notre intérêt personnel.

— Pepe a raison, ajouta le vieux chasseur, nous voulons de l'or, beaucoup d'or !

— Et qu'en feriez-vous, de cet or ? demanda en souriant Fabian.

— Ce que j'en ferais ! s'écria Bois-Rosé, en touchant du coude l'ex-carabinier ; l'enfant demande ce que j'en ferais !

— Oui, j'insiste pour le savoir.

— Ce que j'en ferais ! reprit l'honnête Canadien que cette question n'embarrassait pas médiocrement, j'en ferais... parbleu ! j'en ferais... une foule de choses... et quand je ne l'emploierais, je vous prie, qu'à faire mettre à ma carabine un canon tout en or ! ajouta-t-il d'un air triomphant.

Fabian ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Vous riez, reprit Bois-Rosé en s'animant, pensez-vous donc qu'en achevant un Apache, un Sioux ou un Pawnie d'un coup de couteau, il ne serait pas excessivement flatteur de pouvoir lui dire : " Chien, la balle qui t'a cassé la tête d'un sort canon en or massif ! " Allez, mon enfant, peu de chasseurs de castors pourraient en dire autant !

— J'en conviens, répondit Fabian.

Puis, il ajouta sérieusement :

— Non, mes amis, don Estévan échappe à ma vengeance, grâce aux soldats dont il est entouré ; ce placer que j'avais cru m'appartenir m'échappe également ; que m'importe ! N'ai-je pas encore, au cas où l'ambition s'emparerait de moi, le nom et la fortune de mes pères à revendiquer ? N'y a-t-il pas en Espagne des tribunaux qui rendent à tous une justice égale ? Dieu fera le reste ; mais je ne veux pas exposer follement deux nobles existences ; je ne parle pas de la mienne, continua-t-il mélancoliquement : si jeune encore, n'ai-je pas épuisé déjà le calice d'amertume ? C'en est assez, et vos généreux subterfuges ne m'en imposeront pas.

En disant ces mots, Fabian tendit ses mains aux deux chasseurs, qui les serrèrent dans une affectueuse et rude étreinte. Le Canadien considéra quelques minutes en silence et d'un air attendri la noble figure de celui qu'il était fier d'appeler son fils ; puis, tandis que sur sa physionomie l'air momentanément de contrainte faisait place aux véritables sentiments de son cœur, il s'écria :

— Fabian, mon enfant, toute ma vie s'est passée sur la mer et au milieu des déserts, mais j'ai conservé assez de souvenirs des villes et de leurs usages pour savoir que, parmi les hommes, la justice s'achète plus qu'elle ne se conquiert. Cet or, mon enfant, cet or que cachent ces montagnes, nous l'emploierons à faire de vous ce que la Providence vous destinait à être ; cet or aplanira les obstacles devant lesquels votre bon droit se briserait sans doute. Pepe ne me démentira pas quand je vous dirai que nous voulons exposer notre vie pour vous restituer les biens de vos ancêtres et le nom illustre que vous êtes digne de porter.

— Oui, reprit le carabinier, je vous l'ai dit, la première partie de ma vie n'a pas été telle que je l'aurais voulu ; c'est un peu la faute du gouvernement espagnol qui ne me payait guère ; j'ai néanmoins sur le cœur un poids terrible. Souvent, j'ai fait un triste retour sur mon passé ; mais Dieu pardonne toujours au coupable repentant, parce que,

si l'une de ses mains pèse le crime, l'autre en présente l'expiation. Le jour de l'expiation est arrivé, le pardon est proche, et ce n'est que justice que je vous rende enfin, au risque de ma vie, ce que j'ai contribué à vous ravir.

— Marchons donc, reprit le Canadien, Dieu nous a tracé notre route à tous, et comme vous le disiez, Fabian, il fera le surplus. Si vous restez, nous marcherons sans vous.

A ces mots, le Canadien se leva en jetant sa carabine sur son épaule, et d'un geste d'autorité il engagea ses compagnons à le suivre. Fabian fut forcé d'obéir à l'irrévocable détermination de ses amis. Tous trois s'avancèrent résolument vers les Collines-Brumeuses et ne tardèrent pas à disparaître derrière les anfractuosités du terrain.

Le crépuscule n'avait pas encore fait place au jour au moment où le chasseur canadien et ses deux compagnons venaient de quitter le lieu où ils avaient fait halte.

Un nouvel acteur s'avançait à son tour vers le théâtre des scènes que le jour allait éclairer.

Comme l'esprit du mal, comme le démon des ténèbres, celui-là venait seul. Son cheval, dans l'impétuosité de sa course, faisait voler sous ses pieds le sable et les graviers des plaines arides qu'il semblait dévorer. Son cavalier, dont les passions cupides animaient le visage sinistre, et dans ce cavalier on a reconnu Cuchillo, paraissait parfois cependant agité de secrètes terreurs.

En effet, sa fuite du camp pouvait n'avoir pas échappé, même dans le tumulte de l'action, à l'observation de quelqu'un de ceux qu'il abandonnait au moment du danger ; des rôdeurs indiens pouvaient avoir signalé sa désertion, et c'était là le motif de ses appréhensions.

Cependant, Cuchillo n'était pas homme à tenter ce coup hardi sans en avoir pesé les chances favorables. Il avait fait comme le chasseur qui, voulant surprendre les petits du lion, jette à celui-ci une proie pour le distraire et l'écartier de son antre. Ses compagnons étaient la proie qu'il avait jeté aux maîtres de ces déserts.

Ses battues précédentes n'avaient eu pour but, on l'a dit, que d'attirer vers le camp de don Estévan un parti d'Indiens dont il avait reconnu les traces. Il jouait un jeu dangereux, il est vrai, et l'on a vu comment il avait à peine pu regagner le corps de l'expédition, en ne précédant que de quelques moments les guerriers apaches acharnés à sa poursuite.

Il avait pensé que la lutte se prolongerait une partie de la nuit, et que, vainqueurs ou vaincus, les aventuriers n'oseraient, pendant tout le jour suivant, s'éloigner de leurs retranchements, dont la protection momentanée leur serait indispensable après le combat ; que dès lors il avait devant lui de longues heures pendant lesquelles il pourrait faire main basse sur une partie des trésors du val d'Or, et revenir mettre son butin sous l'égide de ses compagnons ; qu'au moment enfin où l'expédition entière se rendrait maîtresse du placer, il en aurait encore sa

part en qualité de soldat et de guide. Les prétextes ne devaient pas lui manquer pour colorer cette nouvelle absence, et il aurait ainsi largement exploité la connaissance d'un secret déjà vendu pour une forte somme. Mais, comme on l'a vu, Cuchillo, dans ses calculs, avait oublié la défiance de don Antonio à son égard.

Pour conclure son marché avec lui, il avait été forcé de lui donner des renseignements si précis sur le gîte du val d'Or, que de l'endroit où l'expédition était parvenue don Antonio ne pouvait se méprendre sur la route à suivre. Il avait transmis ces renseignements à Petro Diaz seulement le soir où sa défiance avait été excitée par l'absence prolongée de Cuchillo. La prudence le voulait ainsi, car la cupidité pouvait faire faire à d'autres ce qu'avait fait le bandit.

Après avoir feint une blessure mortelle, comme on l'a vu, Cuchillo, tombé dans le milieu du camp, s'était glissé silencieusement vers le côté des retranchements que les Indiens n'entouraient pas, son cheval l'avait suivi comme il était dressé à le faire depuis longtemps, et, à la faveur des ténèbres, il s'était élancé vers les collines dont il connaissait les abords.

La cupidité, la plus ardente de ses passions, lui avait fait fermer les yeux sur certains côtés défectueux d'un plan dont l'exécution offrait néanmoins tant de dangers.

Il était donc près de voir sa perfidie couronnée de succès ; l'œil étincelant de désirs, le cœur palpitant d'espoir et de crainte, il s'avançait à toute bride vers le val d'Or ; mais, comme l'avare qui redoute sans cesse qu'un œil invisible ne suive ses pas vers le trésor qu'il sait enfoui dans un endroit connu de lui seul, parfois il suspendait la rapidité de sa course pour prêter attentivement l'oreille aux vagues murmures de la solitude. Puis, après avoir interrogé du regard les profondeurs du désert, il reconnaissait que ses craintes étaient vaines, et il reprenait sa route avec une confiance et une ardeur nouvelles.

Parfois aussi l'aspect des lieux qu'il avait déjà vus éveillait en lui de sombres souvenirs. Son instinct l'avait bien guidé sur la même route : sur ce monticule, il s'était reposé avec Marcos Arellanos ; ce nopal leur avait fourni ses fruits rafraîchissants ; ils avaient contemplé tous deux avec une mystérieuse terreur l'aspect étrange des Collines-Brumeuses. Cuchillo courait toujours, le vent sifflait dans ses cheveux, son cheval hennissait, et son galop rapide emportait le meurtrier vers les lieux où sa victime avait trouvé la mort sous ses coups. Alors, à la crainte des ennemis qu'il cherchait à éviter succédait celle qu'inspire la conscience qui, distraite et assoupie pendant le jour, se réveille et reprend tout son empire sous le manteau de la nuit. Les buissons, les nopals épineux se dressaient devant Cuchillo comme des fantômes accusateurs, les bras étendus, pour s'opposer à sa marche ; une sueu

froide humectait son front ; mais la cupidité, plus forte que la peur, l'aiguillonnait comme ses éperons tourmentaient les flancs de son cheval et le poussait aveuglément vers le val d'Or.

La réalité ne tarda pas à succéder à ces visions, et le bandit riait de ses terreurs.

“ Les fantômes, disait-il, sont comme les alcades, qui ne s'adressent jamais à de pauvres diables comme moi ; mais que j'enlève seulement une ou deux *arrobes* (2) de cet or, et je ferai dire tant de messes pour le repos de l'âme d'Arellanos, qu'il s'applaudira d'avoir été tué par des mains si généreuses.”

Cuchillo poussa un éclat de rire et lança son cheval plus rapidement encore ; puis, après quelques minutes d'une course impétueuse, il s'arrêta de nouveau pour prêter l'oreille. Excepté le souffle bruyant qui s'échappait des naseaux de son cheval, nul bruit ne troublait le silence du désert. Le bandit abandonna un instant avec sécurité son front couvert de sueur à la brise rafraîchissante du matin.

“ Je suis seul, bien seul, reprit-il, ces brutes que j'ai si bien guidées se battent là-bas pour que j'aie le loisir de dépouiller les sables d'une partie de cet or qu'ils voilent sans le cacher. Qui m'empêchera tout à l'heure, quand le jour va venir, d'en ramasser autant que j'en pourrai porter sans trahir mon secret ? Cette fois, ce ne sera plus comme avec Arellanos, il ne me faudra plus fuir devant les Indiens ; je leur ai livré leur proie pour les écarter de ma route. Puis, je reviendrai de nouveau avec ceux de mes compagnons échappés aux lances des Apaches ! Combien en restera-t-il pour partager avec moi ? Oh ! la pensée de ces trésors allume le sang dans mes veines. N'est-ce pas cet or qui va m'appartenir qui seul donne ici-bas la gloire, le plaisir, tous les biens de ce monde, et dont, au dire de nos prêtres, la puissance s'étend encore au delà du tombeau ! ”

Un vertige éblouissant passa devant l'œil du bandit, qui éperonna de nouveau son cheval et reprit sa course vers le val d'Or.

Tandis qu'enivré par l'espoir d'une riche proie, Cuchillo courait aveuglément où son destin l'appelait, poussés sur ses traces, vers ces mornes solitudes par l'influence à laquelle il obéissait lui-même, arrivaient de leur côté les quatre cavaliers qui avaient silencieusement quitté le camp mexicain, don Estévan, Pedro Diaz, Oroche et Baraja.

De tous les aventuriers qui marchaient sous ses ordres, c'étaient, ainsi qu'on l'a vu, ceux à qui le chef croyait pouvoir le plus sûrement se confier.

Quoique les Collines-Brumeuses ne fussent guère éloignées du camp de plus de six lieues, intertain du temps que nécessiterait l'expédition, Arechiza avait laissé l'ordre d'attendre son retour à l'abri des retranchements. Puis il s'était éloigné, comme nous l'avons dit déjà, sous le prétexte d'aller pousser une reconnaissance dans les environs, sans laisser soupçonner aux aventuriers qu'ils fussent si près du but vers lequel ils marchaient.

LA VIEILLE AMIE



Employez la Lessive Gillett
**POUR FAIRE VOTRE
 SAVON**
 et pour tout nettoyage et
DESINFECTANT
*La Lessive Gillett protège
 votre santé et économise
 votre argent.*

Oroche et Baraja savaient seuls quel était le véritable motif de cette expédition nocturne, et ils suivaient à quelque distance don Estévan et Diaz qui marchaient en avant.

Les deux amis s'avançaient dans les ténèbres, le cœur palpitant de convoitise à l'idée de fouler bientôt le plus riche placer qui eût jamais ébloui les yeux d'un chercheur d'or, et brûlant du désir d'en intercepter la route à Cuchillo.

Mais deux heures d'une course rapide n'avaient produit aucun résultat. Grâce à une avance de temps égale, Cuchillo restait invisible à ses persécuteurs dans les plaines immenses où l'obscurité eût dérobé ses traces à l'œil même d'un Indien.

Plus d'une fois, don Estévan fut sur le point de renoncer à une poursuite inutile, et d'attribuer la disparition de Cuchillo à tout autre motif qu'à la trahison.

— Il est cependant hors de toute, disait Pedro Diaz, que le coquin a dû profiter de l'attaque des Indiens pour s'enfuir vers le val d'Or, et prélever sur les trésors qu'il nous a vendus une dîme suffisante peut-être entre nos mains pour payer la majorité dans le congrès d'Arispe ; c'est une déprédation qu'il est bon de prévenir.

— Ce n'est pas ce que je redoute le plus, répondit don Estévan en souriant ; si Cuchillo n'a pas exagéré les richesses du trésor qu'il m'a vendu, le sénat d'Arispe serait à peu près unique dans le monde, s'il ne nous restait assez d'or pour le corrompre plusieurs fois. Mais si près d'atteindre le but qui m'a

(1) L'arrobe pèse douze kilogrammes et demi.

fait traverser les déserts et quitter une position enviée de tous pour braver les dangers d'une expédition de la nature de la nôtre, je ne sais quelle crainte vague d'échouer au port m'agite tout à coup. Le désert est comme la mer, fertile en pirates de toute espèce, et l'âme de Cuchillo est féconde en trahisons ; il me semble que ce bandit me sera fatal.

Et don Antonio de Mediana continua silencieusement sa route.

Il n'en était pas de même des deux cavaliers qui le suivaient. Il semblait à leurs yeux qu'une brume dorée s'élevait au-dessus du placier vers lequel ils se dirigeaient.

— Puissé-je, disait Baraja à son compagnon, ne porter toute ma vie qu'un manteau comme le vôtre, seigneur Oroche, si Cuchillo n'est pas le plus grand coquin que j'aie jamais rencontré ; et cependant je lui pardonne de bon cœur les perfidies dont il a manqué de nous rendre victimes ; car c'est à lui que je devrai d'avoir enfin mis le pied sur un de ces placiers dont j'ai tant entendu parler, et de la richesse desquels, je l'avoue, votre déplorable manteau m'avait fait si souvent douter.

Au moment où le gambusino aux longs cheveux allait relever avec quelque aigreur cette allusion

au vêtement sans nom que ses amis, par courtoisie, voulaient bien appeler un manteau, don Estévan s'était arrêté, tandis que Diaz mettait pied à terre.

L'aventurier se baissa pour ramasser sur le sable un objet noirâtre, d'une forme problématique : c'était une espèce de petite valise de cuir qui fut reconnue pour appartenir à Cuchillo.

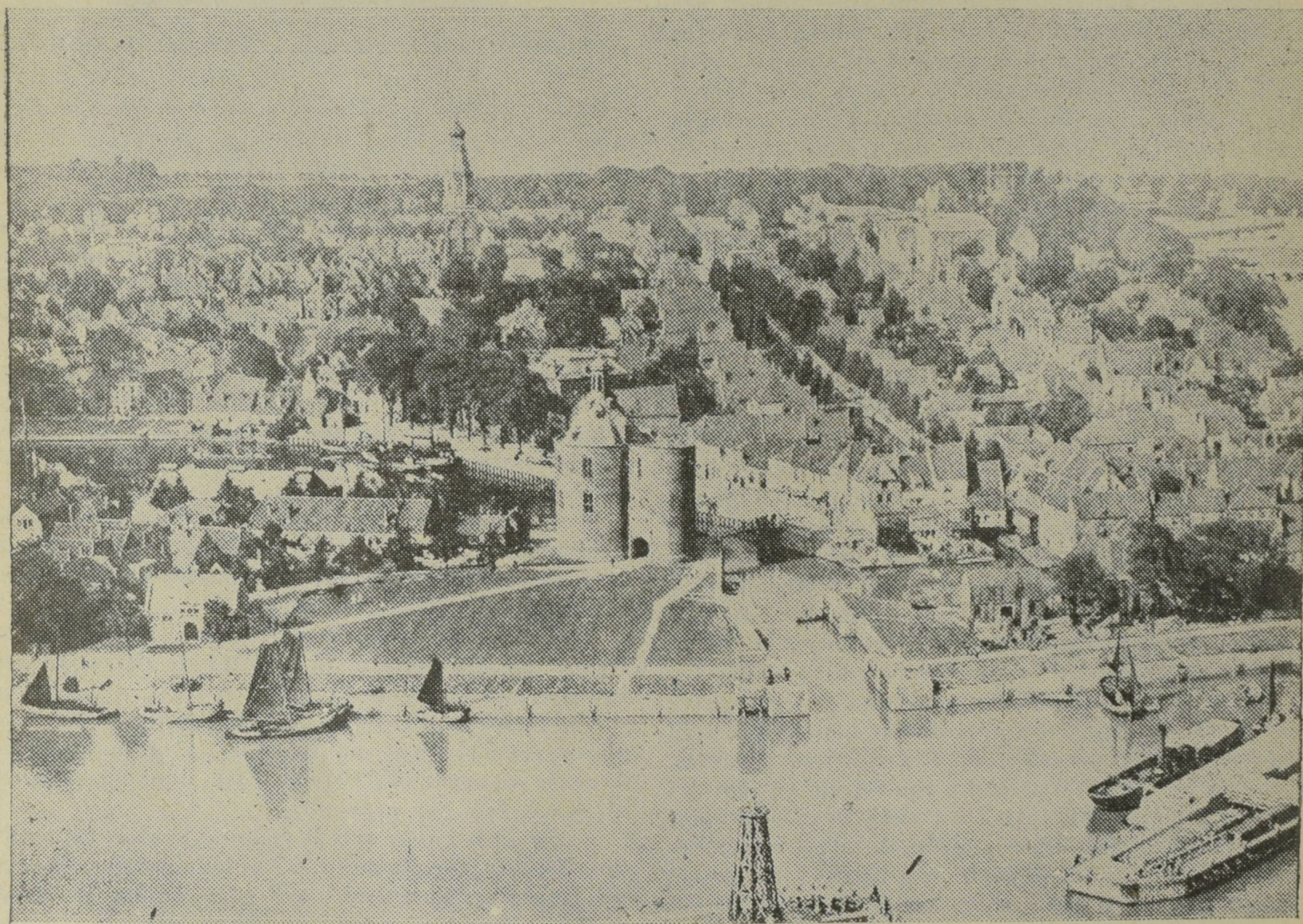
— Voilà qui vous prouve, seigneur, s'écria Diaz, que nous sommes bien sur sa trace, et que le jour qui va paraître ne tardera pas à nous signaler la présence d'un traître.

— Dont ce sera, je le jure, la dernière trahison ! ajouta don Estévan.

Après quoi, les cavaliers reprirent leur marche, bien certains, cette fois, que Cuchillo les précédait et qu'ils n'allaient pas tarder à le rejoindre.

En effet, au lever du soleil qui allait apparaître à l'horizon, les principaux acteurs de ce drame, poussés à leur insu par le doigt de Dieu, arrivaient à point nommé pour se rencontrer dans la partie la plus inaccessible de ces déserts au milieu d'une nature sauvage et imposante.

(A suivre)



LA PETITE VILLE D'ENKHUYSEN, sur les rives du Zayderzée, en Hollande.